

**CENTRE ORSTOM
DE
YAOUNDÉ**

ZENGOAGA

**Etude d'un village Camerounais et de son terroir
au contact forêt-savane**

T I: TEXTE

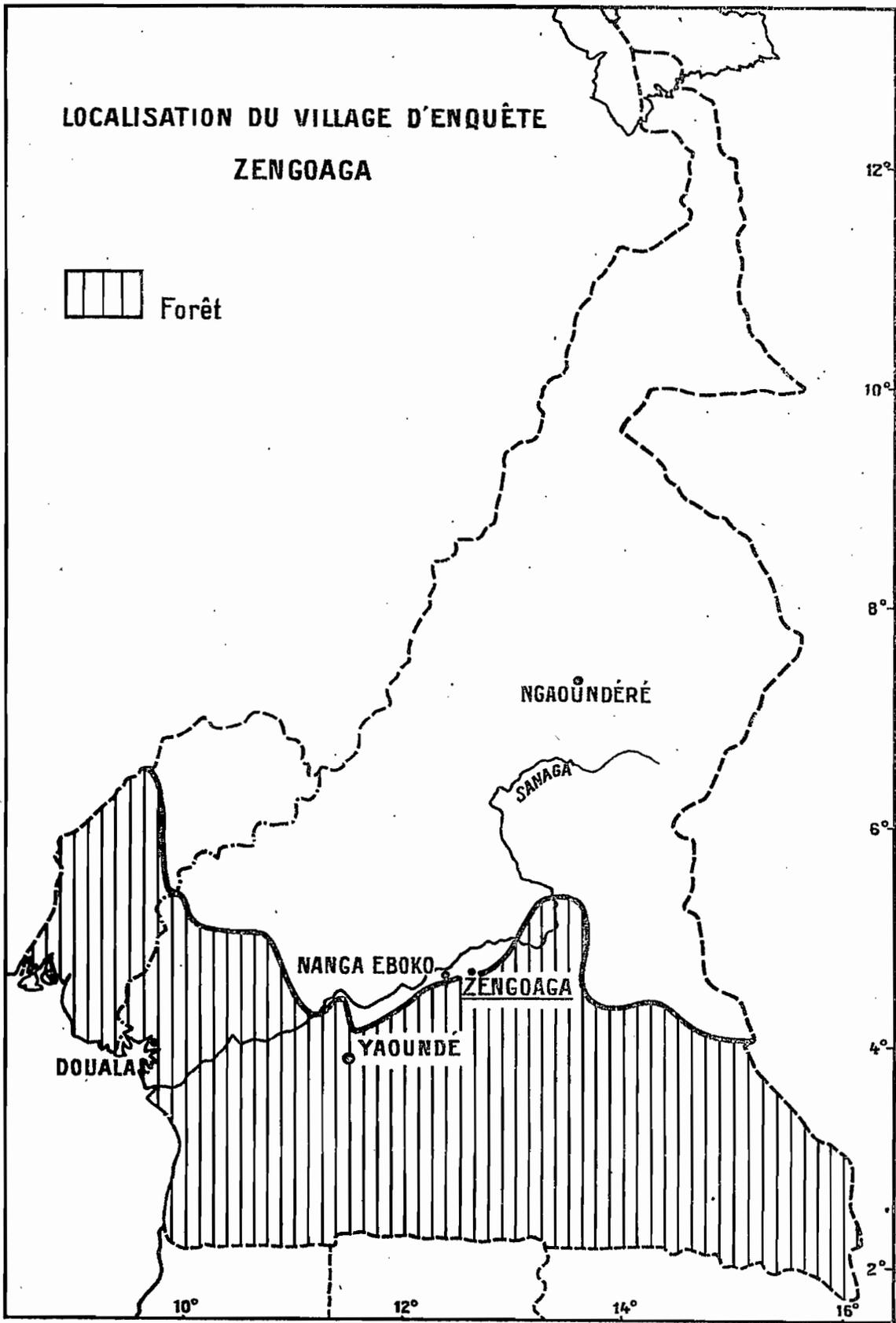
J. TISSANDIER
Chargé de Recherches à l'ORSTOM

Z E N G O A G A

ETUDE D'UN VILLAGE CAMEROUNAIS ET DE SON TERROIR
AU CONTACT FORET-SAVANE

Jean TISSANDIER
Chargé de Recherches
ORSTOM-YAOUNDE
1965

LOCALISATION DU VILLAGE D'ENQUÊTE
ZENGOAGA



- 1 -

INTRODUCTION

Le village de Zengoaga se situe à 200 kms, au Nord-Est de Yaoundé, sur l'axe routier reliant cette ville au Cameroun du Nord. Il appartient au département de la Haute-Sanaga dont le chef lieu est Nanga-Eboko.

Ce département est divisé sur le plan administratif, en groupements grossièrement homogènes du point de vue ethnique. Zengoaga est le siège d'une chefferie de groupement, comprenant 6 villages.

Le choix de ce village comme sujet d'une étude monographique a été dicté par des circonstances particulières.

Le Centre ORSTOM de YAOUNDE avait entrepris une série de travaux dans la région de Nanga-Eboko (études pédologique et hydrologique) et disposait d'une base au village de Zengoaga. Il était donc intéressant de joindre à cet ensemble une étude de caractère géographique et commode de profiter de la base de Zengoaga.

La documentation a été réunie lors d'un séjour de 8 mois dans le village, de Janvier à Septembre 1964, avec le concours de deux aides-techniques MM. ELINGUI Hubert et EKOUNDA Jean-Marie, et d'un enquêteur recruté sur place, M. OLINGA Gilbert. Nous les en remercions ici.

Enquêtes effectuées et méthodes

I - Le levé du village et des champs

L'ensemble des faits d'occupation du sol, (cases, routes, pistes, plantations et champs vivriers) a été levé à la chaîne et à la boussole, à l'échelle du 1/2.000ème.

Les mesures ont été effectuées par deux équipes composées chacune d'un opérateur, de deux chaîneurs et d'un débrousseur.

Tous les champs en cours d'exploitation ont été levés, c'est-à-dire tous ceux qui s'échelonnent entre le défrichement

récent et les champs de manioc encore régulièrement exploités. Au delà, nous n'avons plus distingué que des zones de jachères.

Le plan d'ensemble a été réduit à l'échelle du 1/10.000^e et reporté sur un fond planimétrique tiré de la carte I.G.N. au 1/50.000^eme.

Pour chaque champ, le levé était accompagné d'un questionnaire adressé à l'exploitant et concernant l'année de défrichement, les plantes cultivées au cours des différentes saisons depuis le défrichement et les raisons du choix de l'emplacement.

II - Enquêtes diverses

Les rendements

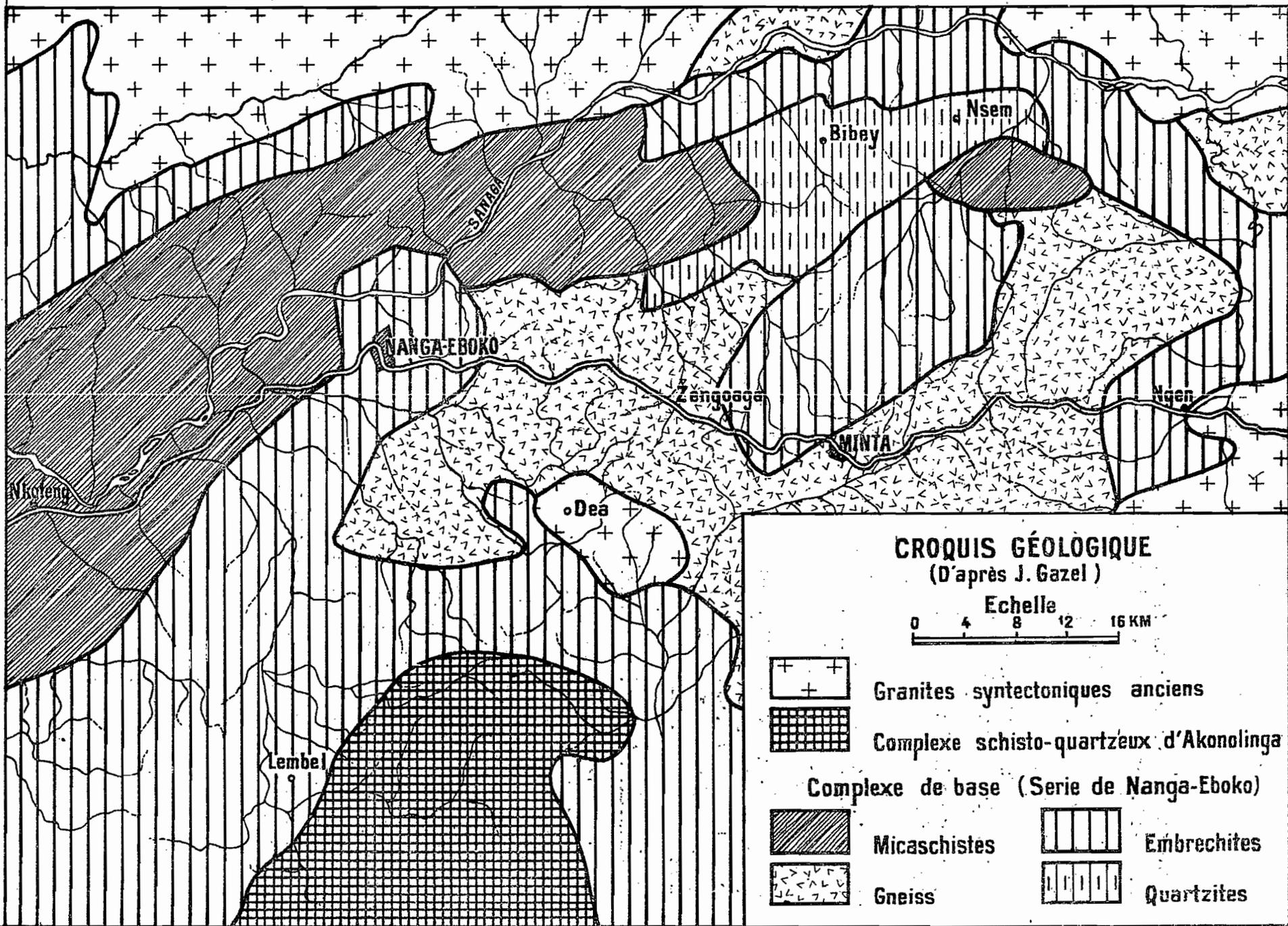
Les rendements des principales cultures ont été évalués soit par simple calcul pour les productions commercialisées (cacao, café), les tonnages vendus étant rapportés aux superficies des plantations, soit au moyen de carrés de densité disposés dans les champs au moment des récoltes.

Emploi du temps et alimentation

Un enquêteur fut spécialement chargé de suivre au cours d'une année complète, quatre familles, chacune étant enquêtée une semaine par mois. L'enquêteur portait sur un tableau d'horaire journalier les occupations de chaque membre de la famille. Il devait également surveiller la préparation des repas et peser séparément tous les aliments entrant dans la composition des plats ; le but de cette dernière enquête était d'établir un bilan entre la production et la consommation familiale.

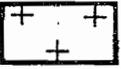
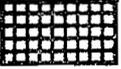
Histoire et généalogie

L'interrogatoire des vieux villageois a permis de noter les différentes étapes conduisant à l'habitat actuel et de discerner au moyen de la généalogie, les divers groupes de parenté co constituant le village.



CROQUIS GÉOLOGIQUE
(D'après J. Gazel)

Echelle
0 4 8 12 16 KM

-  Granites syntectoniques anciens
-  Complexe schisto-quartzeux d'Akonolinga
- Complexe de base (Serie de Nanga-Eboko)**
-  Micaschistes
-  Embrechites
-  Gneiss
-  Quartzites

LE CONTEXTE GEOGRAPHIQUE REGIONAL

Encadrée par les parallèles 4° et 5° et les méridiens 12° et 13°, la région de Nanga-Eboko se présente sous les aspects d'une zone de transition entre le Cameroun forestier du Sud et les savanes du Nord.

A. LE MILIEU PHYSIQUE

Géologie et relief (croquis page 3)

La carte géologique de la région (feuille Batouri-Ouest) fait apparaître deux ensembles séparés grossièrement par la vallée de la moyenne Sanaga. Au Nord du fleuve une zone granitique (granites syntectoniques anciens), qui est le prolongement vers le Sud des granites de l'Adamaoua.

Au Sud, une zone cristallophyllienne, caractérisée par un profond métamorphisme et composée de micaschistes, de gneiss, d'embréchites et localement de quartzites.

L'ensemble de la région offre un paysage de pénéplaine. Un dense réseau de cours d'eau s'insinue dans un pays très vallonné. L'altitude varie de 600 à 800 mètres ; les sommets les plus hauts correspondent à des montées intrusives (amphibolites), aux zones quartzitiques ou encore aux bancs plus compacts des gneiss.

CLIMAT

La région est caractérisée par un climat équatorial de transition présentant deux maxima pluviométriques en Mai et en Octobre et deux minima en Décembre et Juillet. La saison sèche de Décembre Janvier-Février est nettement marquée. Les moyennes annuelles enregistrées à la station de Nanga-Eboko pour 31 années d'observations sont les suivantes :

J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Moyenne annuelle
27	42	113	171	203	139	95	120	253	286	100	24	1573 mm

Ces chiffres ne sont que des moyennes et ne reflètent qu'imparfaitement la réalité. En fait d'une année à l'autre les chiffres de pluviosité mensuelle montrent des variations sensibles. Les hauteurs maximales se déplacent entre Mars et Juillet pour la première saison des pluies ; elles sont plus régulières pour la seconde et se situent entre Septembre et Octobre.

Ces variations ont des incidences sur la vie agricole réglée par le rythme des précipitations.

Les températures par contre varient peu au cours de l'année. La moyenne annuelle est de 24°2, avec minimum de Juillet (23°) et maximum en Mars (25°4).

L'humidité moyenne journalière est toujours élevée, même au cours des mois secs. La moyenne annuelle est de 76 % ; elle est maxima en petite saison sèche de Juillet (82%) et ne tombe jamais au-dessous de 71 %, (Janvier).

HYDROGRAPHIE

Le réseau hydrographique appartient au bassin de la moyenne Sanaga. La région est drainée par les affluents de rive gauche du fleuve : Long, Niamendouga, Avea, Tia, Nianiang, Sele, d'orientation générale Sud-Nord. Seule la Téré, dans son cours supérieur, coule vers l'Ouest ; mais cette situation est le résultat d'une capture qui s'est opérée aux dépens du Nyong, drainant plus au Sud, et parallèlement à la Sanaga, un bassin d'altitude générale plus élevée.

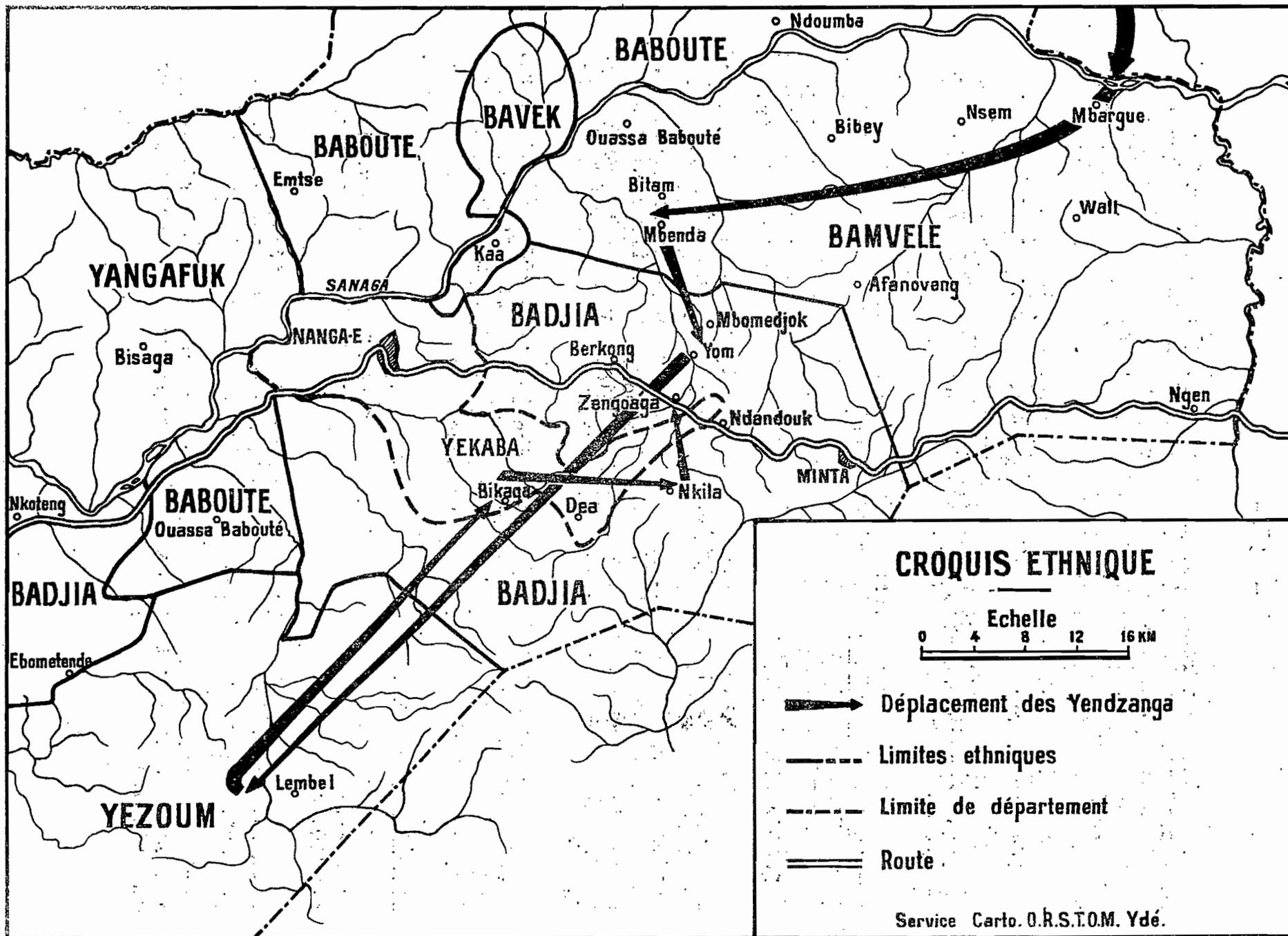
La caractéristique essentielle de ces cours d'eau dans le domaine agricole est la présence dans leur vallée de zones marécageuses pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres de largeur et favorables à la culture du riz.

VEGETATION ET SOLS

Le passage progressif de la forêt à la savane peut s'observer dans la région, qui se divise d'Est en Ouest en trois bandes de végétation différentes.

Vers le Sud, l'extrême avancée de la forêt ; forêt très dégradée, au contour irrégulier, matérialisée sur le terrain par le cours moyen et supérieur de la Téré.

Entre la Téré et la Sanaga, une bande à larges galeries forestières où des lambeaux forestiers subsistent encore sur les interfluves.



Au Nord de la Sanaga, les galeries sont plus étroites ; les surfaces en savanes y sont largement dominantes.

Mis à part les sols hydromorphes des bas-fonds marécageux, les sols de la région sont ferrallitiques. Les affleurements d'horizon induré ne sont pas rares mais d'une manière générale les sols ont une bonne texture argileuse et ne sont pas défavorables à l'agriculture. Le système agricole actuel, fondé sur de longues jachères permet une régénération des sols. M. D. MARTIN, qui a effectué une étude pédologique de la région pense que les plus profonds de ces sols seraient utilisables en culture mécanisée, leur texture argileuse étant un bon support pour les engrais organiques et minéraux.

A B - LE MILIEU HUMAIN (Croquis page 6)

Le peuplement de la région de Nanga-Eboko est d'origine relativement récente. Il remonte tout au plus au milieu du siècle dernier, et se rattache au grand mouvement migratoire pahouin.

Le Sud de la région, au contact de la forêt, est occupé par les Yesum, qui sont peut-être à relier au groupe Bulu.

Entre le pays Yesum et la Sanaga se trouvent les Bamvele, à l'Est, et les Badjia, à l'Ouest ; ce sont des Beti. Le vocable Badjia n'est pas un nom tribal ; il désigne un ensemble complexe formé par la "tribu" Yekaba et les petits groupes qu'elle a soumis.

Au Nord de la Sanaga le pays est occupé surtout par des Babuté, désignation Bantu de gens venus de pays soudanais (ils viendraient du Bornou). Deux tribus numériquement peu importantes, Bavek et Yangafuk, occupent aussi cette zone, à l'Ouest des Babuté.

Ces tribus n'ont été fixées qu'au moment de l'arrivée des Européens. Auparavant la région de Nanga-Eboko fut une véritable place de guerre où s'affrontèrent les Yesum, les Yekaba et les Babuté.

Le peuplement actuel de la région est lié aux voies de communication. Les villages numériquement peu importants s'allongent en bordure des routes ou des pistes qui laissent entre elles de vastes zones vides. La densité de la population y est partout faible ; en moyenne elle ne dépasse pas 3,5 habitants au Km².

La population de la région vit de l'agriculture. Le manioc constitue la base de l'alimentation. Les revenus monétaires proviennent surtout de la vente du cacao, qui se trouve ici à la limite extrême de son aire, et de la commercialisation de produits vivriers, notamment l'arachide.

Le centre urbain de Nanga-Eboko, qui concentre le 1/10 de la population de la région est le lieu de convergence des produits commercialisés. Ses commerçants (Libano-Syrien, Bamiléké) drainent les marchés qui se tiennent chaque mois, à endroits fixes.

La région est bien desservie par un réseau de pistes perpendiculaires à l'axe routier qui traverse le pays d'Ouest en Est. Aussi aucun village ne se trouve éloigné d'un marché.

Seul, le Nord de la Sanaga est isolé, le fleuve jouant un rôle d'obstacle.

Zone de passage de la forêt à la savane ; apparition d'une saison sèche bien marquée ; limite Nord des cultures de plantation (cacao, café) et limite Sud de cultures de savane (sésame, et il y a peu de temps encore, le mil) ; zone de contact entre peuples soudanais islamisés (Babuté) et animistes Bantu.

Ces traits essentiels de la région de Nanga-Eboko, en font une zone de transition entre le milieu équatorial et le domaine tropical.

LE TERROIR VILLAGEOIS

I - LE CADRE DE L'ETUDE

Zengoaga est un village créé par l'Administration Française vers 1930. A cette époque une route traverse la région, venant de Yaoundé et conduisant vers l'Est du Cameroun et Bangui. Pour entretenir la route et faciliter du même coup la tâche des administrateurs, il fut décidé de regrouper le long de cet axe, les populations de l'intérieur. C'est ainsi que des gens vivant à 15 kms au Sud, vinrent former le nouveau village de Zengoaga.

QUI SONT CES GENS ?

Les habitants de Zengoaga se nomment Yengong. Ils s'apparentent à d'autres villages voisins : Berkong, Mbomendjok et Ndandouk. Ces quatre villages réunis constituent un groupe de populations appelé Yendzanga. A un niveau supérieur les Yendzanga ne se reconnaissent aucune autre parenté dans la région, mais ils affirment cependant qu'ils sont des Beti.

Les Yendzanga se relient à la grande migration qui fit franchir le fleuve Sanaga au groupe des Pahouins, comprenant les populations Fang, Bulu et Beti; vaste ensemble qui, sous la pression des envahisseurs Fulbé est venu se répandre sur une grande partie du Cameroun du Sud et au delà jusqu'au Gabon et en Guinée Espagnole.

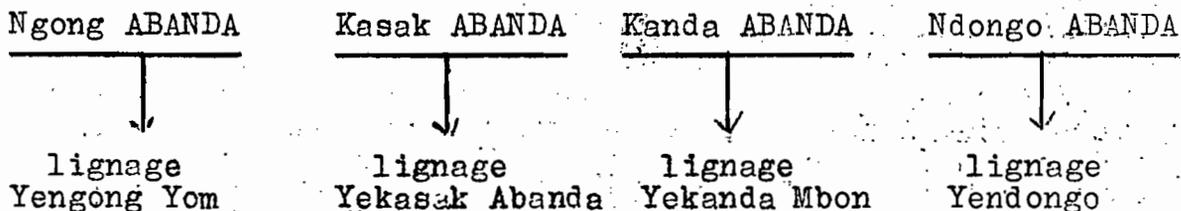
L'ancêtre fondateur des Yendzanga est connu ; le généalogie remonte sans peine jusqu'à lui. Il se nomme Abanda MBOMANI. Fuyant les cavaliers Fulbé, il a trouvé refuge un moment, sur la rive droite de la Sanaga, chez un chef Babuté. On raconte qu'un jour, traçant une piste pour aller à une source, il rencontra une femme et en fit son épouse. Il la surnomma DZANGA, (ce qui signifierait la source ?) et ses descendants devinrent les Yendzanga.

ABANDA MBOMANI et sa famille traversèrent le fleuve, grâce à l'intervention miraculeuse d'un serpent (1). Ils s'installèrent au Sud de la Sanaga, à Sogbe, dans la région du village actuel de MBARGUE. C'est là qu'il mourut laissant 11 fils. L'ainé, Ngong ABANDA, lui succéda et dirigea ses frères vers l'Ouest, dans la région de Bitam et Mbenda, puis dans la région de Yom.

(1) Voir croquis ethnique page 6 sur lequel est reporté l'itinéraire des Yendzanga.

L'autorité abusive du nouveau chef amena, à la suite de fréquentes querelle une division des Yendzanga.

Quatre lignages vont se former derrière les quatre fils aînés, portant le nom de leur fondateur :



Les autres frères n'ont pas fondé de lignages distinct, mais se sont regroupés sous la tutelle du second, Kasak ; à l'exception cependant du cadet, Awuma. Ce dernier ayant un jour refusé de remettre à son chef, selon la coutume, la corne droite de l'antilope qu'il venait de tuer, fut évincé et s'enfuit vers l'Ouest. Ses descendants vivent encore aujourd'hui au village d'Ebometende, mais ce cinquième lignage n'a plus aucune relation avec le reste des Yendzanga.

La répartition sur le terrain en quatre lignages distincts, dans la région de Yom, à une grande importance, car ces quatre fractions serviront de base à la formation des quatre villages Yendzanga actuels occupant sensiblement les mêmes emplacements.

Les Yendzanga étaient installés là depuis quelques temps, lorsque la région fut transformée vers la fin du siècle dernier, en une véritable place de guerre.

L'EPOQUE DES GUERRES TRIBALES

Les Yekaba, population guerrière de l'Ouest du pays, se heurtèrent aux Yesum, vivant au Sud. Mais les Yesum étaient de solides guerriers et les Yekaba décidèrent, avant de les attaquer à nouveau, de soumettre les petites populations vivant entre Sanaga et forêt.

Ce fut alors une période très confuse, où chacun prit les armes. La paix ne revint qu'après l'arrivée des Européens.

Quelques populations se rangèrent de suite du côté Yekaba pour éviter le pillage ; d'autres tentèrent de résister, mais l'état d'insécurité permanente les obligea à fuir sans cesse.

C'est ainsi que les Yesum, rivaux des Yekaba, vinrent offrir leur protection aux fuyards, au nombre desquels se trouvent les Yendzanga. Mais cette protection se changea vite en esclavage et arrivés au pays Yesum, les Yendzanga connurent de longues années de captivité. Ils n'en repartirent qu'après la capture du chef Yesum par les Allemands.

LES ETAPES DU RETOUR

On les trouve alors à Bikaga, mais pas encore libres cependant. Ils ont été conduits là par le chef Yebanda, allié des Yesum, qui était chargé de leur surveillance durant la captivité et qui tenta de les conserver sous sa tutelle.

Vers 1915, ils réussissent à quitter Bikaga et s'installent à Nkila. Ils n'ont pas regagné leur habitat de la région de Yom, car les Yekaba ont installé des leurs tout près de là (village de Lembe Badjia).

C'est à Nkila que les Yengong connurent un premier regroupement. Pour s'y retrouver, dans une région extrêmement morcelée du point de vue ethnique, l'administration coloniale française décida de constituer des groupements à population homogène. Un groupement Yendzanga fut créé.

Puis en 1930 ce fut le passage de la route et un déplacement de population eut lieu. Les Yendzanga de Nkila reçoivent l'ordre de s'installer sur un secteur routier. Les quatre lignages Yendzanga vont devenir les villages de Zengoaga, Berkong, Mbomendjok et Ndandouk.

Le terroir de Zengoaga

Le village de Zengoaga a des limites assez précises. Vers l'Est, le Nord, et l'Ouest, se trouvent respectivement les villages de Lembe Badjia, Mbomendjok et Berkong. Les limites sont matérialisées sur le sol par des cours d'eau et bien connues de tous. Vers le Sud, les limites sont moins nettes car le village est ouvert de ce côté sur une zone vide.

Cependant, à l'intérieur de ces limites, la réalité villageoise apparaît très complexe. Lors de l'installation à la route, un noyau de Yemburu, lignage étranger aux gens de Zengoaga, est venu couper en deux le territoire de ces derniers; or, ce lignage est recensé au village de Berkong. Vers l'Est d'autre part, une fraction des Yengong a réussi à obtenir pour son propre compte, une chefferie de village. Administrativement, il existe ainsi un petit village nommé Nding et qui ne possède qu'une seule case, celle de son chef; tous les autres ressortissants sont venus s'installer au milieu des gens de Zengoaga, mais sont cependant recensés à Nding.

Cette situation complexe fait que l'on a aujourd'hui, entre les limites Est et Ouest des Yengong, des populations appartenant à trois villages différents.

L'ensemble de la population résidant sur le terroir, recensée par nous en Janvier 1964, se composait de 225 personnes. Cette population est hétérogène du point de vue ethnique, comme le montre le tableau suivant, représentant l'origine ethnique des chefs de famille (hommes imposables) :

Origine des chefs de famille	effectif	motif de la présence
Yendjanga :		
- lignage Yengong	39	!originaires de Zengoaga .
- " Yendongo	7	!Venus près d'un oncle maternel.
- " Yekasak Abanda	1	!Vient de Berkong; possède une plantation à Zengoaga.
Yemburu	11	!Regroupement administratif.
Yemboussi	3	" "
Baya	2	!Anciens chasseurs de métier sédentarisés.
Yesum	2	!Venus près de leur oncle maternel.
Yewara	1	" "
Yebanda	1	!Vient de Berkong; possède une plantation à Zengoaga.

Le regroupement administratif et des causes traditionnelles, comme l'installation du neveu chez son oncle maternel, et aussi des considérations économiques (villageois voisins possédant des plantations sur les terres de Zengoaga), font du milieu humain local, une réalité complexe.

Cette complexité se fonde cependant dans un territoire homogène qui représente une partie de l'ancien domaine des Yengong, à l'époque où ils vivaient dans la région de Yom, à quelques kilomètres plus au Nord.

Quel milieu physique est-il offert par ce territoire à la population de Zengoaga ?

II - LE MILIEU PHYSIQUE

Le territoire de Zengoaga s'inscrit sur le versant Nord d'une ligne de hauteurs séparant les bassins de la Tere et de l'Avea, deux affluents de la Sanaga.

Le relief n'y est pas vigoureux. Cependant, du Sud-Ouest vers le Nord-Est du village, l'on passe rapidement d'une zone de collines à sommets souvent arrondis, parfois plats, atteignant de 730 à 750 m. d'altitude, à une zone plus basse où les cours d'eau descendus du Sud-Ouest voient leurs versants s'atténuer et leur lit majeur s'élargir en bandes marécageuses.

L'aspect dominant du paysage villageois, tel qu'il apparaît sur le plan n° 1, est un mélange de savane et de forêt. Un dense réseau de cours d'eau, aux rives occupées par des galeries forestières, enserme étroitement les savanes des interfluves. Cependant des différences d'intensité apparaissent. Sur le secteur Ouest-Sud-Ouest, de relief plus accusé, la forêt domine ; les galeries se rejoignent d'un marigot à l'autre pour former de larges bandes ne laissant plus subsister entre elles que d'étroits couloirs de savane. Le secteur Est-Nord-Est, au relief aplani, voit la forêt se réfugier sur les rives étroites des cours d'eau. Le relief semble jouer un rôle dans le dosage du mélange forêt-savane. Mais il le jouerait plutôt indirectement, en freinant l'action des hommes. C'est ce qui paraît d'une part à l'examen des photographies aériennes. Les bordures Est des galeries forestières, celles qui sont exposées aux vents dominants, connaissent sans doute l'action plus vive des feux de brousse ; tandis qu'à l'Ouest leurs bords sont plus flous. Le rideau d'arbres de la galerie les a protégés. Le relief du secteur Ouest-Sud-Ouest pourrait de la même manière jouer un rôle d'abri et favoriser ainsi la conservation de la forêt. A cet abri dû au relief, s'ajoute d'autre part l'accès plus difficile de ce secteur. Les cours d'eau y sont encaissés entre des rives abruptes rendant difficiles les déplacements et les transports de récoltes, quand il faut les traverser. Aussi les hommes sont-ils moins attirés par cette zone en relief.

Quoiqu'il en soit, deux milieux différents s'offrent au paysan local. Ces deux milieux se partagent presque équitablement le territoire du village. Sur l'ensemble du plan n° 1, les étendues de forêt et de savane représentent respectivement 50,5 % et 49,5 % de la superficie totale (mesures effectuées au planimètre).

Les espèces forestières les plus représentées dans les galeries, sont, parmi les grands arbres à fûts droits, les Sterculiacées. Maranthacées et graminées de forêt forment un dense sous-bois. Le voisinage des marigots est indiqué par la présence de Uapaca Guineensis, Mitragyna Ciliata et surtout Raphia Vinifera,

l'arbre le plus utilisé par les villageois, puisqu'il fournit à lui seul, en plus d'une boisson, toute la toiture des cases.

Les savanes sont des formations graminéennes et arbustives. Les graminées dominantes sont l'*Imperata Cylindrica* et l'*Hyparrhenia Diplandra*. L'*Hyparrhenia Rufa* est plus rare et le *Pennisetum Purpureum* ne se trouve guère qu'en touffes occupant de vieilles termitières. La flore ligneuse de ces savanes comprend des arbustes de petite taille : *Anona*, *Bridelia*, *Combretum*, *Bauhinia*, *Hymenocardia*. Au voisinage des galeries, particulièrement sur les flancs Ouest, les arbustes sont plus denses et l'on note la présence d'espèces plus grandes comme l'*Albizzia* ou le *Xylopia*.

Sous ces deux formes de végétation, les sols du village sont à des degrés divers des sols ferrallitiques (1).

D'une manière générale les sols des interfluves sont de plus en plus jeunes, du Sud-Ouest vers le Nord-Est, suivant la topographie d'ensemble du village.

Le secteur Ouest-Sud-Ouest est caractérisé par des sols ferrallitiques typiques, comportant un horizon induré. Cet horizon affleure sur les sommets des collines, apparaissant sous forme de lambeaux de cuirasse en voie de démantèlement. Ces sols correspondent à une phase de pédogénèse ancienne et sont médiocres.

Ce secteur est limité par un alignement Nord-Ouest-Sud-Est, de collines quartzitiques qui se traduit dans la pédogénèse par des sols sans horizon différencié ou à horizon complexe. Ces sols sont riches en quartz et faiblement ferrallitiques. Ils sont peu favorables à l'agriculture.

À l'Est de cet alignement, c'est la zone plus basse, descendant vers le niveau de base local constitué par l'Avéa. La pédogénèse y est plus récente et les sols meilleurs. Ce sont des sols rouge à rouge-jaune, comportant un horizon tacheté.

Les sols de bas de pente, de part et d'autre des talweg sont des sols à horizon tacheté et induré. Dans la zone fréquemment inondée du secteur Est, où les lits mineurs, moins encaissés débordent à chaque crue, nous trouvons des sols hydromorphes, semi-tourbeux ou gleyifiés, dont la seule possibilité agricole est la riziculture.

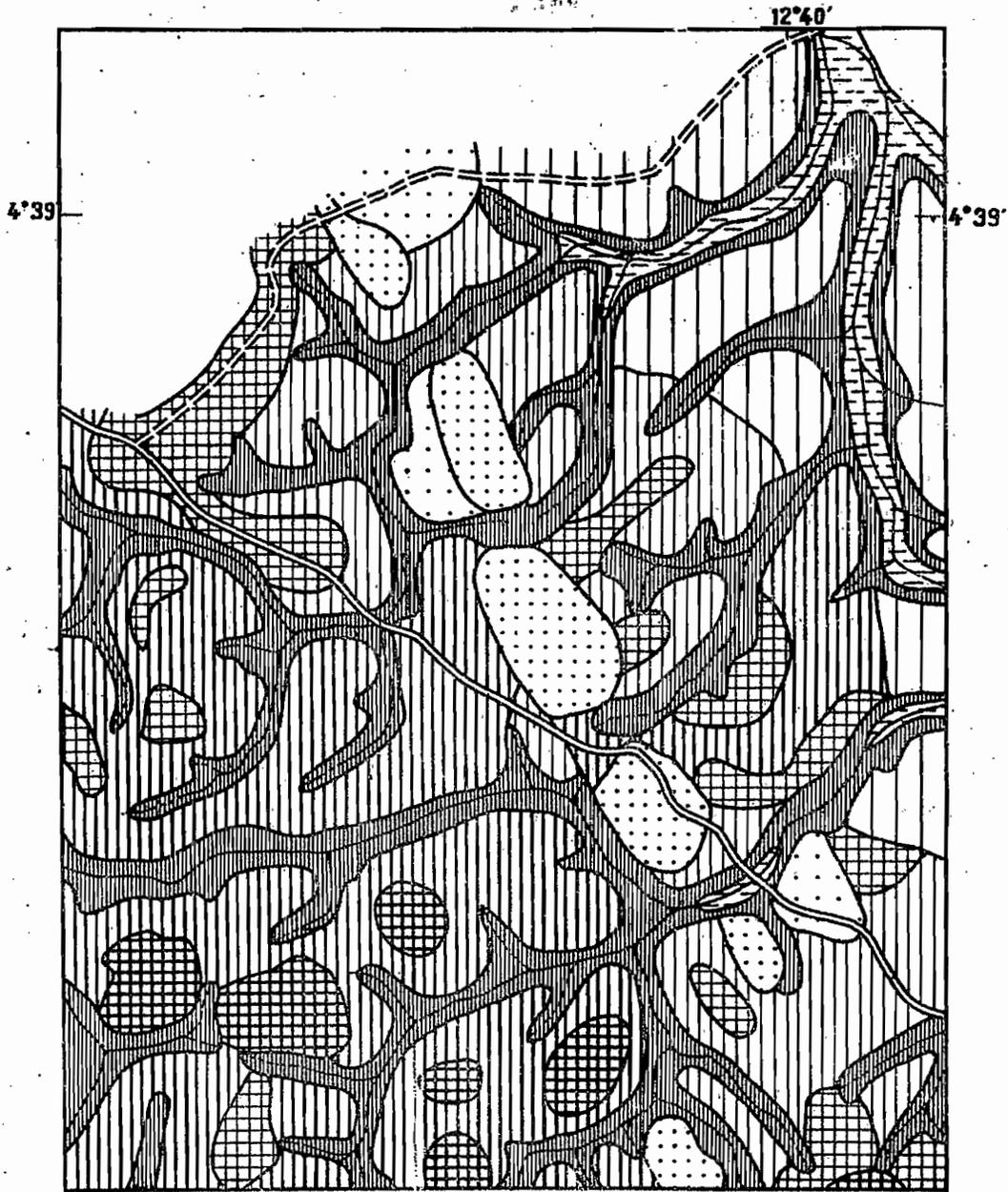
D'une manière générale, les sols de la zone basse sont donc les plus favorables à l'agriculture.

(1) Monsieur Dominique MARTIN, Pédologue au Centre ORSTOM de YAOUNDE a effectué la reconnaissance pédologique au 1/50.000e de Zengoaga.

Nous le remercions de son extrême amabilité.

RECONNAISSANCE PÉDOLOGIQUE

(Levé de Mr. D. Martin Pédologue)



Service Carto. O.R.S.T.O.M
Yaoundé.

Croquis 3

Echelle 1:50.000

LEGENDE

Sols faiblement ferrallitiques

sans horizon différencié, liés aux quartzites



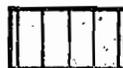
à horizon différencié " " "



Sols ferrallitiques typiques

à horizon tacheté

rouge à rouge-jaune, liés aux gneiss



à horizon tacheté ou induré

jaune de pente, liés aux gneiss



à horizon induré

rouge " "



rouge-jaune " "



affleurement de l'horizon induré

collines à pente faible à moyenne



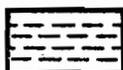
collines à pente moyenne à forte



Sols hydromorphes

association de sols semi-tourbeux

et sols à gley d'ensemble



Quelle idée le paysan a-t-il du milieu qui l'environne ?

La forêt, "apan", ne lui semble guère familière ; pourtant il la défriche pour y planter son cacao. Il sait que les sols forestiers assureraient de bonnes récoltes, mais les champs vivriers y sont rares et exigus. Et si une lisière mal entretenue vient à gagner du terrain jusqu'à toucher une case, il abandonnera parfois sa maison plutôt que de repousser la forêt. Le paysan préfère la savane, "ndong". Il en connaît les principales graminées et leur valeur indicatrice des sols. "Essong", l'herbe à éléphant, est signe de terre riche, malheureusement elle est très rare. "Mgbaka" et "mbe", hyparrhenia et panicum, sont pour le cultivateur des indices de bonne terre. "Ndong", l'imperata, est la plus répandue et son nom désigne aussi bien la savane en général. Bien qu'indicatrice de sols moins bons, l'imperata est cependant couramment défrichée pourvu que la terre y présente l'aspect recherché.

En effet, si le paysan connaît la valeur indicatrice des principales graminées, il semble moins s'en soucier que de la présence à la surface du sol, de petites mottes remuées par les vers. Il n'a pas de nom spécifique pour désigner les différentes catégories de sols. Il sait seulement qu'il doit éliminer les sols gravillonnaires et rechercher les surfaces présentant de petites mottes. C'est le rendement des premières récoltes qui dira ensuite si l'emplacement du champ était bon.

Le rythme climatique régit au cours de l'année, l'ordonnance des travaux des villageois.

Ces derniers distinguent plusieurs phases. "Esep", de Décembre à mi-Mars, est la saison sèche. C'est l'époque des récoltes importantes (arachide, sésame). Vers la fin d'esepe, une courte période correspondant à de petits défrichements, généralement proches des cases, ou quelques fois dans des zones de taillis, est appelée "pule", du nom de ces petits champs (bepule). Puis dès la fin de Mars, ce sont les premières pluies ; les pluies fines d'"olon". C'est l'époque des semis (cucurbites et maïs). Du 15 Juin au 15 Août, une saison de relative sécheresse est entièrement prise par les défrichements des grands champs de savane (mekang ; sing. akang) ; c'est la saison d'"engon olon". Dès la première pluie, fin Août, l'on se hâte de semer les arachides car c'est l'annonce de la grande saison des pluies qui durera jusqu'à la fin de Novembre. Cette saison porte à nouveau le nom d'"olon" comme la première saison des pluies.

Au total, la connaissance qu'a le paysan de son milieu, est assez succincte. Un origine plus septentrionale et un passé instable en sont peut-être la cause.

Le milieu physique villageois présente certains avantages. Deux milieux sont à la disposition du paysan, pour lui permettre de différencier ses cultures ; deux saisons des pluies séparées par deux périodes de sécheresse, l'autorisent à effectuer deux cycles de culture chaque année. Sur des sols qui ne sont pas vraiment défavorables, l'agriculture villageoise bénéficie donc d'un milieu assez propice. Ces conditions physiques sont de plus valorisées par la présence d'une route importante, axe du terroir, permettant un écoulement permanent des productions. C'est sur cet axe que se sont rassemblés les villageois.

III - LES HAMEAUX ET LES QUARTIERS

L'implantation des hommes dans l'espace, telle que la fait apparaître le plan n° 1, présente deux aspects dominants.

L'on constate d'une part, que l'habitat est étroitement lié à la route. En dehors de quatre écarts, toutes les cases se rassemblent le long de la grande route et de la piste importante conduisant vers le Nord-Est.

Cette forme linéaire de l'habitat n'est cependant pas continue, et c'est là le second aspect important de l'habitat : un morcellement en fractions composées au maximum d'une dizaine de cases et séparées par des intervalles variant de quelques dizaines à quelques centaines de mètres. A l'intérieur de chaque fraction, les cases sont alignées parallèlement à la route et d'un même côté, parfois jointives. Souvent, aux extrémités, une case perpendiculaire au sens de l'alignement, semble venir "fermer" le groupe de maisons, comme pour en affirmer l'individualité.

Ces petites unités résidentielles abritent des gens étroitement apparentés. Chacune est constituée autour d'un groupe de frères, ou d'un ménage polygame, ou encore de descendants d'un groupe de frères. A ces gens peuvent s'ajouter quelques parents plus lointains, parfois même des "étrangers" venus là pour diverses raisons. Mais elles sont essentiellement la résidence de petits groupes lignagers.

Ces fractions prises isolément, ne portent généralement pas de nom propre pour les désigner. Mais un même nom de lieu en regroupera plusieurs. Leur dénomination recouvre alors celle de la terre : elles sont appelées du même nom que la portion de terre, le plus souvent une savane, qui les porte ou qui est toute proche.

Le vocabulaire local n'a pas de mot spécifique pour désigner ces groupements d'unités résidentielles situées sur une même terre. Nous les appellerons hameaux.

L'ensemble du village de Zengoaga se décompose ainsi en 9 hameaux d'importance variable, comme l'indique leurs populations respectives dans le tableau suivant, auquel nous joignons les quatre écarts, pour obtenir l'ensemble de la population résidant sur le terroir telle que nous l'avons recensée en Janvier 1964.

HAMEAUX	POPULATION
Ebeng	50
Ekoba	7
Ngole	9
Kanda	9
Mpandang	34
Kande	33
Zengoaga	15
Otombo	24
Nding II	30
ECARTS	
Kanga	5
Mebin	4
Bipoke	4
Nding I	1
POPULATION TOTALE	225

Des liens de parenté étroits unissent les habitants d'un hameau. Les groupes lignagers occupant les unités résidentielles qui composent le hameau, appartiennent généralement à une même rameau de la généalogie villageoise. A l'intérieur du hameau s'effectue donc un regroupement de l'habitat en fonction de la parenté. Seul le hameau d'Otombo réunit des gens appartenant à trois rameaux généalogiques différents ; mais cette situation est le résultat d'ajustements lors de l'installation à la route.

Cependant l'individualité du hameau s'estompe dans un niveau supérieur.

Si les gens d'un hameau exploitent la terre portant ce hameau, ils n'en ont que la jouissance et les terres du hameau se fondent dans un domaine foncier plus vaste. Sur le plan de la parenté, d'autre part, plusieurs hameaux peuvent représenter sur le sol, une division de la même fraction de la généalogie.

Les unités résidentielles bien individualisées sur la carte et les hameaux qui les regroupent en leur donnant un nom, ne représentent en réalité que des niveaux de fractionnement de

l'habitat, à l'intérieur d'un cadre social plus vaste, qui a pour fondement les divisions de la parenté à l'intérieur du village.

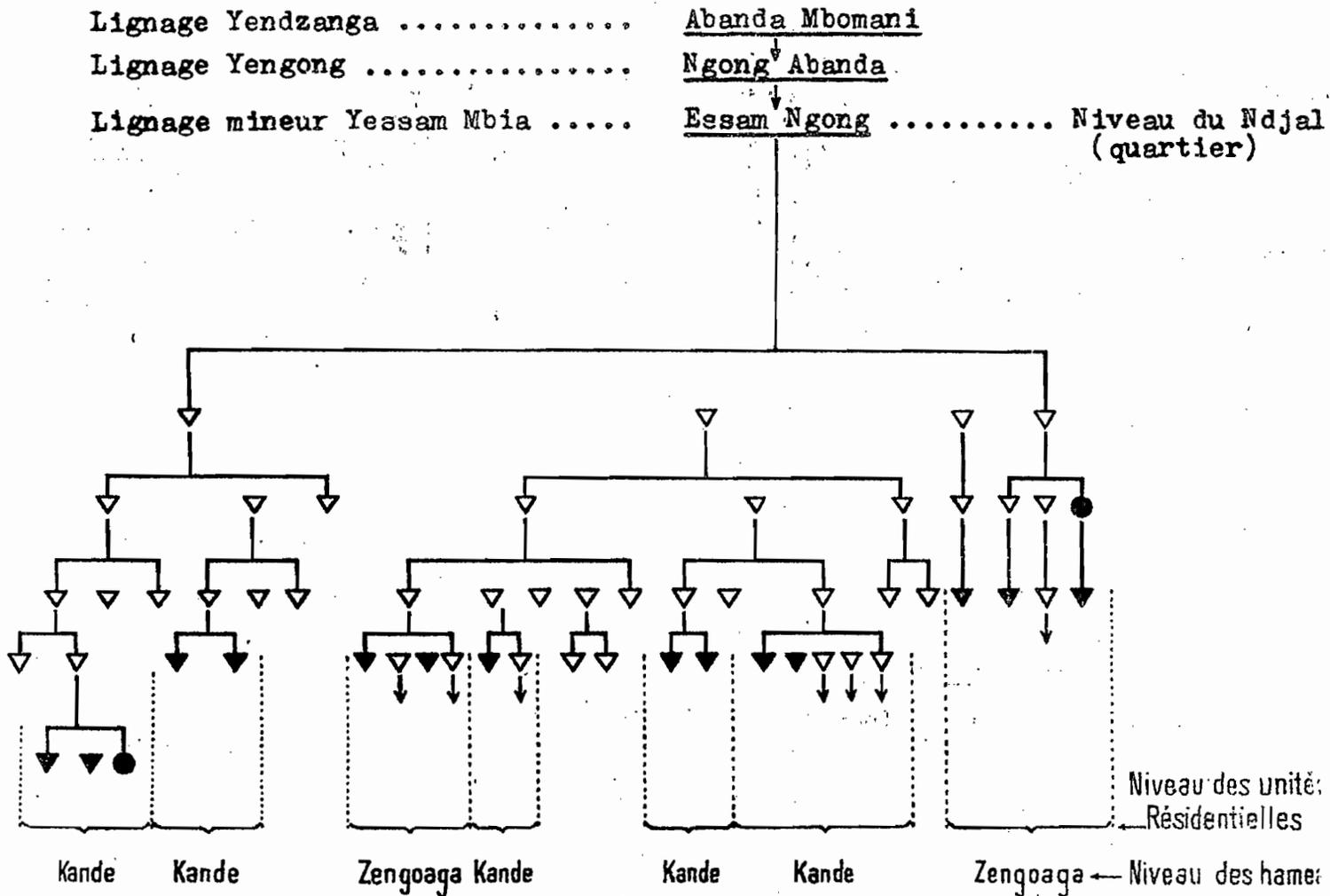
Le lignage Yengong (désigné par le terme d'ayom ou ayong), à l'origine du village de Zengoaga, et issu d'un lignage (clan ?) plus important (ayong Yendzanga) se scinde lui même en cinq branches correspondant chacune à un lignage mineur. Deux lignages étrangers sont venus s'y ajouter lors de l'installation à la route. Chaque villageois se rattache à l'un de ces sept groupes de parenté qu'il nomme sa "nda bot" (litt"la maison des hommes"). La nda bot est la plus petite unité de parenté portant un nom ; tous les hommes d'une même nda bot portent ce même nom de famille. L'aîné des hommes actifs en est le chef, le "ntol-mot" (l'homme aîné). Il est l'arbitre des conflits à l'intérieur de la nda bot ; c'est lui qui organise les mariages, qui perçoit les impôts ; c'est à lui qu'ont été transmis les biens fonciers de la nda bot.

La nda bot a en effet ses propres terres et à la division généalogique correspond un partage foncier. Les limites en sont précises (plan n° 2). L'implantation d'une nda bot sur ses terres, du point de vue de l'habitat, constitue ce que les villageois nomment le "ndjal" (pl. mal).

Le ndjal, dans sa forme la plus simple, peut correspondre à un seul hameau ; c'est le cas de nda bot numériquement réduits. Mais le plus souvent il englobera plusieurs hameaux.

Ce niveau du ndjal, implantation d'une nda bot, est un niveau social éminent dans le cadre duquel s'effectue la cohérence entre l'habitat et la terre. Un ndjal et ses terres forme généralement à lui seul un véritable village élémentaire, une cellule autonome, que nous appellons un quartier. C'est cette base du quartier, qu'utilise l'administration lors des recensements de population. Zengoaga se décompose en sept quartiers. Chacun ne se distingue pas par un nom de lieu particulier, mais on le nommera par le nom du hameau où réside le chef ou encore par le nom donné aux habitants et qui est celui de la nda bot.

Le quartier des Yessam Mbia :
Structure de la parenté et habitat



Légende

- ▼ Homme résident
- ▽ Homme absent (émigré)
- ▽ Homme décédé
- Femme résidente (1)

6

(1) Les épouses ne figurent pas sur le schéma. Les seules femmes représentées sont originaires du lignage mineur ; veuves ou divorcées, elles sont revenues s'installer au village natal.

La forme de l'habitat villageois en fractions "emboîtées", trouvant leur cohésion dans le ndjal, où elles se relient à la terre, est-elle une forme traditionnelle ?

Les formes anciennes de l'occupation du sol.

La répartition des Yengong, vers la fin du siècle dernier, a pu être reconstituée par l'interrogatoire des vieux villageois. Ce schéma (page 25) montre un habitat plus dispersé qu'il ne l'est aujourd'hui. Des groupes de cases de composition semblable aux unités résidentielles actuelles se répartissaient sur l'ensemble du domaine d'alors. Ces fractions, d'importance variable, étaient généralement formées par plusieurs ménages polygames. Les cases s'alignaient sur une ou deux rangées suivant leur nombre. A une extrémité, perpendiculaire au sens de l'alignement, se trouvait le "mban" du chef de famille ayant autorité sur le petit groupe. Le mban était un simple abri, aux murs ouverts, où les hommes prenaient leurs repas en commun et où ils se réunissaient pour parler.

Les membres d'une même nda bot étaient ainsi divisés en petites fractions éparses. Cette disposition était rendue nécessaire par l'état d'insécurité régnant dans le pays, et l'on fuyait en cas d'alerte. Les communications s'établissaient d'un groupe à l'autre au moyen du "nkul", le tambour d'appel.

Chaque nda bot avait son propre territoire. Non pas que le sens de la propriété fut très développé ; il semble en effet que les personnes importaient alors plus que les biens fonciers. Chaque chef avait avant tout, autorité sur les membres de son groupe plus que sur l'ensemble des terres occupées. L'on désignait un lieu par le nom des gens qui l'occupaient ; l'on allait pas "à Yom", siège de la chefferie, mais "chez les Yengong". Les guerres n'avaient pour but la conquête d'un territoire mais la capture de gens, hommes et femmes.

Cependant, le fait d'occuper une portion de terre en conférait la jouissance. La terre était au premier occupant ; et si l'on observe sur le croquis, des imbrications de familles appartenant à des nda bot différentes, elles provenaient de mouvements postérieurs à l'occupation initiale du sol. Le nouveau venu devait demander l'autorisation du premier occupant.

Le territoire occupé par chaque nda bot formait donc un ensemble homogène. Seul le lignage mineur des Yessam Mbia était divisé en deux parties, la chefferie de l'ensemble Yendzanga appartenant à ce lignage et le chef s'étant installé au centre de son commandement, au hameau de Yom.

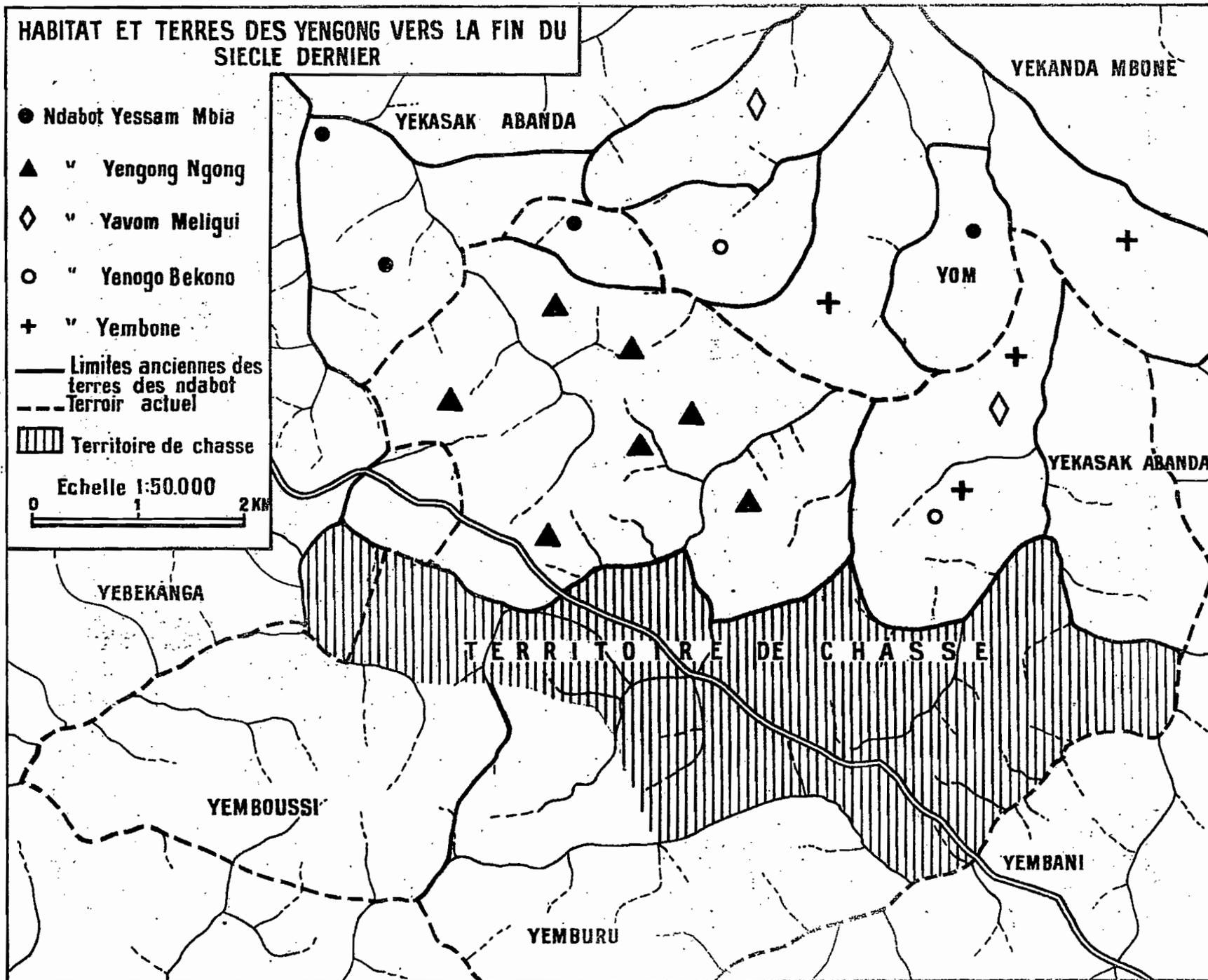
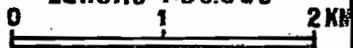
HABITAT ET TERRES DES YENGONG VERS LA FIN DU
SIECLE DERNIER

- Ndabot Yessam Mbia
- ▲ " Yengong Ngong
- ◇ " Yavom Meliqui
- " Yenogo Bekono
- + " Yembone

— Limites anciennes des
terres des ndabot
- - - Terroir actuel

▨ Territoire de chasse

Echelle 1:50.000



Vers le Sud, le territoire occupé par les Yengong se prolongeait par une zone inhabitée, réservée aux chasses, et à l'intérieur de laquelle chaque nda bot avait son propre parcours.

C'est dans cette zone, traversée d'Ouest en Est par la route en 1930 que s'effectua le regroupement administratif. Le tracé de la route et les limites du terroir actuel, superposés au croquis n° 4, montrent que l'ensemble foncier s'est trouvé décalé vers le Sud.

Le regroupement administratif et l'emprise actuelle des quartiers.

Après avoir quitté leur territoire durant l'époque des guerres locales, les Yengong y sont revenus environ trente ans plus tard, à la faveur d'une mesure administrative.

Le plan n° 2 représente les domaines actuels de chaque nda bot ; il laisse apparaître que la réinstallation ne s'est pas faite sans problèmes. La forme et la taille des quartiers actuels semble impliquer des ajustements. Comment se sont formés les nouveaux quartiers ? L'installation à la route a été marquée par une série de difficultés.

Tout d'abord, la position excentrique de la route, par rapport à l'ancien terroir, n'a pas permis aux nda bot, la réoccupation intégrale de leurs terres. La comparaison du croquis précédent et du plan n° 2, montre que seul le lignage mineur des Yengong Ngong n'a pas eu à souffrir de l'éloignement de ses anciennes terres. Toutes les autres nda bot ont dû s'installer dans la zone où elles chassaient jadis. Les Yembone ont cependant pu conserver leurs anciennes terres de Mewang et Bipoke ; mais cette dernière, trop éloignée de l'habitat actuel a été prêtée à un Baya, faisant profession de chasseur, et qui s'est fixé là il y a 10 ans avec sa famille.

Toute la partie septentrionale de l'ancien terroir a été cédée au village de Mbomendjok, venu lors du regroupement, au Nord de Yom, le secteur routier étant insuffisant pour accueillir tous les Yendzanga. A l'Ouest, une portion a été donnée au village de Berkong ; en échange les yengong ont reçu la terre de Yangá.

Le terroir de Zengoaga s'est étendu vers le Sud, dans l'ancien domaine des Yemboussi et des Yemburu, eux mêmes regroupés à la route sur des terres que leur ont cédés les Yengong.

Le regroupement administratif s'est effectué à une époque où se développait la culture du cacaoyer. Les Yengong avaient déjà créé des plantations à Nkila, où se trouvaient depuis 1915. Il fallut planter de nouveaux arbres à Zengoaga, où

la recherche de terres favorables le long de la route a amené des tassements, voire des imbrications entre nda bot. Ainsi les Yavom Meligui de Nding, installés d'abord au voisinage de la rivière Avea, à l'Est, dans une zone mal drainée, ont abandonné leur position pour venir à Otombo, terre des Yenogo Bekono, sur laquelle étaient déjà installés les Yembone.

L'étroitesse du nouveau domaine de chaque nda bot, sur les terres de chasse, a également posé des problèmes pour le parcours des champs vivriers. L'agriculture à longues jachères nécessite de grands espaces et cette pratique a provoqué des ajustements (ainsi les Yessam ont reçu la terre de Mangbele, autrefois propriété des Yengong Ngong) et des débordements se produisent fréquemment les gens d'un quartier ayant des champs sur les terres des quartiers voisins.

D'une façon générale, chaque nda bot a toujours son propre domaine foncier, dont elle connaît les limites, mais il n'y a plus toujours de concordance entre l'habitat et la terre. Le ndjal, tout au moins en partie est parfois implanté à l'extérieur du domaine foncier de sa nda bot (cas des Yembone et des Yavom Meligui).

La liaison habitat-route n'a donc pas manqué d'être contraignante. A la dispersion ancienne des groupes lignagers sur l'ensemble des terres de chaque nda bot, s'est substitué un morcellement linéaire dans le cadre duquel chacun doit s'accommoder pour utiliser au mieux les terres proches de la route.

La maison

L'habitation villageoise, "nda" ou "nyi", est une case rectangulaire à murs de terre et toiture végétale. Elle est d'origine récente ; les Yengong l'ont adoptée depuis leur séjour au pays Yesum.

Auparavant ils ont connus plusieurs autres types de demeures. Les vieux villageois se souviennent avoir vécu dans des cases rondes. "Pak" était une case à mur de terre circulaire et à toit conique de paille. "Essong" était aussi une case ronde, mais entièrement construite en paille ; son nom désigne également "l'herbe à éléphant" qui servait à sa fabrication.

Les cases rondes furent remplacées par des cases rectangulaires utilisant l'écorce et les "nattes", assemblage de folioles de palmier raphia. Ce type appelé "ongola" (peut-être à cause de sa similitude avec une clôture, une enceinte, qui se traduit aussi par le même terme) existe encore aujourd'hui, entièrement fait de nattes.

Puis ce fut la case rectangulaire actuelle ; celle que l'on rencontre dans toute la zone forestière.

La construction de cette case est une œuvre collective. En échange de nourriture et plus souvent de boisson, un homme sollicite l'aide de ses "frères".

Des poteaux, faits de jeunes troncs d'arbres, sont enfoncés dans le sol, sur le pourtour d'un rectangle déterminant la grandeur de la future habitation. Deux poteaux plus élevés sont placés au milieu des petits côtés du rectangle. Les montants vont être reliés, à leur sommet, par trois troncs rectilignes qui serviront de poutres : une sur chaque longueur du rectangle et la troisième, posée sur les deux poteaux les plus hauts formera la faîtière. Cet ensemble va soutenir une charpente de "bambou" (nom donné à la nervure maîtresse des feuilles de palmier raphia) à deux pans.

La toiture est constituée de folioles de palmier raphia ("ndjam"). Ces folioles sont repliées en deux, sur elles-mêmes, autour d'une baguette de bois et disposées côte à côte, en se recouvrant en partie. Leurs extrémités sont fixées l'une sur l'autre au moyen d'une petite aiguille de bois (fragments de la nervure des folioles). L'on obtient longueur et larges de 50 cm., appelées "nattes".

Les nattes sont disposées sur le toit de façon à se recouvrir, à la manière des tuiles.

La toiture une fois terminée, débordé largement les rangées de poteaux du périmètre de la case, sur lesquels vont se construire les murs. Cette avancée, soutenue par de nouveaux montants forme un abri, appelé "véranda" ou "mbagala asi".

L'armature des murs est constituée de lames de bois, taillées dans la longueur des "bambous" et liées horizontalement sur les montants soutenant la charpente, vers l'intérieur et aussi vers l'extérieur de la case. Ce "coffrage" sera rempli plus tard de terre battue, quand les emplacements de la porte et des fenêtres auront été découpés dans cette armature.

Le malaxage de la terre, avec les pieds est le seul travail dans la construction où interviennent les femmes (1). La terre battue est coulée à l'intérieur du quadrillage de bois. Quand les murs seront secs, ils seront enduits d'un crépis blanc, argile kaolinique provenant d'un marigot.

La disposition intérieure de la maison et sa taille seront cependant différentes suivant qu'il s'agisse de la demeure d'un homme ou de celle d'une femme.

La case du chef de famille est appelée "abaa". Elle est vaste et comprend généralement de trois à cinq pièces. La seule porte d'entrée de la maison s'ouvre sur la pièce nommée pompeusement le "salon" ou "mban". C'est l'endroit où l'on reçoit les visiteurs. Le mban est pourvu d'une table, souvent de deux ou trois chaises, et de la chaise-longue du maître de maison, faite d'une peau d'antilope tendue sur un cadre de bois. Cette pièce semble être la transposition dans la case moderne, de l'ancien abri couvert qui portait le même nom, où séjournait jadis le chef de famille et que l'on ne rencontre plus aujourd'hui que devant l'habitation du chef de village et de quelques notables. Les autres pièces, dites "chambres" ("etun nyi") donnent sur le mban. L'une est celle du chef de famille et contient un lit de bambou et un coffre de bois où sont rangés les vêtements, quand ils ne sont pas simplement posés sur une corde tendue d'un bout à l'autre de la chambre. Les autres chambres sont réservées aux visiteurs. L'une d'elle fait cependant usage de débarras et l'on

(1) Il est intéressant de noter à ce propos les rapports étroits existant entre la femme et la terre. La femme, nous le verrons plus loin, assure l'essentiel du travail de la terre dans les champs de savane. C'est elle qui brasse ici la terre pour la construction d'une case. Lors d'un mariage à Zengoaga, nous avons remarqué parmi les présents offerts par la mère de l'épouse à celle-ci, une poignée de terre provenant de son village, symbole de ce lien entre la femme et la terre.

y trouve du tabac mis à sécher, quelques cuvettes, parfois une caisse de bois servant à la fermentation du cacao, un régime de bananes, souvent une bicyclette.

A l'image des maisons européennes, vues au cours de fréquents voyages à la ville, le paysan tente de moderniser l'aspect de sa maison. La forme rectangulaire classique se modifie ; la façade présente des renforcements vers le centre ou à une extrémité. Les poteaux soutenant l'avancée du toit sont pris dans un coffrage de terre formant des piliers à section carrée ou des colonnes. Mais aucune case n'est encore couverte de tôles.

La demeure de l'épouse ne semble pas subir d'évolution, bien que son nom, "kisin" semble être une déformation de cuisine.

De dimensions plus réduites que celle du chef de famille, cette case ne possède le plus souvent qu'une seule pièce. La seule ouverture est la porte, placée au centre, et donnant sur la "nseng", la cour, espace compris entre l'alignement des cases et la route.

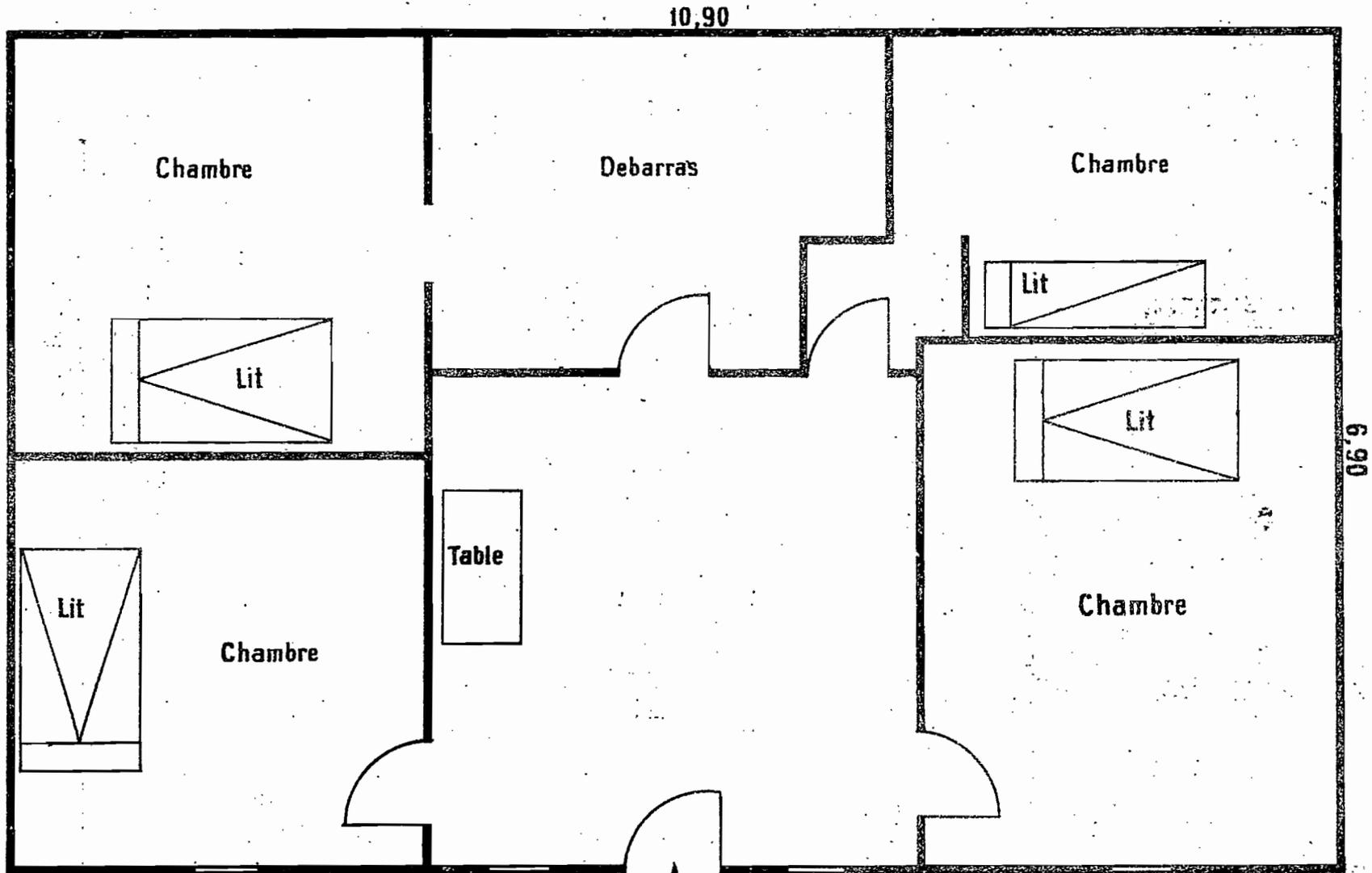
Dans un angle de la pièce, de grands paniers cylindriques de un à deux mètres de hauteur, servent au stockage des récoltes, notamment des arachides. Près de la porte, une pierre dressée, ou plus souvent posée à plat, sert à la préparation des repas ; c'est le moulin familial, sur lequel on écrase, à l'aide d'une autre pierre, l'arachide, le manioc, les graines de cucurbités où les innombrables feuilles entrant dans la composition des sauces. Face à l'entrée, le mur est consacré à la batterie de cuisine. Sur des claies de bambou, s'alignent des cuvettes et des marmites de toutes tailles ; des Calebasses sont suspendues au mur dans leurs filets. L'autre partie de la cuisine est à la fois la chambre et le foyer. Entre des pierres, quelques bûches se consomment, emplissant pièce d'une âcre fumée. De part et d'autre de ce foyer, des lits de bambou servent de chaises durant la journée. Au-dessus du foyer, une grande claie soutenue à 1,50 m. du sol par quatre poteaux, constitue le grenier à maïs. Dans un angle, près du feu, une corbeille est retournée sur le sol et abrite durant la nuit une poule et sa couvée.

Plus qu'une simple cuisine, cette demeure de la ferme est le reflet de toutes ses activités. Si le chef de famille a plusieurs épouses, elles disposeront chacune de cases semblables, placées bout à bout, dans l'ordre de leur arrivée.

En dehors de ces deux types de case qui sont les deux aspects de la maison rectangulaire de terre, l'on trouve encore quelques constructions de "nattes", vestiges de l'ancienne "ongola". Elles sont cependant rares et abritent généralement des vieillards. Un type plus petit se rencontre dans les écarts ; ce sont de simples campements, à proximité de jeunes plantations.

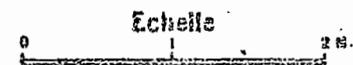
PLAN D'UNE HABITATION DE CHEF DE FAMILLE

12,15



Veranda 9

Fig 2



9,15

6,90

PLAN D'UNE CUISINE

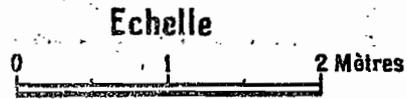
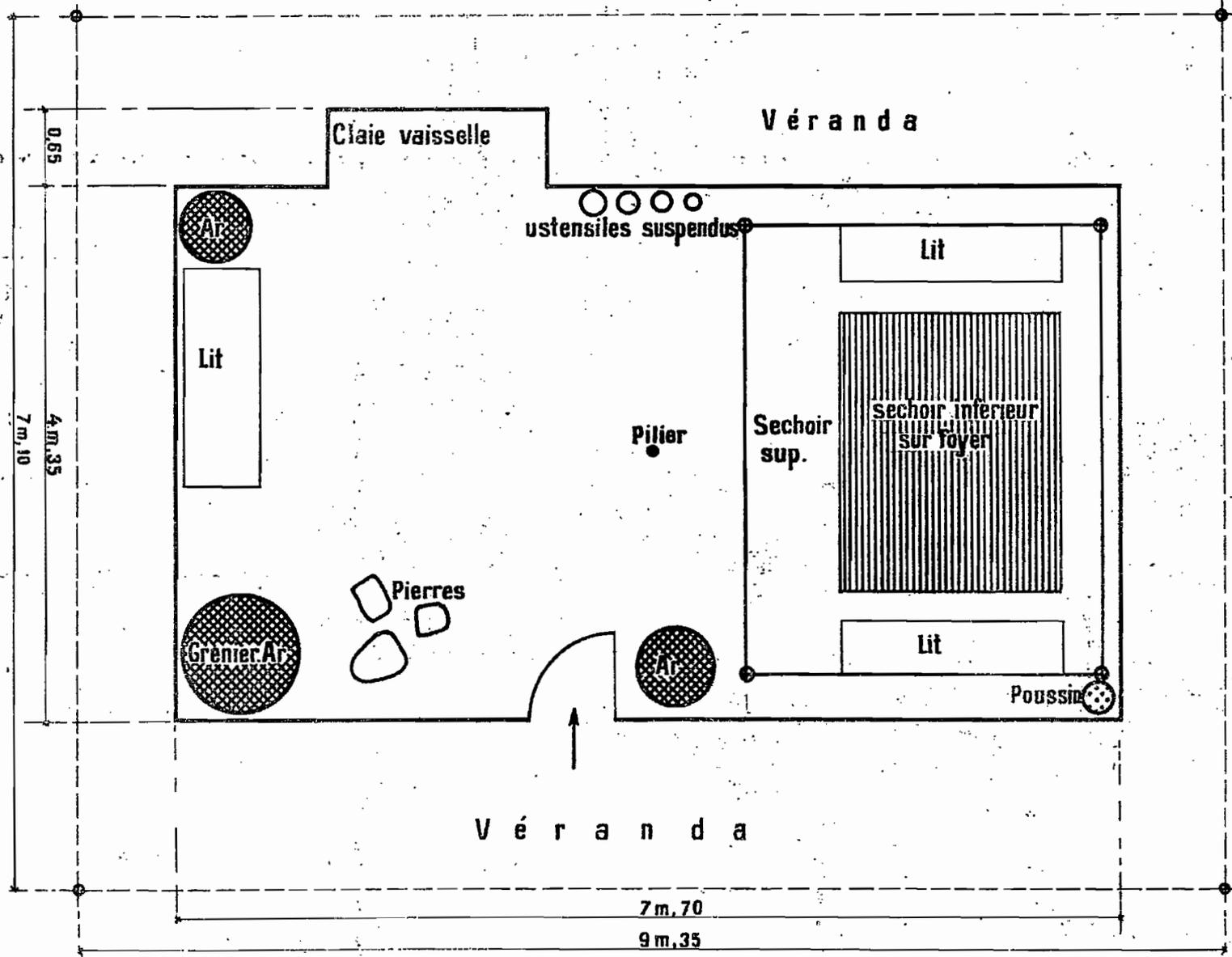


Fig 1

PLAN D'UNE MAISON DE CHASSE DE LA MONTAGNE

Les membres d'un ménage s'y entassent dans de minuscules cases de deux mètres sur deux. Mais cet habitat est temporaire et les habitants ont leur case de terre dans un hameau du village.

La maison villageoise est aujourd'hui étroitement liée à la route vers laquelle elle tourne sa façade. Cependant la résistance des matériaux de construction employés, l'empêche encore d'être fixée de façon permanente. Les tornades, les averses violentes, les termites, sont autant de causes abrégeant la vie d'une case, et celle-ci n'est pas toujours reconstruite au même endroit.

La toiture végétale ne dure pas plus de 4 ou 5 ans pour les habitations des hommes. Celle des cuisines, patinées par la fumée du foyer résistent deux fois plus de temps. Quand aux murs de terre, leur longévité est d'environ 10 ans. Mais il n'est pas rare de voir des cases plus vieilles aux murs éventrés et colmatés par des feuilles de palmier entrecroisées. L'on se résigne difficilement à construire une nouvelle case. C'est la menace d'écroulement qui oblige souvent à reconstruire.

La végétation peut parfois amener une nouvelle construction. Si l'habitat ancien était un habitat de savane, la contrainte de s'installer sur une portion de route, obligea à défricher localement la forêt, par manque de place sur les savanes traversées par la route. Ces défrichements mal entretenus quand la case n'est pas isolée de la forêt par une cacaoyère, amènent parfois des changements de domicile ; "la forêt nous mangeait" nous a-t-on quelques fois répondu.

Les nouvelles cases sont rarement reconstruites au même endroit. Cela se conçoit aisément ; une case ne peut-être abandonnée avant que la nouvelle soit construite. Mais le déplacement dépasse rarement quelques mètres. La forme de l'habitat en petites unités résidentielles bien séparées les unes des autres, permet ces courts déplacements. La case abandonnée est brûlée et son emplacement est transformé en petit jardin où le tabac élit généralement domicile, accompagné parfois de quelques pieds de maïs.



Photo n° 1 : Un type d'unité résidentielle : l'habitat d'un ménage polygame.



Photo n° 2 : Un type d'unité résidentielle : l'habitat d'un groupe lignager.



Photo n° 3 : Vestiges de l'ancien type de case "Ongola"
C'est la demeure courante des vieillards



Photo n° 4 : Un campement temporaire au voisinage d'une
jeune plantation éloignée du village.

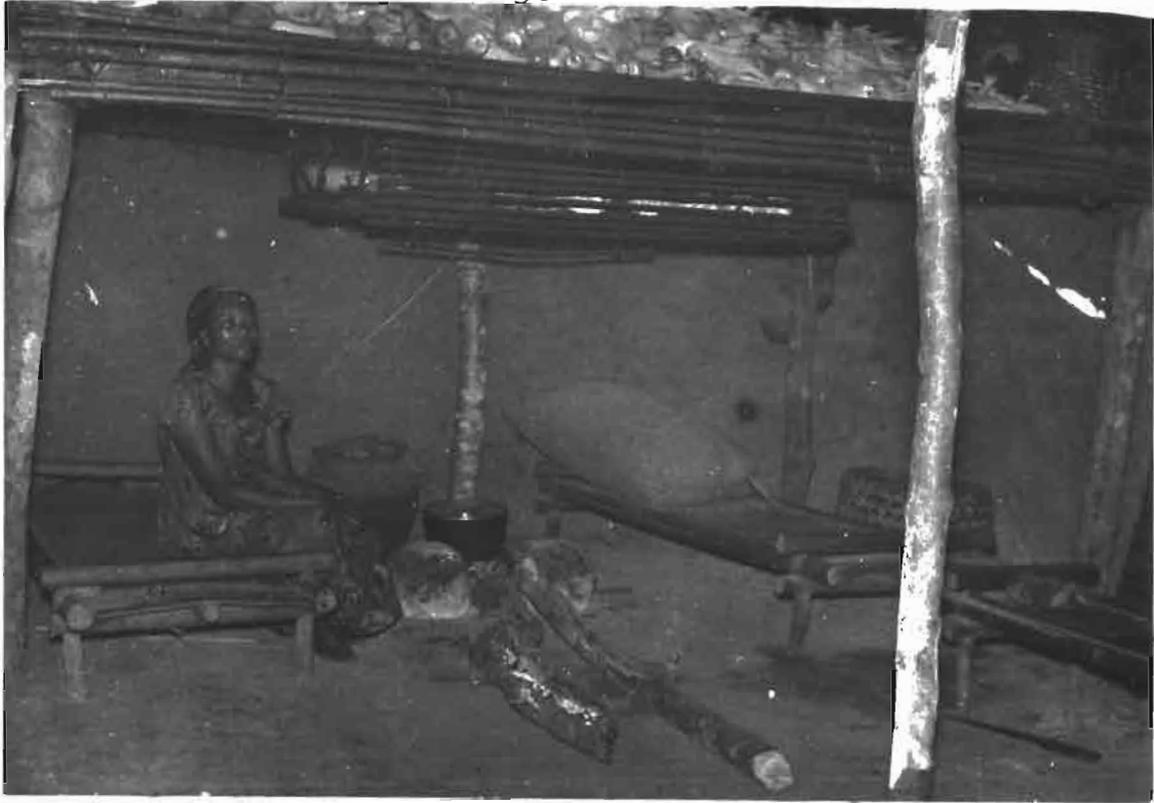


Photo 5 : Intérieur d'une cuisine : le foyer

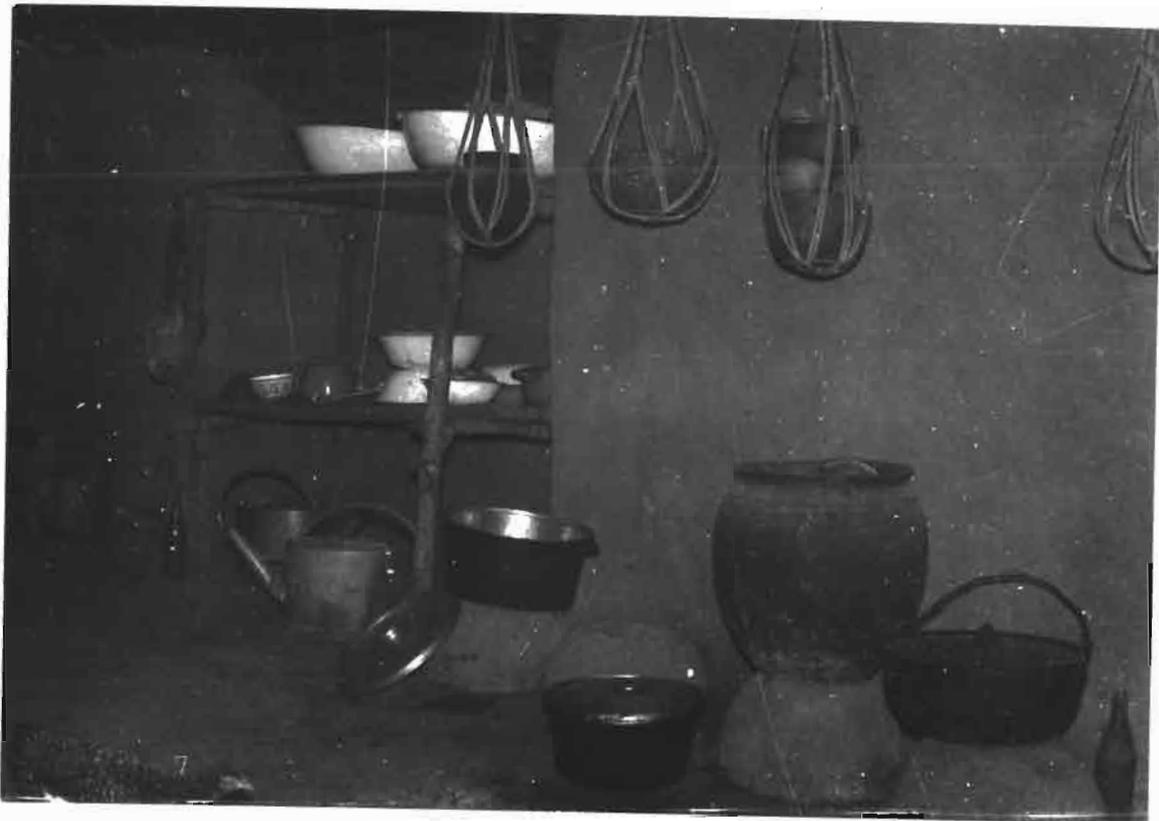


Photo 6 : Intérieur d'une cuisine : la batterie de cuisine

IV - CULTURES DE FORET ET CULTURES DE SAVANE

Le contraste de végétation dominant le milieu physique, offre à l'agriculture locale deux milieux à vocation différente. Le paysan sait-il tirer parti de ces deux milieux ?

Le plan n° 1 montre qu'à la dualité du paysage végétal correspondent deux formes d'occupation du sol. La forêt est le domaine des plantations arbustives ; les champs vivriers y sont rares, ils occupent plus volontier les portions de savane.

A - Les cultures de forêt

I. L'agriculture de plantation

Le cacaoyer est connu dans la région depuis de nombreuses années. Le caféier, d'introduction plus récente, n'est cultivé dans le village que depuis une dizaine d'année.

Cependant, nous sommes là, sur les marges septentrionales de la zone forestière et les conditions climatiques favorables aux cultures de plantation, s'estompent.

La répartition des plantations dans les hameaux est la suivante :

a) cacaoyer.

hameau ou écart	nombre de planteurs	nombre de plantations	superficie (en hectare)
Ebeng	14	27	14,30,60
Ekoba	2	5	3,59,20
Ngole	3	6	3,38,80
Kanga	1	1	0,34,00
Kanda	3	6	0,93,50
Mpandang	10	16	6,34,50
Kande	8	14	5,18,00
Zengoaga	6	11	8,55,80
Otombo	8	17	8,54,90
Nding II	4	7	1,70,30
Bipoke	0	0	0
Nding I	2	4	0,64,00
TOTAL	61	114	53,53,60

Il convient d'ajouter à ce tableau les 8 plantations situées sur le terroir mais appartenant à des villageois voisins. Sept de ces plantations sont à l'écart de Mebin, et sont la propriété de 4 planteurs de Berkong. Une plantation de Nding II, appartient à un habitant de Mengoa (25 Km au Nord de Zengoaga) ayant vécu quelques temps à Nding II, chez ses "oncles".

Au total ces 8 plantations ne couvrent que 78 ares.

b) caféier.

Hameau ou écart	Nombre de planteur	Nombre de plantations	Superficie (en hectares)
Ebeng	4	4	0,62,00
Ekoba	2	2	0,39,40
Ngole (I)	1	1	0,06,00
Kanda	2	2	0,28,60
Mpandang	6	6	1,19,20
Kande	3	4	0,78,20
Zengoaga	3	3	1,08,00
Otombo	6	6	1,03,80
Nding II	3	3	0,07,60
Nding I	1	1	0,06,20
TOTAL	31	32	5,59,00

Ces deux tableaux suffisent à montrer l'importance relative accordée aux deux types de plantation.

Sur les 69 exploitations familiales que compte le village (exploitations correspondant à la famille-foyer), il y a 61 planteurs de cacao. Les 8 familles ne possédant pas de plantations rassemblent les foyers où l'homme trop âgé a laissé ses arbres à son fils, ou des exploitations tenues par des femmes, célibataires ou divorcées, revenues vivre au village natal; ou encore un ménage "étranger" comme celui du Baya, vivant à Bipoke, de chasse et de cultures vivrières.

En ce qui concerne le café, son développement récent lui donne une importance moindre. Sur les 61 planteurs de cacao, 30 seulement ont aussi une caféière, mais la superficie totale est

(1) La plantation appartient à un habitant de Berkong.

près de 10 fois inférieure à celle du cacao.

Le cacaoyer est le souci majeur du villageois. Cependant, la cacaoyère de chaque chef de famille ne forme pas un ensemble homogène :

21	chefs de famille	possèdent	une seule	plantation
28	"	"	"	deux plantations
10	"	"	"	trois "
2	"	"	"	quatre "

Quelles sont les causes de ce morcellement des plantations?

La situation des plantations

L'observation du plan n° 1 laisse apparaître deux faits essentiels dans la localisation des plantations : l'influence de certaines conditions physiques du milieu, et la liaison entre la plantation et l'habitat.

Les plantations sont absentes du secteur Nord-Est du village, au delà de l'alignement des collines quartzitiques. Les sols y sont pourtant les meilleurs du terroir mais les galeries forestières sont là, plus étroites et la faible pente des versants les rend parfois trop humides. Cette zone est délaissée par les plantations qui se concentrent sur la zone de hauteurs du secteur Sud-Ouest.

Dans cette région, les plantations fuient généralement les bas de pente, bien que l'on en rencontre quelques unes sur le fond même du lit majeur des cours d'eau sur de faibles bourrelets de berges. Le plus souvent, elles occupent les forêts défectives ou les versants, parfois sur de fortes pentes. L'on recherche un bon drainage.

Les plantations sont en majorité, situées de part et d'autre de la route, en arrière des lieux habités. Le planteur aime en effet avoir sa plantation à portée immédiate. C'est d'ailleurs la plantation qui a permis de fixer l'habitat.

L'on observe cependant des groupes de plantations, et parfois des plantations isolées, à des distances assez grandes de toute habitation. La raison de cette situation apparaît à l'observation du tracé de la route. Les portions de forêt galerie voisines des habitations et favorables à la création d'une plantation sont devenues rares. Et les plantations de la route sont les plus anciennes. La plupart d'entre elles datent de l'époque du regroupement administratif et ont aujourd'hui de 25 à 30 ans. Pour installer de nouvelles plantations, il faut donc s'éloigner de sa case. L'on remarque, que quand cela est possible, les nouvelles plantations sont créées au voisinage de l'habitat ancien. Ainsi les Yengong Ngong d'Ebeng ont-ils planté de nouveaux arbres au Nord du hameau actuel de Ngole ; de même les Yemburu de Mpandang

ont défriché la forêt de Nkoletong. Le point de départ de ces noyaux de plantations est un ancien site d'habitat. "Nous sommes venus là parce que nos pères y ont vécu" disent-ils. L'on semble vouloir, d'une part, prolonger la jouissance d'une portion de terre, conférée par l'occupation du sol ; jouissance renforcée dans le sens de la propriété, par la plantation d'arbres. D'autre part, les anciens sites d'habitat sont recherchés pour leur fertilité.

La création de nouvelles plantations peut amener de sensibles modifications dans la disposition de l'habitat.

Une installation temporaire peut se créer, comme à Mabin ou à Kanga, à proximité des jeunes plantations.(1).

Mais il arrive aussi que des déplacements définitifs se produisent. Actuellement les Yembone, vivant jusque là à Otombo, sont en train de se regrouper à Nding II où ils ont leurs nouvelles plantations. Le déplacement est de 300 mètres.

Un bond plus important a eu lieu chez les gens d'Ebang, il y a une dizaine d'années. Les hameaux d'Ekoba et de Ngole datent des années 1950-52, époque de la création d'une piste carrossable conduisant au village de Mbomendjok. Une partie des habitants d'Ebang en profita pour se rapprocher des jeunes plantations et pour en créer de nouvelles.

Habitation et plantations sont donc étroitement liées et l'obligation pour chacun d'avoir plusieurs plantations semble provenir de conditions locales, limitant l'extension dans l'espace (conditions physiques ou coalescence entre les plantations).

Les distances case-plantations ont été mesurées sur le plan et classées dans le tableau ci-dessous :

% de plantations	Distance case	moins	200-	500-	1000-	1500-	2000-	2500-	3000-
		de 200 m.	500	1.000	1500	2000	2500	3000	3500
Cacao	43 %	13 %	4 %	15,6%	8,7%	7,8%	6 %	1,7 %	
Café	73	6	3	18					
Ensemble	49,7	11,4	4	16	6,6	6	4,7	1,3	

(1) La plantation de Kanga, est située sur le territoire voisin du village de Mbomendjok, ne figure pas sur les plans.

Superficies des plantations :

a) cacao

Superficie	Nombre de plantations
moins de 10 ares	21
10 à 20 ares	26
20 à 50 ares	37
50 à 100 ares	26
plus d'1 hect.	12

b) café

Superficie	Nombre de plantations
moins de 5 ares	5
de 5 à 10 ares	8
10 à 20 -	10
20 à 30 -	5
30 à 50 -	1
plus de 50 -	3

Le mode de groupement des plantations, en arrière des cases et sur les endroits "physiquement" favorables, se répercute sur la faiblesse des superficies.

La cacaoyère moyenne n'a que 47 ares et la caféière 18 ares.

Cependant nous avons vu que la majorité des planteurs avaient plusieurs plantations de cacao, et en moyenne, chacun d'eux en possède 77,58 ares. Nous sommes loin des 164 ares correspondant à la superficie moyenne cultivée en plantations dans la zone centrale du Cameroun (1).

Mais le village de Zengoaga est à la limite des conditions climatiques favorables à cette agriculture et le morcellement des plantations familiales, en multipliant les déplacements, n'en favorisera pas l'entretien.

(1) Les structures agricoles dans le Centre Cameroun.
H. MARTICOU. Enquête de la direction de l'Agriculture du Cameroun. 1958.

Le travail dans les plantations.

L'agriculture de plantation est réservée aux hommes. Le défrichage est effectué durant la grande saison sèche.

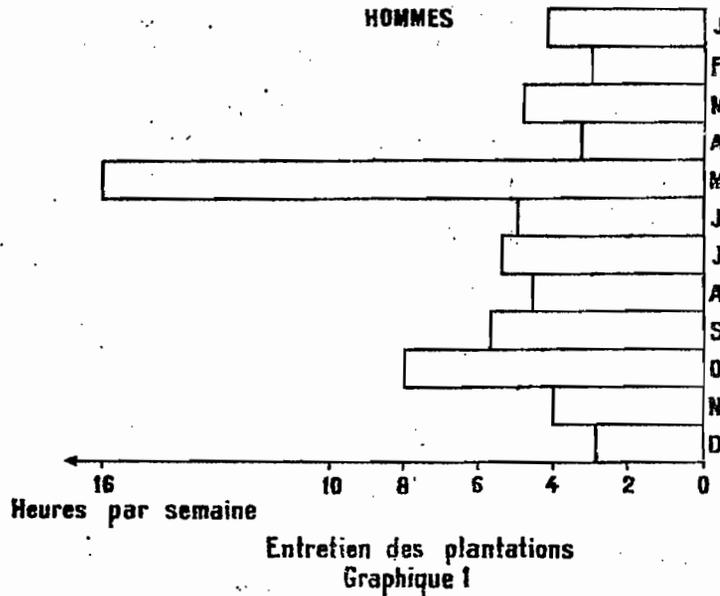
Si le caféier est planté généralement sur des bordures de galerie forestières, le défrichage d'une cacaoyère, nécessitant un ombrage plus important, revêt deux formes. La première consiste à nettoyer le sol, de place en place, sur de petites surfaces juste assez grandes pour recevoir un arbuste. Deux ou trois ans plus tard, l'ensemble de la plantation sera défriché. Mais de nombreux cacaoyers étouffés par la végétation devront être remplacés, ce qui aboutit à une cacaoyère où les arbustes sont d'âge différent ; ce décalage se répercute sur la production des premières années. Des cacaoyères de 7, 8, parfois 10 ans produisent à peine, car quelques arbres seulement ont survécu lors de la première plantation.

L'autre pratique débute par un défrichage de toute la surface à planter. Seuls les grands arbres sont conservés, notamment sur les bordures où ils serviront à matérialiser les limites de la plantation avec la suivante. Les plants ne seront mis en terre que plus tard lorsque le terrain aura déjà produit deux ou trois récoltes de maïs et sera planté de bananiers. Le cacao est placé sous les bananiers servant d'ombrage et aussi d'engrais ; chaque tige ayant produit est en effet coupée et pourrit sur le sol ; le même rôle d'engrais est joué aussi par les tiges de maïs.

Les plants de cacaoyers proviennent de pépinières installées au voisinage d'un marigot. La transplantation se fait en Mars-Avril avec le début de la saison des pluies.

L'aspect des plantations dénote la répugnance du planteur à leur entretien. Les plantations voisines des habitations sont généralement propres ; mais la dispersion des arbres de chaque planteur en plusieurs plantations éloignées les unes des autres, fait que les plus lointaines sont envahies par la végétation et l'on rencontre des cacaoyères qui n'ont pas été nettoyées depuis plusieurs années et ne se distinguent guère de la brousse environnante.

Les temps de travaux concernant l'agriculture de plantation font apparaître la négligence des planteurs (1).



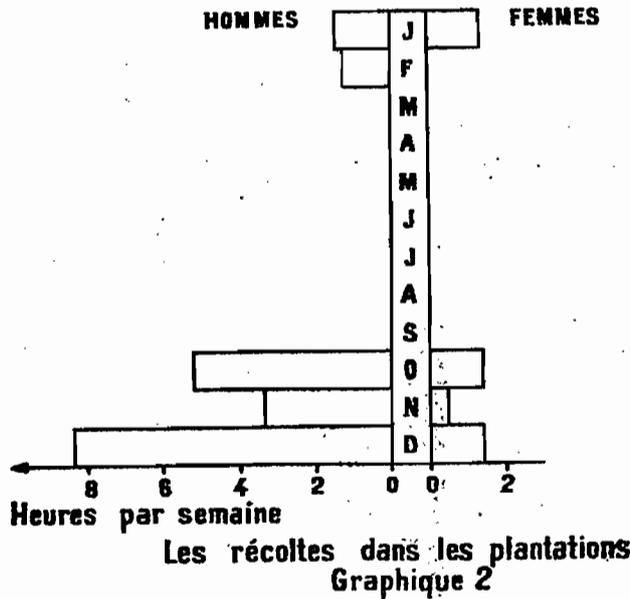
AA

L'on travaille un peu plus en Mai, durant la première saison des pluies ; une seconde "pointe" moins importante coïncide avec les débuts de la récolte, en Octobre ; plus qu'un entretien de la plantation, cette période est surtout un nettoyage sommaire pour faciliter le ramassage des cabosses coupées. Les plantations éloignées ne verront le planteur que durant cette période de récolte.

La cueillette des cabosses se fait à la machette ou au couteau, le plus souvent par le planteur seul. Lorsque toutes les cabosses mûres sont coupées, elles sont ramassées en un seul tas dans un coin de la plantation et laissées trois ou quatre jours. Elles sont ensuite cassées et l'on en retire les fèves. La main d'oeuvre familiale intervient alors, souvent même les "frères" du

(1) Toutes les données relatives aux temps de travaux, proviennent de l'enquête effectuée durant une année complète (1er Juillet 1964 au 30 Juin 1965). Cette enquête porte sur l'observation de 6 familles, chacune pendant une semaine par mois ; l'échantillon total est de 6 hommes et 11 femmes). Les chiffres donnés dans chaque graphique correspondent à des moyennes hebdomadaires mensuelles, en heures de travail.

même groupe d'habitations. Le graphique suivant montre la participation féminine à ces travaux.



12

Les fèves sont portées à la case au moyen de cuvettes et versées dans une caisse en bois placées sous la "véranda", près de la porte de l'habitation du planteur. Certains possèdent un "séchoir-autobus", claie mobile pouvant être poussée sur des rails de bois sous un abri nattes, en cas de pluie (3 seulement dans tout le village), mais la plupart des récoltes vont sécher sur une natte tressée posée à même le sol, ou suspendue à 1 m. du sol sur des piquets de bois. Les conditions de séchage et aussi le temps de séchage, souvent abrégé (le cacao sera ainsi plus lourd lors de la vente) font que la qualité du cacao villageois est médiocre. La récolte mise en sacs est portée au marché périodique de Berkong (se tenant le 17 de chaque mois) distant de 4 km. L'on profitera du passage, à cette occasion, du camion d'un commerçant ou d'un "car" pour acheminer sa récolte au marché.

Bien souvent les maigres récoltes sont portées au marché sur la tête. L'achat du cacao est effectué par des commerçants des villes voisines de Nanga-Eboko ou de Minta (Libano-Syriens, Bamiléké) qui iront le revendre aux maisons de gros de Yaoundé (notamment l'Union Trading du Cameroun (U.T.C.)).

Le manque d'entretien, les pratiques défectueuses du conditionnement de récolte, s'ajoutent aux conditions limites du milieu climatique local pour diminuer l'importance de la production de l'agriculture de plantation. Le paysan de Zengoaga peut difficilement être qualifié de planteur. Chaque homme fait pourtant son entrée dans la vie active en créant une plantation. Mais les voyages fréquents à la ville, se transformant souvent en séjour prolongé, font que les plantations sont mal entretenues et parfois même la récolte restera sur l'arbre car le propriétaire est en voyage. Nous avons souvent remarqué que les plantations d'hommes âgés, plus sédentaires, sont les mieux entretenues. Parmi les hommes jeunes, l'intérêt porté à la plantation est épisodique et coïncide souvent avec le besoin d'argent immédiat, particulièrement pour la constitution d'une dot.



Photo n° 7 : Une plantation bien entretenue

Les plantations arbustives représentent l'élément permanent du paysage agricole forestier. Une plantation occupe le sol durant 25-30 années. Cependant il existe aussi dans les galeries forestières d'autres champs, n'occupant un même emplacement que durant une courte période. Ces champs peuvent être classés en plusieurs types, suivant la nature des plantes qui y sont cultivées au cours des deux saisons de l'année agricole.

II - Les champs de forêt.

a) Les champs de tabac.

Le tabac, "taa", est une plante cultivée depuis longtemps dans la région. Chaque famille possède quelques pieds de tabac près des cases ou sur les champs de savane, mélangés aux autres plantes. Mais la plantation de tabac sur un champ spécial est d'introduction récente. Cette culture a été développée dans la région par la SEITA devenue aujourd'hui la S.F.C.T. (Société Franco-Camerounaise des tabacs), qui fournit aux planteurs volontaires, semence, engrais, outillage et envoie dans les villages un moniteur.

Le tabac de plantation est cultivé durant la première saison des pluies et est récolté en Juin.

En Mars 1964, les superficies cultivées en tabac étaient de 1,20,00 hectares, pour 5 champs seulement.

Ces faibles étendues s'expliquent par les exigences en travail de cette culture.

Le planteur doit d'abord défricher et préparer une pépinière, sur un terrain plat, ombragé et à proximité d'un marigot pour faciliter l'arrosage. L'endroit généralement choisi est un coin de savane adossé à une galerie forestière. La végétation est brûlée et le sol nettoyé. La terre est piochée sur une profondeur de 10 cm. et débarrassée de ses racines. Il faut alors confectionner des planches d'environ 6-8 mètres de longueur sur 1 m. de large. Sur chaque planche un abri est construit, couvert d'herbe. La pépinière est prête à recevoir la semence, mais le planteur doit auparavant défricher un champ de forêt qui servira à la plantation.

Ce travail s'effectue à la machette parfois à la hache; les arbres sont coupés à un mètre de sol. La végétation abattue est laissée à sécher; elle sera brûlée plus tard, juste avant les pluies, et le sol sera nettoyé et pioché.

Avant la fin de ces travaux, le moniteur vient contrôler l'état de la pépinière, répandre l'engrais et effectuer le semis, par arrosage des planches, une mesure de graines étant mélangée à un arrosoir d'eau. Une seule planche estensemencée le premier jour; les autres le seront plus tard, deux semaines environ pour permettre ensuite un étalage des travaux. A partir du moment où le tabac est semé, il doit être arrosé deux fois par jour et desherbé fréquemment.

Pour l'ensemble de ces travaux, la pioche et l'arrosoir sont fournis au planteur par la S.F.C.T., le remboursement devant se faire lors du marché de tabac.

Dès les premières pluies, les plants de tabac seront transportés dans la plantation de forêt : un pied tous les 50 cm sur des rangées distantes de 75 cm. L'alignement se fait le long d'une ficelle tendue sur le champ. Chaque planteur aura en moyenne 5 à 6 000 pieds de tabac à planter. La transplantation ne se fait qu'au moment des averses seulement.

L'entretien du champ de tabac comporte un desherbage fréquent, le remplacement des pieds mal venus et une série de trois buttages au cours desquels l'on retire les basses feuilles. L'ensemble des travaux d'entretien se termine vers le 15 Mai ; une semaine plus tard commence la récolte.

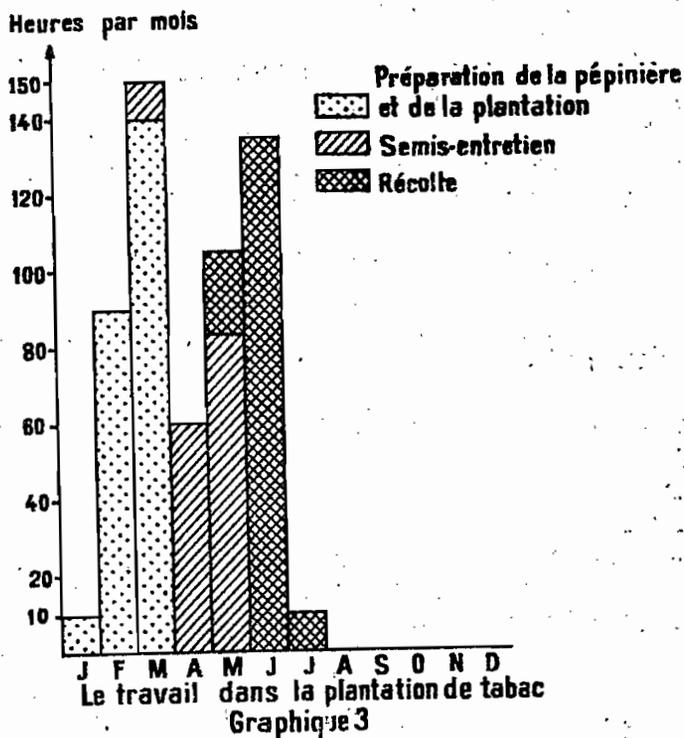
Tous les deux jours, au début, l'on cueille deux feuilles par pied. Puis dès le mois de Juin, de 4 à 6 feuilles sont enlevées, suivant leur taille et tous les jours. La récolte se prolonge jusqu'en Juillet.

Les feuilles coupées sont portées dans des paniers jusqu'au séchoir situé près de la case du planteur. Chacun doit construire un séchoir, vaste hangar rectangulaire à murs et toit de nattes. Mais le plus souvent le tabac est mis à sécher dans une pièce de la case. Le tabac sec est mis par paquets de 30 feuilles placés ensuite dans des paniers tressés tapissés intérieurement de feuilles de bananiers, pour que le tabac ne perde pas son odeur.

Le ramassage de la récolte est effectué par les camions de la S.F.C.T. lors des deux marchés de tabac qui se tiennent vers la mi-Juin et au début de Juillet, dans un village situé à 30 km à l'Ouest de Zengoaga. Lors de la campagne de 1964, le kilo de tabac de première qualité se vendait 300 fr CFA. Mais les exigences sur la qualité du tabac, la forme des feuilles, sont strictes et le produit de la vente est souvent une déception pour le planteur car le séchage est généralement défectueux ce qui se répercute sur la qualité de la feuille.

La fluctuation des recettes entraîne une irrégularité dans la culture du tabac. Chaque année il y a quelques plantations au village, mais les planteurs ne sont pas les mêmes ; c'est un peu une loterie où chacun tente sa chance en espérant une bonne récolte. Cela arrive parfois ; un villageois a vendu pour 40 000 fr CFA de tabac en 1963.

Pour un effort semblable, il n'a touché que 15.000 fr en 1964, car son tabac fut mal séché. Ce planteur a abandonné le tabac en 1965. Rares sont ceux qui se sentent la force de perséverer plus de deux années de suite. La culture du tabac est surtout le fait d'hommes jeunes, désirant se constituer une dot. Les 5 planteurs de la campagne 1964 étaient tous des hommes célibataires de 25-30 ans.



13

b - Les champs de maïs

De petits défrichements sont faits, avant la première saison des pluies, par l'homme, pour semer du maïs, "mbas". Mais le plus souvent, le maïs est semé sur d'anciens défrichements ayant porté du tabac l'année précédente.

Le maïs est cultivé durant plusieurs saisons sur le même champ ; soit tous les ans, de Mars à Juillet et durant trois années environ ; soit en trois récoltes consécutives : Mars - Juillet, Août-Décembre et Mars-Juillet. Généralement ces champs ne sont pas ensuite abandonnés ; ils sont plantés de bananiers. Les superficies en Maïs pur sont faibles : 70 ares en Août 1963 et 75 ares en 1964 (Mars).

Plus importants sont les champs où l'on rencontre l'association Maïs-Bananes. Ils représentaient 2,67,20 hectares en Août-Décembre 1963 et 3,05,60 hectares en Mars-Juillet 1964.

c - Les champs de bananiers

Le bananier se rencontre sur la plupart des champs de forêt, mais il existe aussi des champs qui lui sont spécialement consacrés.

Le bananier y est cependant toujours accompagné de quelques pieds de macabo ("mekaba") et parfois de canne à sucre ("minkok").

Ces champs sont l'aboutissement d'une série de récoltes de maïs, ou des défrichements faits pour recevoir directement des bananiers. Ces champs de bananiers représentaient au cours de la saison agricole d'Août-Décembre 1963 : 6,86,20 hectares et 7,23,80 en Mars 1964.

Il existe de nombreuses variétés de bananes.

Parmi les bananes plantains ("ekon"), les principales variétés distinguées par les villageois sont : ebang, andjem, ebang-mimpkel, messong me zé, asseng poro, ndjok ebang, mbeb ekon, oyomba ekon, mbot ekon ...

Les variétés de bananes douces ("oyoue") paraissent moins nombreuses : oyoue beti, oyoue mekouk, atoarna, oyoue ntanan, number one ...

d - Les rizières

Les fonds de vallées, particulièrement à la limite orientale du terroir sont caractérisés par la présence de sols hydromorphes, à peuplement de raphia. Ces sols marécageux, appelés "endam" par les villageois, sont peu fertiles, mais la présence en surface d'un horizon organique atteignant une dizaine de cm. permet la riziculture.

La situation marginale de ces sols les rend peu accessibles ; aussi, seuls les habitants des hameaux de l'Est du village ont-ils des rizières.

Les superficies cultivées en riz en 1963 étaient de 7,13,70 hectares ; se répartissant en 9 rizières donc 5 seulement appartenaient à des gens de Zengoaga (soit 3,28,80 hectares). Les 4 autres rizières étaient la propriété du village riverain de Mbomendjok.

Les rizières sont défrichées entre le 1er Juillet et le 15 Août, au cours de la petite saison sèche. La strate buissonnante est abattue ; les feuilles de raphia sont coupées à hauteur

d'homme et laissées à terre. Seuls les grands arbres sont conservés. Ce travail est effectué par l'homme seul, à la machette. Quand le défrichage est terminé, l'on attend l'annonce des premières pluies, fin Août, pour brûler le champ. C'est dans la cendre encore chaude, que le riz est semé à la volée ; cette pratique est pour le paysan un moyen de protection contre les oiseaux ; mais il faudra néanmoins une surveillance de tous les instants pour protéger les graines, en attendant que le riz soit levé.



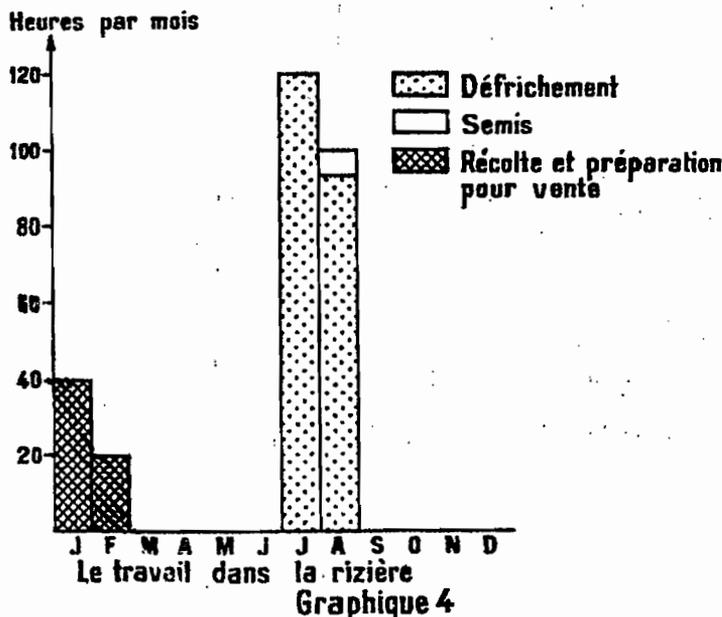
Photo n° 8 : Le défrichage d'une rizière.

La récolte a lieu en Février. Les grains sont récoltés à la main, en prenant la tige à poignée et en tirant vers le haut. La main d'oeuvre familiale intervient alors. Durant la récolte, qui demande plusieurs jours, un abri est installé sur le bord de la rizière et un membre de la famille s'y installera en permanence pour chasser les oiseaux. Un moyen de défense contre les animaux consiste à entourer la rizière d'une palissade de 1 m. de hauteur, faite de branchage et de feuilles de raphia, et truffée de pièges.

La récolte est transportée à la case, chaque jour, dans les paniers portés sur le dos. Le riz sera stocké dans de grandes corbeilles de vannerie, tapissées de feuilles de bananier et conservé dans une pièce de la case, parfois dans de petits greniers de nattes construits sur pilotis.

La récolte est presque entièrement vendue. Le paysan consomme en effet peu de riz ; d'une part il ne sait pas le décortiquer et d'autre part cette culture a été introduite par l'administration française dans un but de commercialisation dans les centres urbains du Sud et le villageois a conservé cette habitude de vente. C'est la S.A.P. de Nanga-Eboko qui effectue le ramassage et l'achat de la récolte, l'usinage, et la revente du riz décortiqué, sur place mais surtout à Yaoundé. La mauvaise situation financière de la S.A.P., au cours des deux dernières campagnes, a des répercussions sur la riziculture villageoise. La récolte de 1963, en particulier, n'a pu être achetée qu'avec 6 mois de retard et les mauvaises conditions de stockage chez le paysan ont entraîné la perte du quart environ de la récolte. Aussi la campagne 1964 fut-elle peu importante. Un seul villageois défricha une rizière. Comme pour le tabac, l'intérêt porté à la riziculture est épisodique. Le travail exigé est disproportionné au résultat financier obtenu. Une rizière de 1 ha. fournit en moyenne 450 kg de paddy, vendu 20 fr. CFA le kg. et demande deux mois de travail. A cela s'ajoutent de longs déplacements et une surveillance du champ à l'époque des semis et surtout des récoltes. De plus une rizière ne porte qu'une seule récolte, après quoi elle est abandonnée. Une seconde saison de culture sur le même emplacement ne donnerait, dit-on, aucun résultat. Il semble pourtant peu probable que le sol soit si vite épuisé. L'abandon de la rizière semble être dû à la prolifération de la végétation herbacée ; le sol de la rizière, que le défrichement a privé de l'ombrage, voit en effet croître une strate herbacée très dense et le villageois préfère défricher un nouvel emplacement, à la lutte contre les herbes.

Les jeunes hommes se désintéressent de cette culture qui est pratiquée par des gens plus âgés.



e - Champs vivriers à associations diverses

Outre les principaux champs forestiers qui viennent d'être décrits, il existe d'autres champs, de petite taille, situés plus particulièrement au voisinage des hameaux qui n'ont à leur portée que de faibles étendues de savane. Ces défrichements forestiers fournissent un appoint à l'agriculture vivrière de savane et l'on y trouve les mêmes plantes aux mêmes saisons.

En Août l'arachide y domine, mais au milieu d'un mélange de plantes diverses : maïs, haricots, patates, sésame, manioc. En Août 1963 leur superficie était de 3,50,00 hectares. En Mars suivant tous ces champs étaient plantés de cucurbitacées et de maïs, mais ils étaient plus nombreux : 4,25 hectares, de petits défrichements ayant eu lieu avant la saison des pluies au cours de la petite période appelée "bepule", du nom de ces défrichements.

Ces petits champs de forêt sont défrichés par l'homme mais la femme intervient dans le travail de la terre, les semis et les récoltes. Ils constituent une annexe du domaine de la femme qui est celui de l'agriculture vivrière de savane.

Mis à part les plantations, l'agriculture forestière apparaît peu importante. La forêt se présente comme le fief de l'homme et de l'agriculture "noble", celle dont la production est commercialisée. La subsistance de la famille est assurée par la femme sur ses champs de savane.

B - Les Cultures de savane

L'observation des plans représentant les champs cultivés au cours des deux saisons d'une année agricole, montre la liaison de l'agriculture vivrière à la savane.

Si de petits champs sont défrichés en Mars, après le passage des feux de brousse, ils sont généralement de petite taille et voisins des habitations ; c'est surtout vers le 15 Juin, au début de la petite saison sèche d'engone olone, que la femme défriche chaque année son grand champ de savane.

Le choix du terrain et le défrichement de la savane

Le choix de l'emplacement du nouveau champ s'effectue bien avant le moment du défrichement. Lors de déplacements en savane, l'homme ou son épouse, ont repéré des endroits favorables, portions de sol sans gravillons et présentant de petites mottes en surface. Si le champ précédant donne de bonnes récoltes et si le sol contigu présente l'aspect recherché, l'on défrichera dans son prolongement. Dans le cas contraire l'on cherchera plus loin.

Au jour du défrichement, l'homme conduira sa ou ses épouses, vers l'emplacement choisi.

C'est l'homme qui délimite l'espace à défricher. Le feu de brousse est passé en savane depuis trois mois et l'herbe y est dense à nouveau, et atteint un mètre de hauteur. A l'aide d'un bâton poussé horizontalement avec le pied et maintenu par deux ficelles attachées à ses extrémités, l'homme tasse l'herbe et dessine le périmètre du futur champ.

La femme commence alors le défrichement. Elle procéde par bandes parallèles, à partir d'un des côtés du champ. Elle commence par coucher l'herbe, de la même manière que le mari lors de la délimitation du champ, pour éviter les piqures du visage par l'extrémité pointue des herbes ; bras et jambes sont protégés par des fragments d'étoffe, enroulés en bandes. L'herbe est arrachée, en prenant une touffe d'une main et en piochant de l'autre à la racine, sur environ 5 cm. à l'aide de l'"ebak", houe à lame de fer en forme d'éventail liée sur un manche court provenant d'une branche d'Anona ("ebakndong"). La femme travaille souvent seule dans son champ. L'homme l'aidera parfois quand une zone broussailleuse ou des arbustes doivent être coupés. L'entraide continue ne se manifeste que chez les jeunes compagnes des ménages polygames ; celles-ci ont chacune leur propre champ mais se groupent pour le défrichement et travaillent dans chaque champ, successivement,

par périodes d'une journée. Un travail collectif plus important se produit vers la fin du défrichage, au début du mois d'Août. En échange de nourriture ou plus souvent de vin de maïs, une femme invite ses voisines à se joindre à elle. Les époux participent parfois à ce travail collectif ("ekas") qui se fait joyeusement et à rythme accéléré durant toute une journée. Le lendemain, les mêmes personnes se retrouvent dans un champ voisin, puis sur un autre, jusqu'à ce que l'on ait fait le tour des participantes.

Le défrichage se termine vers le 10 Août. L'herbe coupée sèche sur place, étalée en tapis sur toute la surface du champ. Elle est ensuite brûlée. Les brindilles et les herbes mal brûlées la première fois sont rassemblées en petits tas que l'on brûle de nouveau. Puis le champ est nettoyé des racines et des branches calcinées qui l'encombrent et qui sont entassées sur les premières branches de arbustes conservés dans le champ.

Le champ sera ensemencé dès la première pluie, vers le 20-25 Août.

Suivant la saison agricole, et l'ancienneté du champ, le paysage agraire se modifie ; les champs vivriers prennent des aspects différents se traduisant par la présence de plantes dominantes qui permettent de les classer en types de champs.

Les types de champs de savane

L'arachide et le sésame sont les deux cultures dominantes sur les champs d'Août à Décembre, correspondant aux semis de la grande saison des pluies. Sur les champs de première saison des pluies, l'association cucurbitacées-maïs est la plus représentée. En dehors de ces trois types de champs, nous mettrons à part les champs de manioc, qui, tout au long de l'année agricole occupent la plus grande place au sein des champs cultivés, mais qui représentent une occupation du sol dépassant le cadre saisonnier et une forme "passive" d'agriculture, un premier stade d'abandon avant la véritable jachère.

A côté de ces grands types, il existe des champs vivriers divers, occupant de plus faibles surfaces ; l'association maïs-banane domine sur les uns, le bananier est seul sur d'autres, certains sont caractérisés par un mélange complexe de plantes, les situant entre le jardin et le véritable champ de savane.

a) Les champs d'arachide

Dès l'arrivée de la grande saison des pluies, fin Août, l'on se hâte de semer l'arachide ("owondo") ; l'homme, du moins dans les premiers jours des semis, prêtera main-forte à son épouse.

Chacun est muni d'un petit panier cylindrique, accroché à la taille et contenant la semence. On avance en ligne dans le champ, déposant une ou deux graines d'une main, tous les 20 cm., et piochant de l'autre avec la houe pour recouvrir la semence. L'arachide étant un produit commercialisé, il arrive qu'ayant trop vendu, la semence vienne à manquer. L'on achètera quelques fois la quantité nécessaire, mais plus souvent l'on se contente d'économiser les graines en ne jetant qu'une seule arachide à la fois vers la fin des semis ; et si le champ ne peut être ensemencé entièrement, une partie restera vide ou sera semée en sésame. L'arachide est généralement semée "à plat" ; mais il arrive que quelques femmes prennent la peine de confectionner des buttes de 50 cm de diamètre et de 30 cm de haut, dans lesquelles seront enfouies une dizaine de graines dans autant de trous. Cette pratique allonge considérablement le temps de préparation du champ, mais la récolte s'en trouve facilitée. Lorsque la terre est durcie sous le soleil, les gousses viennent plus facilement avec le pied lors de l'arrachage.



Photo n° 9 : Les semis d'arachide.



Photo n° 10 : Le desherbage du champ d'arachide.

Le champ d'arachide ne subira qu'un seul sarclage, au début de Novembre. L'impérata a déjà envahi le champ et est arrachée à la main. Ce travail se fait généralement sous forme collective, les femmes d'un groupe de champs voisin se réunissant à tour de rôle sur chacun de leurs champs. L'arachide la plus couramment cultivée aujourd'hui à un cycle de 110 jours. L'étalement des semis durant le mois de Septembre permet de prolonger la récolte jusqu'au milieu de Février, sans risque de germination en terre ; Janvier et Février sont des mois secs.

Les deux principales variétés cultivées sont appelées "minkanga" et "mesixa". La première à gousses plus longues, fournit 3 à 4 graines rouges. La seconde donne deux graines de couleur rose pâle. Mais il existe d'autres variétés moins courantes; nous avons noté en particulier la présence d'espèces à cycle plus court, récoltées au bout de 90 jours. La variété anciennement cultivée, "owondo beti" a disparu aujourd'hui. Les variétés actuelles ont été répandues par l'administration française, qui développe cette culture dans un but de commercialisation. La tentative de l'administration française de développer la culture de l'arachide au cours de la première saison des pluies n'a guère rencontré de faveur dans la région car la récolte devait se faire rapidement en Juin-Juillet, pour éviter la germination, car ces mois sont encore assez humides et correspondent de plus sur le plan du travail à l'époque des défrichements.

La récolte des arachides commence en Novembre, pour les variétés hâtives, mais la grande activité se situe en Décembre-

Janvier. Les touffes d'arachides sont arrachées d'une main, tandis que l'on pioche de l'autre à la houe pour faciliter la venue de toutes les gousses avec le pied. Quant tous les pieds ont été arrachés, les gousses sont cueillies et portées à la case où elles sont versées dans de grands paniers cylindriques servant de greniers. Les fanes restent dans le champ où elles pourriront.

Une partie de la récolte est conservée à part pour l'alimentation familiale et la semence ; le surplus, représentant plus de la moitié de la récolte est vendu.

Si l'arachide représente la culture dominante sur les champs de la deuxième saison de culture annuelle l'on y trouve cependant en culture dérobée, des plantes variées ; patates ("mebura"), haricots ("kon"), "mom" (*solanum aethiopicum*), oignons ("anyos"), quelques pieds de tabac, et sur les terres détruites pour éviter les dégâts sur le champ d'arachides, quelques tiges de maïs et des bananiers. Le sésame occupe une partie du champ quand on n'a pu l'ensemencer entièrement d'arachide. Le champ d'arachide, notamment s'il est contigu à d'autres champs, est entouré d'une bordure de manioc. Bouturé avant les semis d'arachide, le manioc sert à matérialiser les limites du champ, et aussi permet d'étaler la production de manioc.

b- Les champs de sésame

A côté des champs d'arachides auxquels il est parfois associé, le sésame "ngwal" apparaît en culture dominante dans un bon nombre de champs, au cours du second cycle climatique annuel.

Il est semé en Octobre, à la volée et on le recouvre à la houe d'une légère couche de terre. Comme pour l'arachide, la semence est souvent insuffisante pour garnir tout le champ, car le sésame lui aussi est commercialisé ; la semence est alors économisée ; l'on en prend une pincée dans le creux de la main et l'on scuffle dessus. Le champ semé dru au début est ainsi plus clairsemé. Malgré cela une partie du champ restera souvent vide.

La sésame est connu depuis longtemps par les villageois, qui cultivaient jadis une variété à grains rouges appelée "nyemekegeleng". Aujourd'hui deux variétés principales, à grains blancs, introduites par l'administration française qui a développé cette culture, sont appelées "ndjok" et "olanga" ; la première à cycle de 4 mois, la seconde plus hâtive est récoltée au bout de trois mois. La récolte est ainsi étalée de Janvier à Février. Jusque là, le sésame n'aura demandé aucun travail d'entretien car il "mange" lui même les herbes, dit-on.

Les tiges de sésame sont arrachées à la main et liées en petites gerbes. Les parties inférieures sont coupées à la machette et les gerbes liées deux par deux, en croix, sont mises à sécher sur un chevalet confectionné dans le champ, ou plus simplement sur une baguette de bois accrochée aux branches de deux arbustes voisins. Les gerbes sont disposées de façon à ce que les gousses soient dirigées vers le haut, pour que les graines ne soient pas perdues lorsque les fruits secs s'ouvriront. Le séchage dure deux à trois semaines. Le sésame est alors recueilli par battage ; au dessus d'une cuvette, en tenant la gerbe d'une main et en tapant de l'autre avec un bâton. Les graines seront tamisées en arrivant à la case, avec un tamis fait d'une vannerie finement tressée, puis elles seront conservées dans un panier cylindrique, à l'intérieur de la cuisine de la femme. Une grande partie de la récolte sera vendue.

c- Les champs de cucurbitacées et de maïs

Lors de la première saison des pluies, un type de champ dominant est occupé par l'association "courges" - maïs.

Les cucurbitacées sont semées les premières, fin Mars, dès l'arrivée des pluies. Leur nom générique est "ngone", mais l'on distingue plusieurs variétés. "Ongbwas", "pul" appelé aussi "melon", fruit de couleur verte dont on consomme la chair et les graines ; "abok", appelée encore "citrouille", cultivée pour sa chair et ses feuilles (cucurbita pepo) ; "ndek" ou "soa" (*lagenaria vulgaris*), la Calebasse, fournissant des récipients en forme de bouteille, et "ebela" donnant un fruit sphérique dans lequel seront taillés des récipients en forme de bol. La variété la plus répandue est "angala", appelée aussi "concombre" et dont les petits fruits ovoïdes, d'environ 15 cm de longueur sur 10 de large, sont très appréciés pour leurs graines (*cucumeropsis edulis* ?).

Les cucurbitacées sont semées en poquets, distants de 1 à 2 mètres ; les trous sont faits à l'aide d'un pieu enfoncé dans le sol ; on y dépose trois ou quatre graines que l'on recouvre de terre avec le pied. Environ 15 jours plus tard lorsque les jeunes plantes sortent de terre, du maïs est semé dans les intervalles.

Autrefois l'on ne connaissait que le maïs "mbas beti" ou "kandang mbas" à grains rougeâtres. Aujourd'hui elle a été remplacée par la variété "nkong", qui vient du pays Bamiléké (ramenée sans doute à l'époque des travaux du chemin de fer de l'Ouest où les gens de la région fournirent des contingents de travailleurs) et la variété appelée "meyenne bas", donnant

toutes deux du maïs à grains jaune clair. Les semis de maïs sont protégés des oiseaux par des bandes d'écorce de raphia fichées en terre obliquement, par dessus les poquets ; le champ est ainsi herissé de lanières blanchâtres de 50 cm. de hauteur ; parfois des bandes plus longues ont leurs deux extrémités enfoncées en terre, en arceaux s'entrecroisant.

En Mai-Juin un sarclage du champ a lieu et l'on bouturera quelques tiges de manioc dans les parties les plus claires. Comme dans les champs d'arachides, il existe aussi un cortège de plantes annexes, en cultures dérobées : patate, mom, tomates, haricots, tabac, ignames ("ekoro") s'enroulant autour des arbustes et cultivées sur buttes, voandzou ("metop") et des plantes condimentaires telles que gombo ("terek"), piment ("ndong"), basilic ("ossim").

Le maïs est récolté le premier, fin Juillet-début Août. L'épi est cueilli à la main et la tige pliée en deux est cassée ; elle séchera et pourrira sur place. Les épis de maïs sont entassés dans un angle du champ où, après la récolte, ils seront débarrassés de leur enveloppe et transportés à la case, au moyen de cuvettes portées sur la tête. Là, ils seront mis à sécher sur une claie, au-dessus du foyer. Ils seront consommés bouillis ou grillés ; mais le maïs est aussi égrené et écrasé entre deux pierres, la farine entrant dans la composition de nombreux plats. Une bonne partie de la récolte sera transformée en vin de maïs ("kpwata" ou "dolo").

La récolte des "courges" a lieu plus tard, en Octobre, lorsque leurs feuilles sont devenues sèches. Les fruits sont cueillis et entassés sur le bord du champ, sous un arbuste, et recouverts d'une couche d'herbes. Ils sont laissés là à blettir durant un mois environ. On hâtera ensuite la pourriture en fendant chaque fruit d'un coup de bâton et en les replaçant sous leur couverture de paille durant 5 à 6 jours. Ce travail qui correspond dans le temps avec le sarclage des arachides, se fait en commun entre plusieurs femmes, celles là même qui sont occupées au sarclage et qui viennent de temps en temps fendre les courges pour se reposer. La chair pourrie, chaque fruit est ouvert à la main et l'on en retire les graines, recueillies dans des cuvettes. Les graines seront ensuite placées dans un trou, sur le bord du champ et recouvertes d'herbes, pendant une semaine environ où elles seront débarrassées de la chair pourrie qui subsiste. Après un lavage au marigot, les graines sécheront ensuite sur le sol devant la cuisine de la femme, durant trois ou quatre jours. Au cours du séchage, elles sont saupoudrées de terre afin qu'elles soient moins glissantes lorsqu'on les cassera une à une, à l'aide d'un petit bâton, pour séparer la graine de son enveloppe.

Les graines de courges sont consommées après avoir été réduites en pâte, entre deux pierres frottées l'une sur l'autre. C'est un met très apprécié et recherché, aussi une partie de la récolte est-elle vendue, car c'est un produit cher.



Photo n° 11 : La récolte des "courges" : les fruits sont fendus pour hâter la pourriture de la chair.

d- Les champs de manioc

Au cours des deux saisons agricoles annuelles, ce sont les champs de manioc qui occupent la plus grande place parmi les champs de savane. Le manioc, "moung", est cultivé depuis longtemps par les villageois qui en distinguent de nombreuses variétés, se reconnaissant à la couleur des feuilles et de leur pétiole, ou encore à la forme des feuilles : "moung ove" ou manioc rouge, "mene moung" ou petit manioc, "serengali" ou manioc "du Sénégal", "moung apum" ou manioc blanc, "alao", variété la plus précoce, récoltée au bout de 10-12 mois, "olaga", "apobe", "ngom moung", "mbemoung"...

Le manioc est bouturé dans les champs de savane à chaque saison de culture ; mais il ne se trouve seul possesseur du champ que lorsque celui-ci ne peut plus porter autre chose. Les champs de manioc sont donc les champs les plus anciens.

Le manioc constitue la base de l'alimentation familiale. Les variétés de manioc doux sont consommées en tubercules, cuits le plus souvent, mais aussi crus, et leurs feuilles sont mangées en épinards. Le manioc amer n'est consommé qu'après une longue préparation : rouissage dans un marigot, séchage, réduction en farine et confection de petites boules. Le plat de boules de manioc, accompagné de viande ou de poisson, mais souvent de "légumes" seulement, est appelé "couscous". Le manioc est aussi commercialisé, sous forme de tubercules ou de boules appelées "fufu" ou "mendamba", ou encore sous forme de bâtons de manioc roulés dans des feuilles.

La récolte du manioc se fait toute l'année, au fur et à mesure des besoins et l'étalement des bouturages, au cours des saisons agricoles permet d'avoir constamment du manioc tendre. Il est rare qu'au-delà de deux ou trois ans, le manioc devenu ligneux, soit encore consommé.

c - Champs divers

Les champs d'arachides, de sésame, de cucurbitacées et maïs, et ceux de manioc, représentent les quatre types de champs les plus nettement différenciés. Il existe, en outre, d'autres champs de savane, beaucoup plus petits et portant des plantes diverses, mais parmi lesquels l'on peut reconnaître deux aspects différents.

Les uns sont le fait des hommes et sont défrichés en Mars, après le passage des feux de brousse ; ils se localisent dans des zones arbustives denses, parfois de véritables fourrés isolés au milieu d'une savane, recrus arbustifs nés sur l'emplacement d'un ancien champ. Ces zones ont pu se conserver en offrant une résistance aux feux de brousse. Le défrichement est effectué à la machette, les arbustes sont coupés à environ 50 cm du sol et sans grande préparation de la terre, l'homme sèmera du maïs, accompagné souvent de bananiers, parfois de quelques pieds de tabac. Ces champs évolueront au bout d'une ou deux récoltes de maïs, vers le champ de bananier.

L'autre aspect est celui de champs de petite taille, généralement de 2 à 8 ares, défrichés par la femme en Mars ou en Juillet, et proches des habitations. Ils se présentent comme de véritables jardins, du moins lors de la saison suivant le

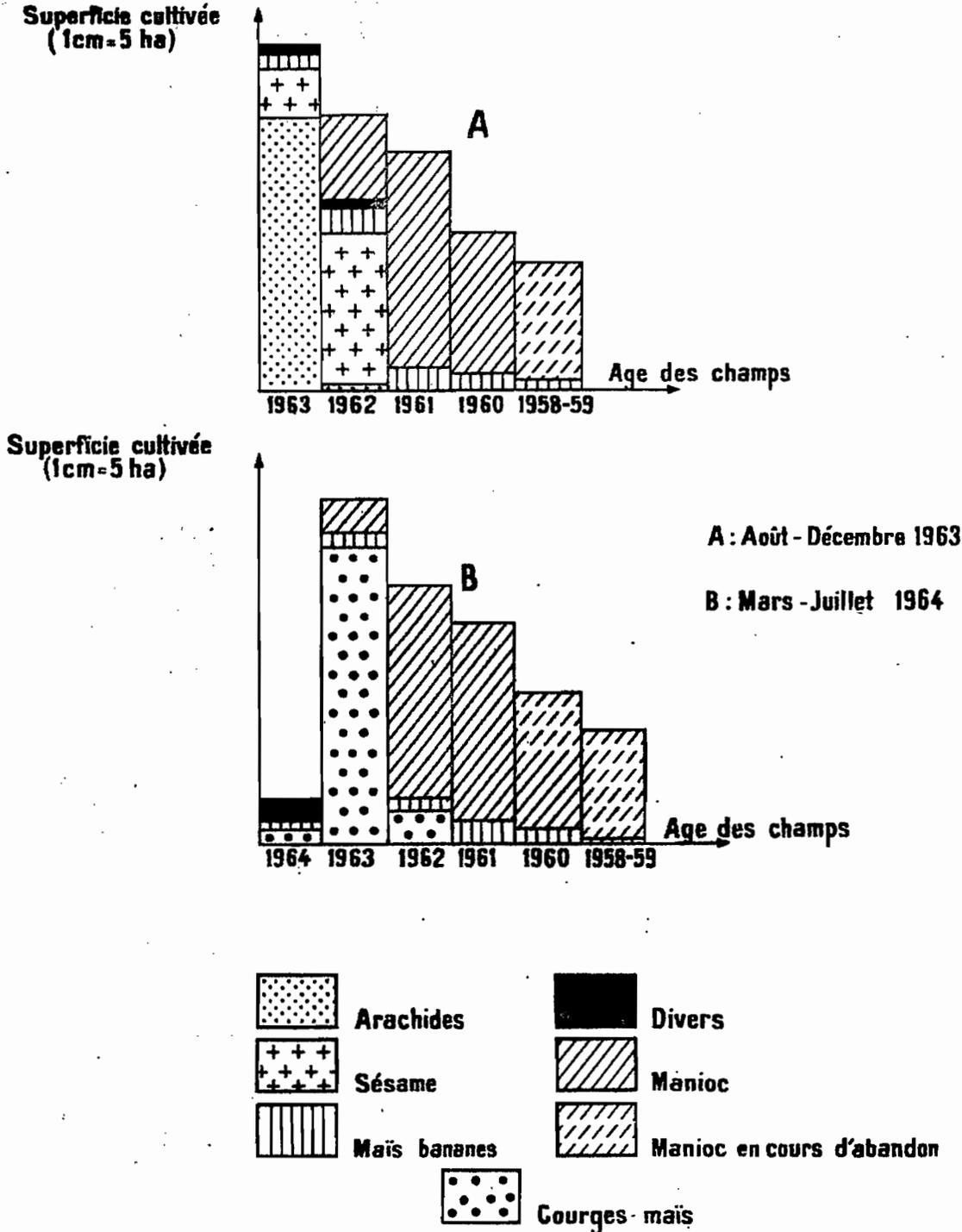
défrichage. L'on y trouve des plantes variées : arachides, maïs, légumes divers (l'on désigne par "légume" des plantes dont les feuilles sont consommées en épinards) et des plantes condimentaires. A la saison suivante ces champs sont garnis de manioc. Deux ou trois ans plus tard, ils seront nettoyés de nouveau et les mêmes successions seront renouvelées. Parmi ces champs, les plus proches des cases reçoivent une fumure ; l'on y jette des détritiques domestiques et les cultures peuvent y occuper le sol d'une manière quasi permanente.

Chaque famille ne possède pas de tels jardins. Un rôle limitatif est joué par la forêt et la présence des plantations près des cases. C'est peut-être ce qui explique aussi la présence de plantes variées sur les champs de savane. Ces petits champs sont localisés uniquement au voisinage des habitations situées sur des portions de savane.

Ces types de champs se relient les uns aux autres, en fonction des cycles agricoles annuels et de l'ancienneté des champs.

L'importance des diverses cultures et leur succession sur les champs de savane.

L'importance relative des diverses cultures, sur l'ensemble des champs cultivés au cours des deux saisons agricoles annuelles, est mise en évidence dans le graphique suivant.



Graphique 9

15

L'année agricole commence véritablement avec l'époque des grands défrichements, à partir du 15 Juin. Ce sont ces champs nouveaux qui sont ensemencés en arachide, ouvrant la succession, avec la seconde saison des pluies, fin Août.

Mis à part les quelques défrichements plus petits effectués par l'homme pour y semer du maïs ou des bananes, représentant 4 hectares en Août 1963 et 3,80 hectares en Mars 1964, et les champs à allure de jardins - 2 hectares en Août 1963 et 1,40 hectares en Mars 1964 - les défrichements de savane sont presque entièrement consacrés à l'arachide. Cette dernière joue un grand rôle à la fois dans l'alimentation des villageois et dans leurs revenus monétaires, ce qui lui vaut cette importance. Les superficies cultivées en arachide sur les champs de savane représentaient en Août 1963 plus de 21 hectares, sur les 28 hectares défrichés pour la même campagne.

Les cucurbitacées et le maïs succéderont aux arachides dès les premières pluies de Mars. Les superficies cultivées en Mars 1964 étaient de 26,40 hectares. La totalité des champs d'arachides précédents est reprise et est en outre augmentée par quelques petits défrichements de Mars et surtout par des champs de l'année précédente ayant déjà porté une récolte de courges et de maïs.

Le maïs est récolté en Juillet-Août et les cucurbitacées occupent le sol jusqu'en Octobre ; où le sésame prend possession du champ, mais pas intégralement cependant si l'on en juge par les superficies. En Août 1963 le sésame occupant les anciens champs de courges et de maïs de la saison précédente, ne couvrait que 11,20 hectares, soit la moitié environ. Cette diminution est due aux faits suivants : d'une part, le sésame est parfois escamoté et le champ restera vide jusqu'en Mars suivant où une nouvelle récolte de cucurbitacées et de maïs aura lieu ; c'est le cas de champs donnant de bonnes récoltes et que l'on décide de prolonger ; d'autre part le champ de sésame ne couvre pas toujours la surface totale de l'ancien champ, une partie restant vide ou bouturée en manioc.

Il convient cependant d'ajouter à ces 12 hectares de sésame, les trois hectares portés par les champs nouvellement défrichés, à côté des arachides.

Lorsque le sésame est récolté, le champ est entièrement consacré au manioc. Les surfaces en manioc sont nettement supérieures à celles des autres types de champs. Elles couvraient 42 hectares en Août 1963 et passaient à 54 hectares en Mars 1964. Si leur progression est nette chaque année, leur abandon et le retour à la jachère se fait plus lentement, et il est souvent dif-

ficile de dire si un champ de manioc doit encore être considéré comme tel ou est déjà entré dans le domaine de la jachère. Les superficies en manioc représentées par les champs de culture pure, ne constituent pas la totalité des superficies de manioc. Nous avons vu qu'au cours de son utilisation un champ comportait toujours quelques pieds de cette plante ; depuis le défrichement où les nouveaux champs sont entourés d'une haie de manioc, jusqu'au champ entier de manioc, ce dernier ne cesse de progresser à chaque nouvelle période de culture.

En ce qui concerne les champs "divers", ils ne s'intègrent pas dans ce type de succession. Les champs de maïs évoluent, au bout de deux à trois récoltes vers le champ de banane. Mais ce ne sont pas des champs de savane véritables puisqu'ils se localisent dans des zones à strate arbustive dense, souvent broussailleuse. Et les petits champs de plantes très diverses et revêtent souvent l'aspect de jardins, sont au bout d'une ou deux saisons, convertis en manioc mais pour peu de temps ; et pour être repris souvent ensuite après un an ou deux de jachères seulement, parfois sans jachères s'il sont suffisamment proches des cases pour être fumés.

Au total, il existe donc une succession type sur les champs de savane ; elle peut se résumer ainsi :

- 1ère saison (Août-Décembre) : Arachides
- 2ème saison (Mars-Octobre) : Cucurbitacées et maïs
- 3ème saison (Octobre-Janvier): Sésame
- Le champ est ensuite consacré au manioc.

Cette succession normale est cependant altérée dans certains cas. La durée de culture peut être augmentée si les premières récoltes sont bonnes ; la troisième saison de culture sur le même champ sera alors "sautée" ; le semis de sésame sera retardé d'un an pour permettre une nouvelle récolte de cucurbitacées et de maïs, et l'on a alors la succession :

- arachides
- cucurbitacées et maïs
- une saison sans cultures
- cucurbitacées et maïs
- sésame
- manioc.

Dans le cas contraire, où le champ ne fournit pas les récoltes escomptés ou encore chez les femmes plus âgées, le manioc gagne plus tôt toute la surface du champ :

- arachides
- cucurbitacées et maïs
- manioc.

La longévité d'un champ suivant ces différents cas est donc variable. Le graphique précédant montre cependant qu'en moyenne la vie du champ est de quatre années. Au delà le manioc peut subsister sur quelques champs mais il n'est pratiquement plus récolté ; le manioc de plus de deux ans devient en effet ligneux. Bien qu'à dominante de manioc, ces champs de plus de quatre ans peuvent déjà être considérés comme un premier stade de jachères.

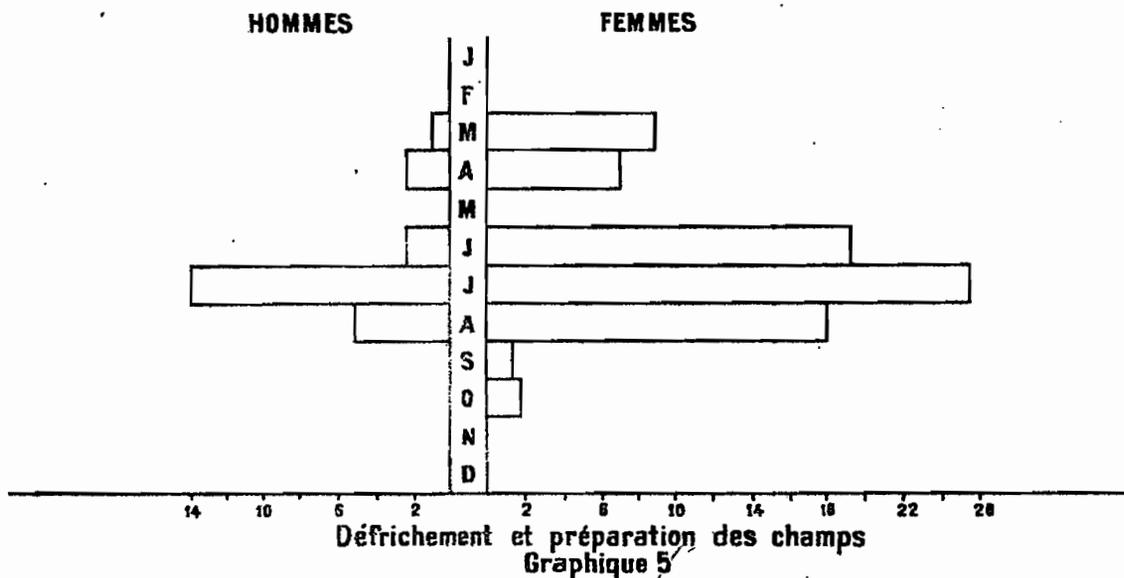
Le travail dans les champs de savane

Nous avons représenté graphiquement l'emploi du temps des agriculteurs villageois, en ce qui concerne les quatre aspects du travail agricole sur les champs de savane : défrichage, semis, entretien et récoltes, par des moyennes hebdomadaires mensuelles.

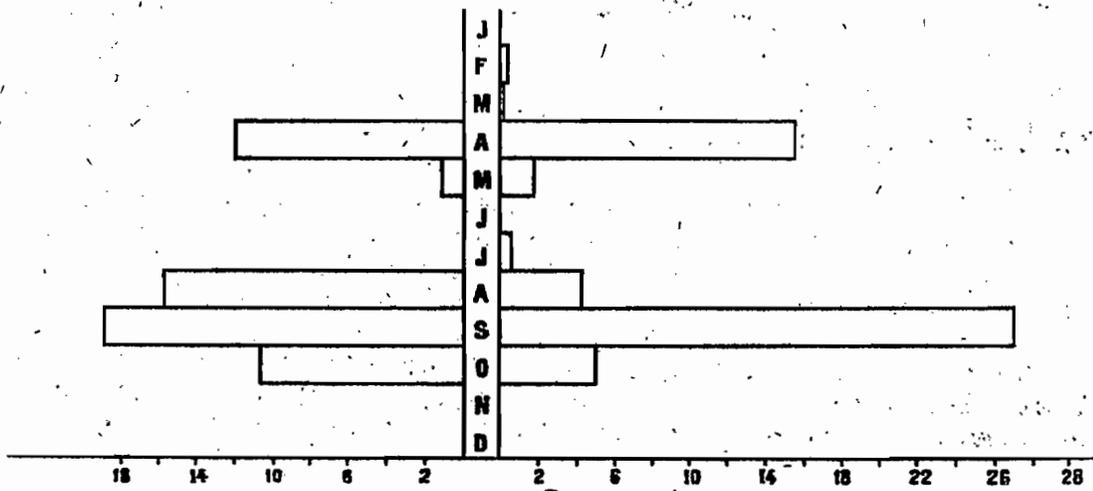
L'échantillon utilisé pour cet emploi du temps, comporte 6 familles, les mêmes utilisées plus haut, déjà, pour les travaux dans les plantations. Cet échantillon se décompose ainsi :

- un célibataire
- un ménage monogame sans enfants
- un ménage monogame avec deux enfants
- un ménage polygame (2 femmes)
- un ménage polygame (3 femmes)
- un ménage polygame (4 femmes)

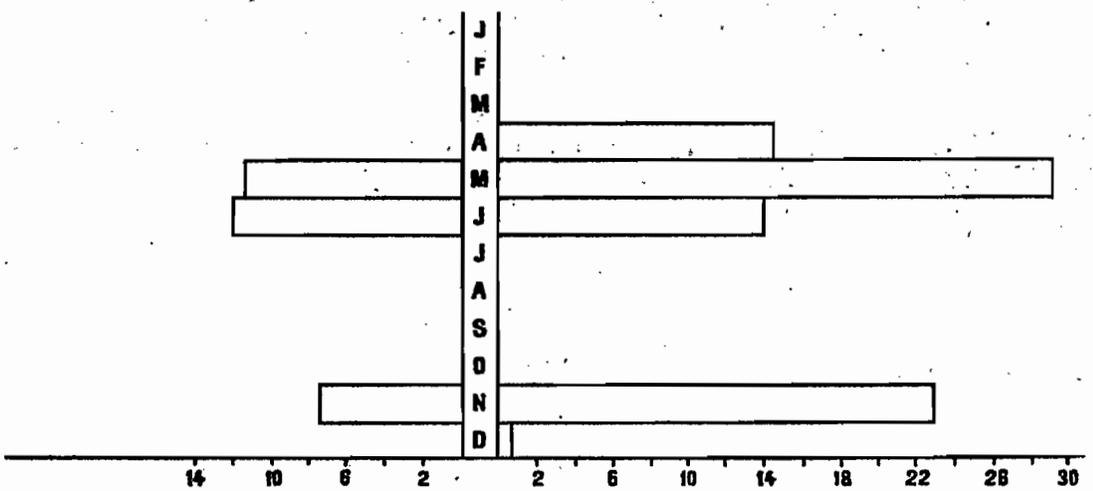
soit un total de 6 hommes et 11 femmes, divisés en 4 groupes familiaux, chacun ayant fait l'objet d'une semaine d'observations par mois, durant une année complète (1).



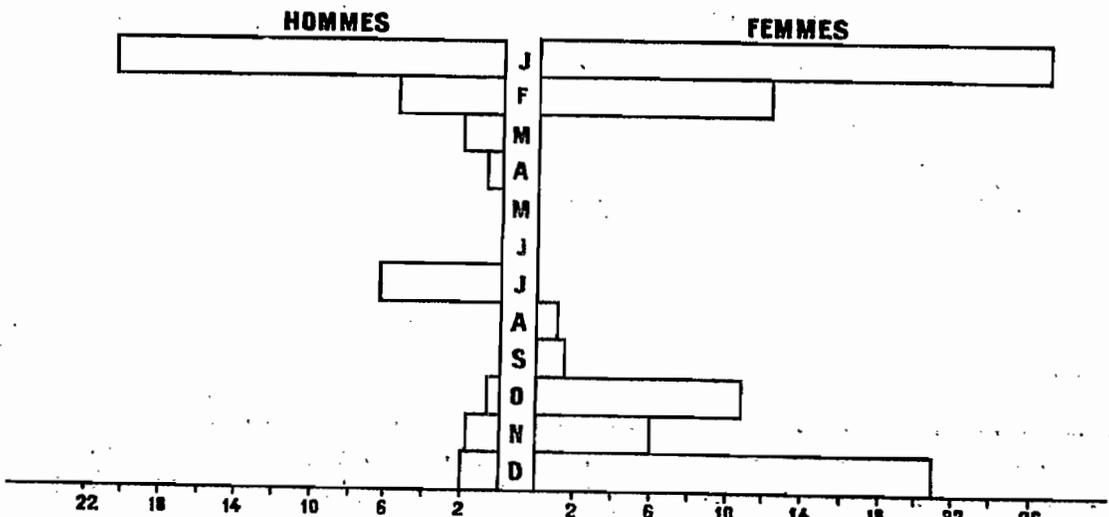
(1) un enquêteur, spécialement chargé de ce travail, a suivi, montre en main, tous les faits et gestes de la famille, en vivant avec elle du matin au soir.



Semis
Graphique 6



Entretien du champ
Graphique 7



Récoltes
Graphique 8

Ces graphiques mettent en relief l'importance du rôle de la femme dans l'agriculture de savane. La seule période de ralentissement des travaux se situe en Février et Mars. Tous les autres mois sont activement employés.

Cependant l'homme prend une part non négligeable dans ces travaux. S'il apparaissait en "maître" dans son domaine forestier, la femme n'intervenant que lors des récoltes, la savane n'est plus comme autrefois le domaine exclusif de la femme. L'homme participe aux défrichements, aux semis, à l'entretien et aux récoltes. Cependant il faut signaler que l'échantillon masculin utilisé, plus faible que celui des femmes, est de plus altéré par la présence d'un homme qui ne possède plus de cacao et qui a participé avec sa femme, à plein temps, à l'ensemble des travaux. Les données "masculines" nous semblent donc surestimées, particulièrement en ce qui concerne les semis, et le décalage a été accentué pour cette partie des travaux, par la maladie d'une femme, suppléée par son mari pour les semis d'arachide.

Le rôle de l'homme dans ces travaux agricoles de savane n'en demeure pas moins réel. Cet attrait semble dû à une commercialisation possible de tous les produits récoltés. Et dans une région où les conditions physiques ne sont plus très favorables aux plantations arbustives, la vente de produits vivriers vient augmenter considérablement les revenus monétaires des familles. Nous avons déjà signalé plus haut la présence de champs d'arachides appartenant à des hommes et cultivés dans le seul but de la commercialisation.

V - LES JACHERES

Sur l'ensemble du territoire villageois, les superficies cultivées annuellement n'occupent qu'une place relativement faible par rapport aux zones non cultivées. Cela s'explique par le fait que la jachère est la seule technique utilisée par les villageois pour régénérer la fertilité du sol. Après un cycle de cultures, le champ est abandonné pour une durée plus ou moins longue, à la végétation naturelle.

Superficie cultivée et superficie du territoire villageois :

La comparaison des superficies cultivées en 1963 et en 1964, au cours de la saison d'Août à Décembre, fait apparaître d'importantes variations. La superficie cultivée annuellement est loin d'être constante.

Année	Superficies cultivées		
	Forêt	Savane	Total
1963	17 ha.	79 ha.	96 ha.
1964	18	102	120

Si les champs de forêt paraissent assez stables, l'écart important sur les champs de savane est lié à l'irrégularité des défrichements annuels : 26 ha. en Août 1963 contre 41 en Août 1964.

Les causes de ces variations semblent dues à l'instabilité de la population villageoise. Il s'est produit en 1964 une augmentation du nombre d'actifs féminins, due à des retours de la ville : un ménage polygame de trois femmes, et une mère et sa fille adulte ; à deux mariages ; et à l'arrivée d'un ménage venant vivre près de l'oncle maternel du mari. D'autre part, il s'est produit aussi une augmentation du nombre d'hommes ayant cultivé leur propre champ d'arachide ; il semble que ce fait coïncide avec l'absence en 1964 de rizières ; les deux récoltes précédentes

ayant été difficilement vendues, les riziculteurs se sont tournés vers l'arachide. A ces deux causes s'ajoutent le nombre plus important de champs de 1964 appartenant à des villageois voisins de Berkong et de Mbomendjok. Par contre on ne trouvait qu'un champ de Zengoaga à l'extérieur, une rizière sur le territoire de Mbomendjok.

Enfin il faut aussi noter que la présence de l'enquête a peut-être entraîné un regain de travail ; c'est du moins ce que rapportent certains villageois.

Devant une telle irrégularité des surfaces cultivées chaque année, nous considérerons un chiffre moyen, intermédiaire entre les surfaces de 1963 et 1964, soit 90,5 ha pour les champs de savane et 17,5 ha pour les champs de forêt ; donc un total de 108 ha.

La superficie totale du territoire de Zengoaga (terroir juridique) est de 4046 hectares. Si l'on soustrait à cette étendue, les superficies des plantations permanentes, soit 60 hectares, il reste 3986 hectares théoriquement disponibles pour les cultures vivrières. Le nombre théorique d'années de jachères est alors de $\frac{3986}{108} = 37$ ans.

Il en faut moins pour permettre à un sol utilisé pendant quatre années pour retrouver sa fertilité.

Cependant ce bilan théorique doit subir un certain nombre d'ajustements pour correspondre à la réalité.

La forêt est peu utilisée. Les champs vivriers de forêt, ont d'autre part une durée d'utilisation différente. Les rizières ne portent qu'une seule saison de culture ; et les autres champs de forêt, sont pour la plupart, rapidement convertis en champs de bananes, pour une durée légèrement supérieure à quatre ans.

Le parcours nécessaire aux champs vivriers est essentiellement la savane. Il est plus intéressant de retenir le rapport entre la superficie des savanes du terroir et la surface cultivée annuellement en savane. Les savanes de l'ensemble du terroir juridique couvrent environ 2005 hectares et la surface cultivée en savane est d'environ 90 hectares. Le nombre d'années de jachères théorique devient alors de 22 ans, ce qui paraît encore largement suffisant.

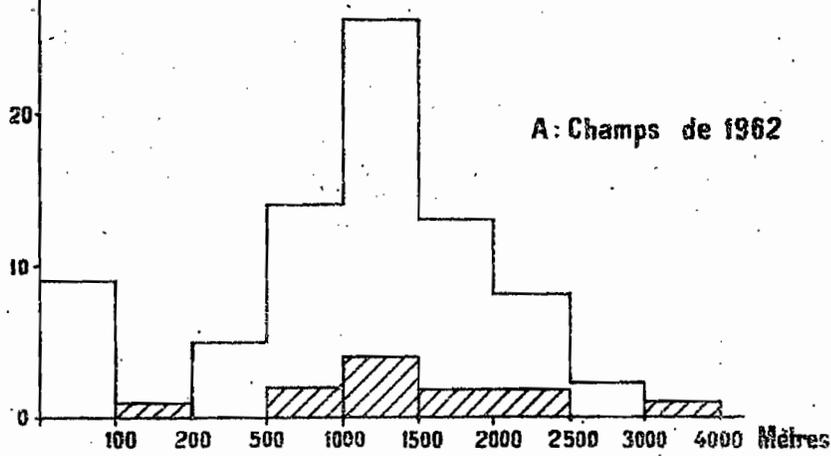
La savane n'est cependant pas l'objet d'une exploitation régulière. Le parcours n'est pas organisé. Chaque nouveau champ est défriché en un endroit choisi librement, et pas nécessaire-

ment dans le prolongement des anciens champs. Cultures et jachères n'alternent donc pas suivant un rythme régulier ; certaines zones peuvent se trouver plus souvent exploitées que d'autres, et il est difficile dans ces conditions d'exploitation "anarchique", d'évaluer avec précision la durée des jachères.

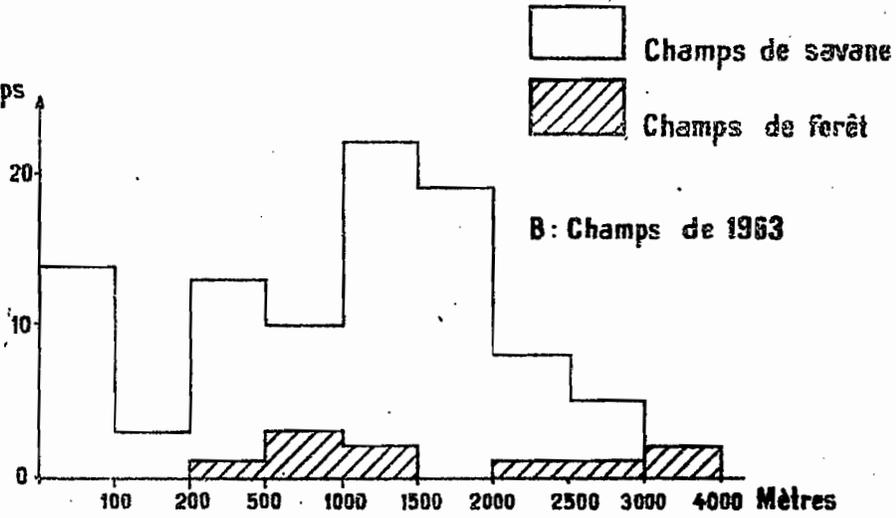
Il est possible cependant de délimiter une zone, au delà de laquelle on ne trouve aucun champ. Les cultivateurs répugnent à faire leurs champs au-delà d'une certaine distance de leur case. Nous avons représenté dans le graphique suivant les distances champs-habitations pour les champs défrichés au cours des trois dernières années.

Les distances champs-habitation

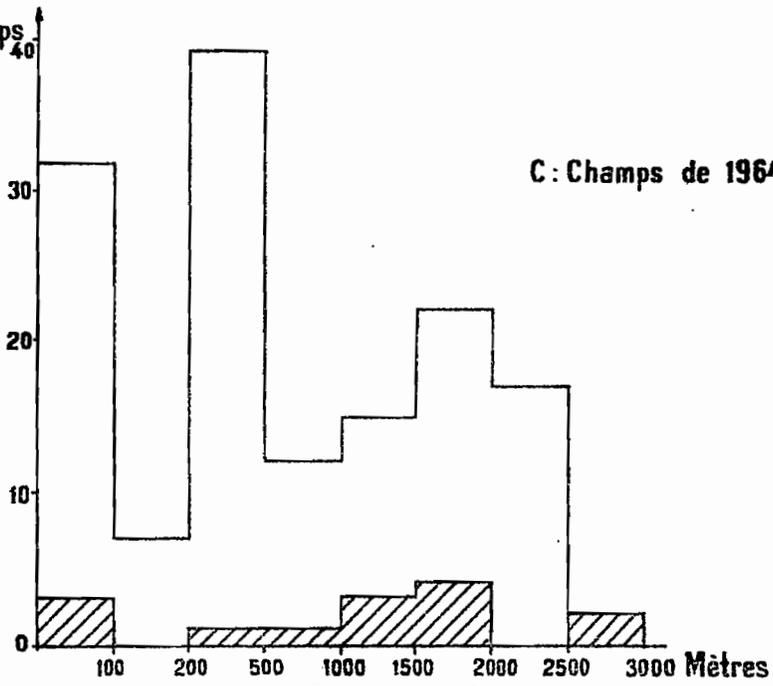
Nombre de champs



Nombre de champs



Nombre de champs



Graphique 10

17

Aucun champ de savane ne se trouve donc à plus de trois kilomètres de l'habitation de son propriétaire. L'interrogatoire des villageois sur les limites du parcours cultural confirment la distance maximum de trois km. Seuls quelques champs de forêt, notamment les rizières, entraînent des déplacements plus longs.

Cependant toute zone située à moins de 3 km des habitations, n'est pas forcément à inclure dans la zone de parcours. Certaines portions de terres sont inutilisables : collines à pentes fortes, zones marécageuses, zones à affleurement d'horizon induré. D'autre part la topographie joue localement un rôle limitatif. Les plans représentant les champs cultivés montrent que les champs vont plus loins vers le Nord-Est, L'orientation des cours d'eau permettant un accès facile des savanes. Vers le Sud-Est, les vallées plus encaissées, et parfois orientées parallèlement à la route, sont difficiles à franchir, particulièrement lorsqu'il faut rentrer les récoltes, portées sur la tête. Les déplacements sont de faible amplitude dans ce secteur.

Au total, les zones de savane n'ayant jamais été utilisées pour ces diverses raisons, ont été évaluées à 635 hectares.

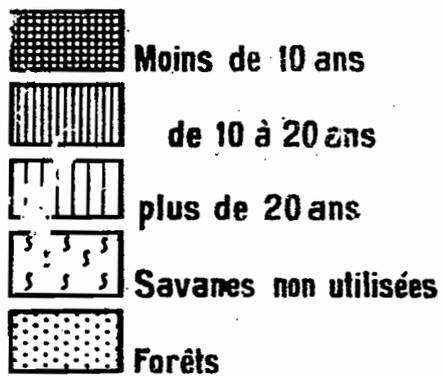
La zone cultivable, celle que l'on peut considérer comme jachère disponible, n'est donc plus que de 1370 hectares. Le nombre d'années de jachères devient alors de 15 ans. Il n'est donc pas défavorable.

Ce bilan est valable pour l'ensemble du village. Mais l'inégalité des étendues des terres de quartier, ne conduit-elle pas à une variation de la durée de jachères au sein des différents quartiers ?

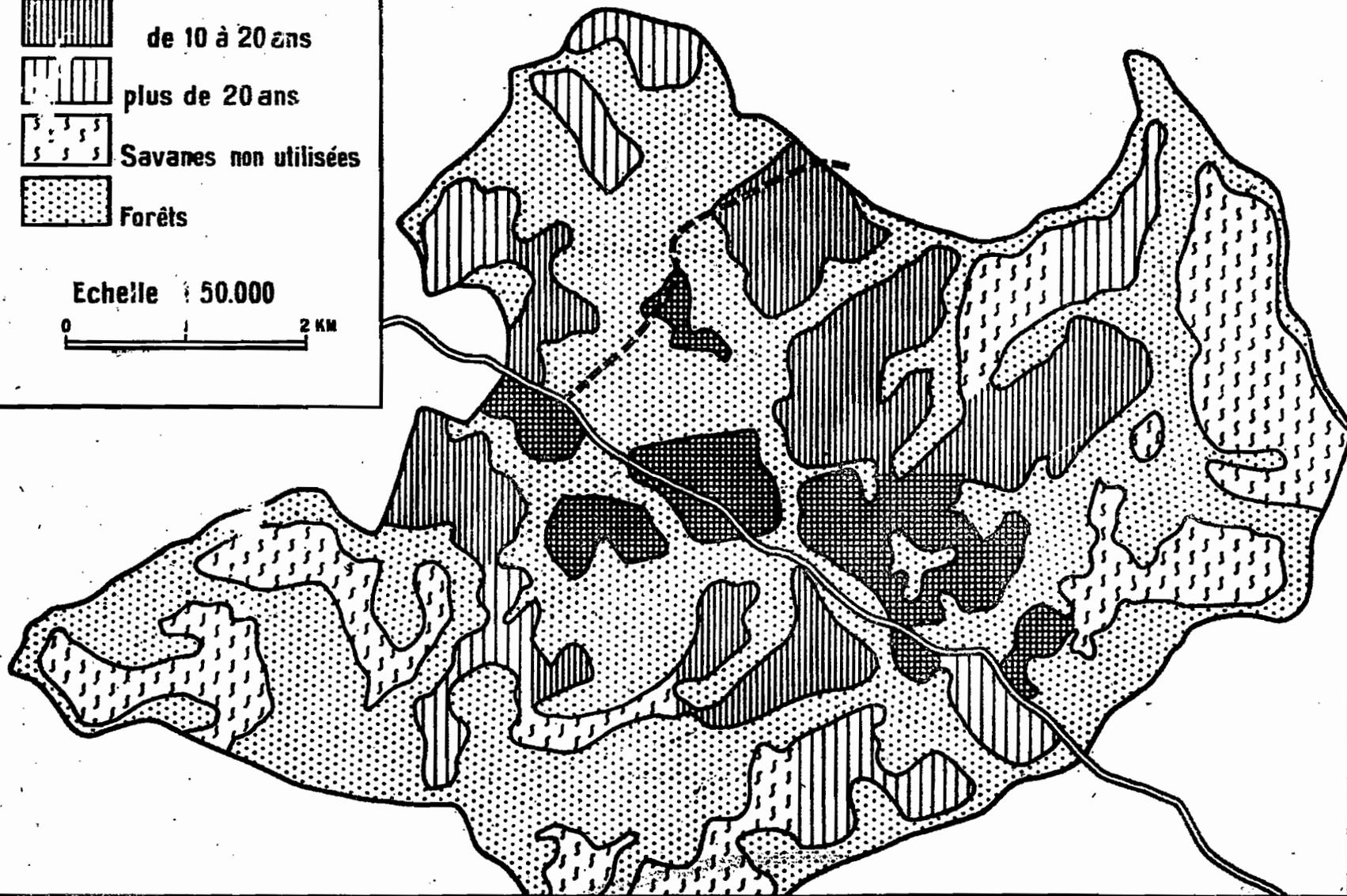
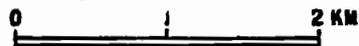
La durée de jachères, calculée sur chaque portion de savane utilisée, en fonction des superficies qui y sont cultivées, a été représentée sur le croquis suivant.

DURÉE DE JACHÈRES SUR LES SAVANES DU TERROIR

Legende



Echelle 50.000



Ce croquis montre que les savanes les plus proches des lieux habités, sont reprises par les cultures à un rythme plus rapide que sur les savanes éloignées. Une croissance de la durée des jachères s'observe à partir de la route, axe du village. Dans les cas les moins favorables, (mis à part les jardins) la durée de jachères n'est cependant jamais inférieure à la durée des cultures.

VI - LE DESSIN PARCELLAIRE

D'une manière générale, les champs de Zengoaga sont de petite taille et de forme régulière.

En ce qui concerne les plantations, nous avons dressé déjà, un tableau de leurs superficies. La majorité des caféières ne dépassent pas 20 ares. Les cacaoyers occupent des plantations plus grandes en moyenne, mais près de 40 % sont inférieures à 20 ares et 70 % ont moins de 50 ares.

Les champs vivriers sont également de petite taille, mis à part les rizières qui sont toutes voisines de 1 ha, et quelques champs de bananes. Leurs superficies se répartissent ainsi :

15 %	ont moins de 10 ares
22 %	ont de 10 à 20 ares.
25 %	" " 20 à 30 "
16 %	" " 30 à 40 "
8 %	" " 40 à 50 "
14 %	" plus de 50 "

Cette absence de grands champs est sans doute à rapprocher d'une exploitation individuelle du sol. Le ménage est une cellule autonome dans laquelle les tâches se répartissent en fonction de deux objectifs : l'homme, par la vente du cacao et du café assure les revenus monétaires de la famille, tandis que la femme assure la subsistance.

La petite taille des champs s'accompagne de formes régulières, presque géométriques. Ces formes sont dues, semble-t-il, au mode de défrichement. Nous avons décrit plus haut les façons utilisées ; le périmètre du champ, tracé à l'avance, prend la forme d'un rectangle, à l'intérieur duquel la femme défriche, par bandes parallèles. Quelques déformations du rectangle initial, peuvent se produire, pour éviter un obstacle, une termitière notamment, ou lorsque le défrichement rejoint un défrichement voisin.

Un autre aspect du dessin parcellaire est la tendance des champs à former des agrégats. Que ce soit en forêt ou en savane, l'on observe guère de champs isolés. Chez les ménages polygames, si chaque épouse défriche son propre champ, l'ensemble forme finalement un seul bloc. Dans les ménages monogames, les femmes se groupent par deux, trois ou quatre, rarement plus, et ces groupements de champs correspondent au groupement de l'habitat. Les agrégats de champs représentent les zones cultivées

par les habitants d'une même unité résidentielle, si celle-ci est numériquement peu importante, ou d'une partie d'une unité résidentielle plus grande.

Les noyaux formés lors des défrichements vont s'accroître chaque année, tant que la qualité du sol le permettra. La rencontre de zones gravillonnaires, de termitières trop nombreuses, ou encore si les champs ne donnent pas de bonnes récoltes, un nouveau noyau de champs, réunissant les mêmes personnes se formera ailleurs. Il en est de même pour les plantations. La plantation prend naissance près de l'habitation du chef de famille. Elle s'agrandit peu à peu jusqu'à la rencontre de plantations voisines. L'ensemble des plantations d'un même groupe de cases forme alors un seul bloc. Quand l'extension n'est plus possible, faute de place, de nouvelles plantations seront défrichées ailleurs, formant un nouvel agrégat.

Le groupement des champs et des plantations semble donc être un prolongement des facteurs sociaux se matérialisant déjà dans l'habitat. Si le ménage constitue une unité de production, l'on constate qu'il existe, au niveau de l'unité résidentielle abritant un groupe lignager, un embryon de travail collectif, qui se manifeste épisodiquement, aux époques de presse des travaux d'entretien, ou lors des récoltes. L'entraide se trouve alors facilitée par le groupement des champs, sur lesquels on travaille à tour de rôle, lors de ces travaux collectifs.

Les agrégats constituent également pour les champs de savane, un moyen de protection contre les animaux. Lors des semis et des récoltes, une personne reste dans les champs, en dehors du temps de travail de la journée, pour effrayer les oiseaux à l'aide d'un bâton frappé sur une boîte métallique ; et le groupage des champs permet d'établir un relai entre les femmes pour leur surveillance. Aux conditions sociologiques s'ajoutent donc des raisons pratiques pour expliquer le mode de groupement des champs.

VII - LES ACTIVITES COMPLEMENTAIRES DE LA VIE AGRICOLE

La vie agricole villageoise est essentiellement représentée par l'agriculture. Elle comporte cependant d'autres manifestations, modestes pour la plupart et qui ne marquent pas le paysage comme le travail de la terre, mais qui sont néanmoins des fonctions de production.

Chaque établissement familial est le siège d'un petit élevage. Tout ménage possède quelques poules, parfois des canards, rarement des chèvres. Ces animaux ne sont pratiquement pas utilisés pour la consommation ni pour la vente ; cela ne se produit que lorsqu'un animal est tué ou blessé par un véhicule sur la route. Ils servent surtout à alimenter le circuit des ca-deaux, aux membres de la famille, au sens large, venus rendre une visite et aux visiteurs de marque.

Il arrive que des abris sommaires soient destinés à recevoir ces animaux durant la nuit, notamment les volailles, plus exposées aux rapaces nocturnes. Mais le plus souvent ils vivent en complète liberté, dans le voisinage des habitations.

Quelques moutons se rencontrent chez les notables du village, où leur présence paraît alliée à un prestige en perte de vitesse. Pour éviter les dégâts causés par les moutons aux ca-coyers, il est courant de leur arracher une rangée de dents.

Ce petit élevage est donc économiquement inefficace. Il fournit cependant une fumure autour des habitations, permettant d'avoir en permanence quelques plantes condimentaires à portée immédiate.

La chasse et la pêche jouent un rôle plus important en apportant à l'alimentation familiale les protéines dont elle a besoin. La pêche intéresse surtout les femmes. Elle se pratique au cours du temps mort séparant les dernières récoltes de Février et la préparation des champs avant les pluies de Mars. La seule technique utilisée consiste à couper un marigot par un barrage de terre, de façon à provoquer une mare stagnante, dans laquelle des poissons de très petite taille seront pris à la main ou en râclant la vase avec des cuvettes ou des paniers.

La pêche à la ligne est connue, mais ne se pratique qu'occasionnellement par les jeunes gens.

L'on chasse par contre toute l'année. A l'époque des feux de brousse, les hommes d'un même groupe d'habitations organisent quelques chasses sur leurs terres; ils attendent le passage du gibier fuyant le feu. En saison des pluies, où il est plus facile de repérer les traces des animaux, des chasses en petits groupes s'organisent entre jeunes hommes, avec des chiens munis de grelots. L'armement utilisé pour la chasse se compose d'arcs et de flèches et de lances. La chasse la plus courante se pratique cependant au piège. C'est une forme de chasse permanente. Différents types de pièges sont utilisés. "Akul ngongo" ou "urumbeng" est le piège utilisé en savane, ou en bordure des sentiers de forêt; aux endroits où l'on a repéré des traces de passage. C'est un piège du type "collet" relié à un piquet recourbé qui se détendra au moment de la prise.

"Ekudi" est le piège-assomoir, constitué par un fragment de tronc d'arbre qui s'abattra au passage de l'animal. Il se rencontre le plus souvent sur le pourtour des rizières.

Le gibier tué par ces types de pièges ou par les flèches, est de petite taille. Il s'agit fréquemment de rats palmistes, de civettes ("kosi") d'aulacodes, appelés ici "hérisson", de néotragues (petites antilope appelée "lièvre") et plus rarement du cephalophe à dos roux, "oba". Le singe est également chassé, à l'arbalète et aux flèches empoisonnées, mais plus souvent au moyen d'un piège spécial, "kpwele", tendu au travers d'un chemin, entre deux arbres; une sorte de pont est installé reliant les deux arbres et comporte en son centre un collet attaché à un piquet flexible, comme les pièges de savane.

Le piège métallique est aussi utilisé, sur les champs vivriers, pour les perdrix ou les pintades.

La chasse au fusil, se pratique rarement. D'un prix d'achat élevé et d'approvisionnement difficile (autorisation nécessaire) cet arme ne se rencontre que chez quelques jeunes hommes, qui mettent à profit la possession du fusil pour vendre du gibier, principalement des singes.

Enfin il convient de noter la recherche des insectes, essentiellement des termites. Elle s'effectue principalement lors des premières pluies de Mars quand les termites sortent de terre. Ces insectes font alors l'objet d'une consommation importante mais de courte durée; met très apprécié, les termites sont à cette époque vendues grillées au marché voisin. Cette activité, s'apparente à une cueillette plus qu'à une forme de chasse.

Activités de cueillette

L'alimentation familiale comporte un bon nombre de produits de cueillette, notamment de feuilles qui représentent les seuls "légumes" verts consommés.

Une grande partie de ces feuilles proviennent de plantes cultivées sur les champs vivriers, notamment le manioc. Mais certaines proviennent de plantes sauvages, comme les jeunes pousses de sissongho (*pennisetum purpureum*). De nombreuses feuilles sont aussi utilisées comme plantes médicamenteuses.

Les fruits fournissent également un apport alimentaire, parfois un petit commerce. Les principaux arbres fruitiers rencontrés sont le manguier, ornant l'emplacement de chaque lieu habité ; l'avocatier ("pia"), le saffouttier, "saa" (*Fachylobus edulis*), l'oranger ("opum"), le citronnier ("nyapia"), le papayer ("papa").

Une place spéciale doit être faite aux palmiers. Le palmier à huile n'est pas très répandu au village, mais il fournit l'huile nécessaire à la préparation des sauces ; les noix de palmes sont pour cela mises à bouillir dans l'eau et écrasées ensuite. Le vin de palme n'est consommé que rarement, les villageois ne grimpant guère aux palmiers. Ils consomment plus fréquemment du vin de maïs.

Le palmier raphia joue un rôle plus important. Il fournit également un vin, mais surtout un matériau de construction facile à travailler. Il fournit, nous l'avons vu à propos de la construction des cases, le bois de charpente, et la toiture. Il sert également à la confection de mobilier, et permet à l'artisanat local, d'alimenter un petit commerce.

L'artisanat se résout à peu de choses. Il est surtout le fait de personnes âgées. Il se manifeste par la confection pour la vente, de nattes de toiture. L'écorce des nervures de palmier raphia sert à la fabrication de paniers, de tailles et de formes variées ; depuis le petit panier servant aux semis d'arachides jusqu'au panier-grenier de deux mètres de hauteur.

La poterie est connue des vieilles femmes, qui façonnent avec de l'argile de grands récipients, qu'elles décorent ensuite en roulant autour du pot un petit cylindre de bois sculpté. Les poteries sont de plus en plus rares aujourd'hui, les cuvettes et les récipients d'aluminium arrivant sur les marchés de la région. En effet, la route, qui a marqué de son empreinte, nous l'avons vu déjà, l'installation des hommes, joue un rôle important dans l'économie villageoise.

Le trafic important qui l'emprunte, entre Yaoundé et le Nord du pays, permet un écoulement permanent des produits villageois. Devant chaque groupe de cases abritant un ménage, est installée une claie où l'on dépose des vivres pour la vente : tubercules, boules de manioc, régimes de banane, fruits divers, tomates, piment... Ces marchandises sont achetées par les gens de passage, notamment les chauffeurs de "petits cars" effectuant le transport en commun de ville à ville, ou par les conducteurs de camions de transport. Ces produits sont pour la plupart revendus à Yaoundé, ou à Ngaoundéré et Maroua, où les prix sont supérieurs.

La route et ses antennes ont aussi provoqué l'installation de marchés, se tenant chaque mois à endroits fixes. Le marché de Berkong, situé à 5 km à l'Ouest de Zengoaga, est régulièrement fréquenté par les habitants de ce dernier village, qui viennent y écouler les récoltes de leurs plantations et le surplus de leur production vivrière.

L'achat de ces produits est effectué par des commerçants des villes voisines de Nanga-Eboko et de Minta. Mais un petit commerce inter-villageois s'y manifeste également, en petites quantités. L'on y vend des produits cuisinés pour la consommation sur place, des boissons (vin de palme, de maïs), du poisson séché ou de la viande boucanée, des graines de courge, des arachides, intéressant les gens imprévoyants qui n'ont pas gardé suffisamment de semence, ou de nourriture.

Le marché est fréquenté d'autre part par des marchands ambulants, parfois à la solde des acheteurs de cacao, dont les étalages constituent de véritables bazars où l'on trouve des tissus, des vêtements neufs ou d'occasion, des chaussures, des ustensiles de cuisine, des outils divers, et une grande quantité de menus objets, échantillons de tout ce que l'on peut trouver dans les boutiques des villes. Le nombre de ces commerçants est variable, il se calque sur les périodes de production ; d'Octobre à Mars, l'on en compte de 30 à 40 chaque mois, et de 10 à 20 durant le reste de l'année. 50 % sont des Bamiléké, les autres sont des commerçants musulmans appelé ici indifféremment "Haoussa", et des revendeurs de la région qui tentent leur chance dans le commerce. La zone de drainage du marché de Berkong, à un rayon d'environ 15 km.

A côté de la vente au village, ou au marché, les déplacements fréquents à Nanga-Eboko ou à Yaoundé, se font le plus souvent avec quelques produits, vendus à la ville, pour gagner l'argent du transport. La route, dans son rôle d'évacuation de la production agricole, place le village dans une situation très favorable, d'autant plus qu'elle est praticable toute l'année, même en saison des pluies où le trafic n'est interrompu que durant les averses, la route étant rendue libre environ trois heures après la fin de l'averse.

Dans un milieu physique assez favorable, offrant au villageois deux milieux à vocation différente, le système agricole repose sur une double activité : agriculture de plantation et agriculture vivrière. La vie agricole s'organise dans le cadre du ménage, au sein duquel se répartissent les principales tâches. L'homme, dans le milieu forestier et ne dédaignant pas les cultures de savane, apparaît comme le producteur de ressources monétaires ; la femme, sur ses champs de savane, apporte au ménage la nourriture dont il a besoin. Cette double fonction agricole du ménage se trouve symbolisée à l'occasion de chaque mariage.

Devant la case des époux, avant que ceux-ci ne soient autorisés à y pénétrer, a lieu une petite cérémonie reposant sur un échange. Un trou est creusé, ou simulé, sur le passage du mari. Les femmes de la famille de l'épouse entourent ce trou en scandant un chant qui signifie "le trou est ouvert, le trou est encore ouvert"... tandis que l'une d'elles, représentant la mère, est couchée sur le sol et simule une maladie : sa fille l'a quittée, elle en est malade et ne se guérira que si elle sait sa fille avec un bon mari. Ce dernier doit la rassurer en montrant qu'il a de l'argent et qu'il peut "combler le trou". Un représentant du mari collecte alors des fonds et remet la somme à la famille de l'épouse qui cesse ses chants.

Ensuite les femmes de la famille de l'épouse apportent à leur tour leurs dons de produits vivriers et d'ustensiles de cuisine, ainsi qu'une poignée de terre.

Cette scène semble représenter le rôle que l'homme et la femme auront chacun à jouer, l'un apportant l'argent du ménage, l'autre sa subsistance.

Il convient, après l'avoir décrit, de préciser maintenant l'efficacité de ce système agricole, en l'examinant dans son ensemble, et de dégager les principaux problèmes villageois.

SYNTHESE DES PROBLEMES GENERAUX

L'EFFICACITE DU SYSTEME AGRICOLE

Le système agricole villageois, tel qu'il apparaît dans les paragraphes descriptifs précédents, se présente t-il comme un ensemble "efficace" ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous examinerons successivement l'agriculture sous les angles du milieu et de la population. Le système agricole s'intègre t-il de façon cohérente dans le milieu physique local ? Permet-il une conservation ou au contraire exerce t-il une action dégradante sur le milieu ? Les rendements sont-ils satisfaisants ?

D'autre part, l'agriculture procure t-elle au paysan, des ressources alimentaires et monétaires suffisantes ?

I. Le système agricole et le milieu physique

a) l'adaptation au milieu

Le système agricole villageois ne révèle d'aucune manière la maîtrise du milieu par le paysan. La base du système repose sur l'alternance d'un cycle de cultures de quatre années en moyenne, et d'une jachère de plus ou moins longue durée, toujours supérieure cependant au temps de culture.

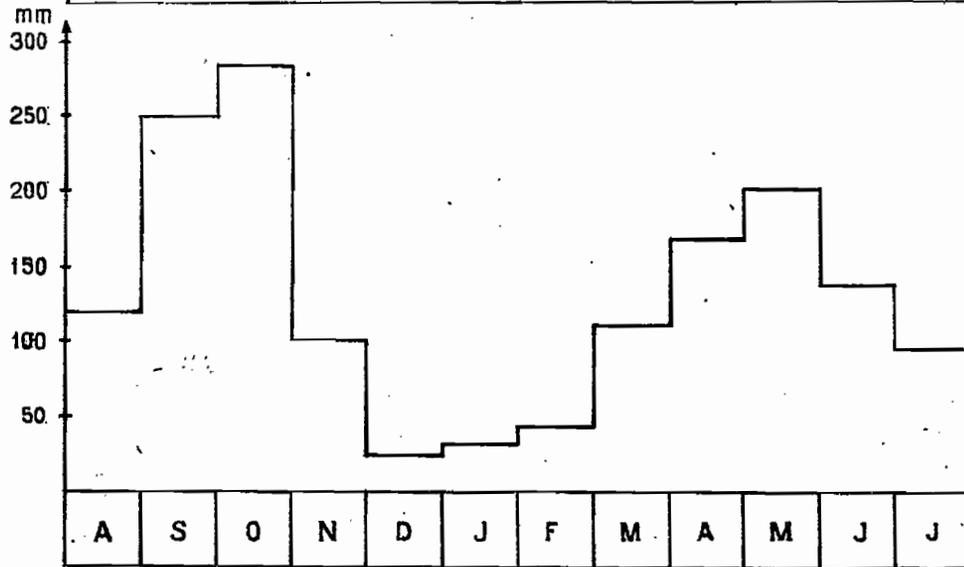
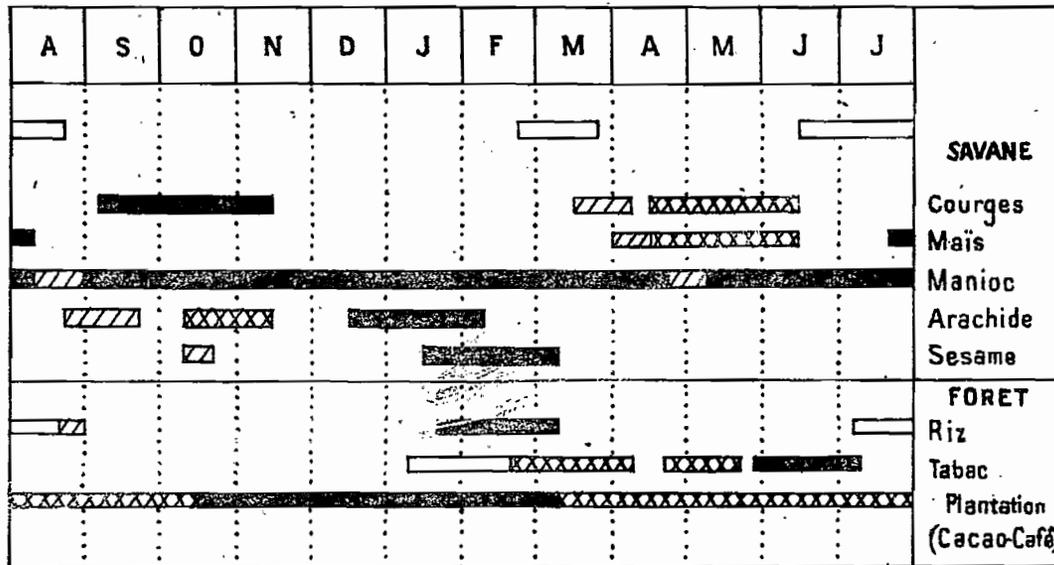
Mais si le paysan ne paraît pas maître du milieu, l'ensemble de ses travaux montre cependant une soumission au milieu physique, se traduisant par une certaine harmonie.

Les deux aspects du paysage végétal ont donné naissance à une double activité agricole : agriculture vivrière traditionnelle sur les champs de savane et agriculture de plantation dans les galeries forestières. Ces deux formes d'agriculture constituent deux domaines juxtaposés. L'un est traditionnellement celui de la femme ; l'autre, de développement plus récent, a attiré l'homme devenu disponible depuis la disparition de ses grandes activités antérieures, la guerre et la chasse. Il ne se produit donc pas d'incompatibilité entre les deux formes d'agriculture l'une pouvant s'exercer aux dépens de l'autre. Ces deux domaines

distincts dans l'espace et dans l'utilisation de l'énergie humaine, offrent au contraire une complémentarité des ressources.

L'agriculture est adaptée également au rythme saisonnier annuel où deux saisons pluvieuses séparées par deux saisons sèches, permettent deux campagnes agricoles chaque année. L'ordonnance des travaux est calquée de façon étroite sur ce rythme climatique.

Le calendrier des principales opérations agricoles annuelles :



- Légende
- Défrichage. Préparation du champ
 - Sémis
 - Entretien
 - Récolte

29

CALENDRIER CULTURAL ET RYTHME DES PLUIES

L'agriculture s'inscrit donc de façon cohérente dans le milieu local. Exerce t-elle en revanche, une action sur ce milieu ? Y a t-il conservation ou destruction ?

b) L'impact sur le milieu

Nous avons vu qu'au cours de la succession, des pratiques enrichissantes entretenaient la fertilité du sol. Le paysan brûle l'herbe du défrichement étalée en tapis sur toute la surface du champ. La position de l'arachide en tête de la succession apporte au sol un élément azoté. Après les récoltes, les fanes d'arachides, les feuilles, et la chair pourrie des cucurbitacées, les tiges de maïs, de sésame, de bananier, sont abandonnées sur place, apportant au sol une certaine quantité de matières organiques. Les champs abandonnés sont rapidement colonisés ensuite par la végétation naturelle.

L'imperata apparait immédiatement, ce qui ne semble pas un signe d'épuisement, cette plante étant encore relativement exigeante ; le paysan effectue d'ailleurs la plupart de ses défrichements de savane sur des zones à imperata et il en tire d'honnêtes récoltes. L'apparition de graminées plus "riches" ne se fait que sur les secteurs de savane plus éloignés où la durée de jachères est plus longue.

Localement, notamment à partir de termitières défoncées, le sol plus riche en bases voit se former, après l'abandon du champ, des noyaux de végétation plus dense. Le micro relief y offre une protection aux feux de brousse et des plantes caractéristiques de jachères forestières apparaissent, mêlées à la végétation naturelle de savane. Par exemple, le voisinage d'une termitière défoncée, dans un champ abandonné depuis trois ans, comportait une végétation assez dense se composant d'Alchornea, Urena Lobata, Bridelia, Anona, un jeune Albizzia, Triumphetta, Vernonia, Hymenocardia ulmoides (1). La protection offerte au feu par ce noyau de végétation, s'ajoutant à celle du micro-relief, peut amener la formation d'un îlot forestier pionnier. Les champs abandonnés, localisés sur des flancs de galerie, à l'abri des vents dominants de saison sèche et par conséquent des feux, sont rapidement colonisés par une brousse arbustive dense où des essences de lumière apparaissent, comme l'Albizzia ou le Xylopia aethiopica.

(1) Ces renseignements sont tirés d'une tournée rapide sur le terrain, en compagnie de Monsieur KOECHLIN, Professeur de botanique à l'Université de Yaoundé, que nous remercions ici.

Ces zones, si elles ne sont pas redéfrichées, peuvent s'accroître jusqu'à donner un contour flou au bord de la galerie, ce qui apparaît nettement sur les photographies aériennes.

Ces diverses formes de colonisation de champs abandonnés semblent indiquer que la succession des cultures sur les champs n'est pas dégradante pour le sol. Elle semble au contraire favoriser un départ rapide de végétation naturelle, parfois de caractère forestier, ce qui a déjà été observé dans la région au cours des études pédologiques effectuées par Monsieur MARTIN.

Cependant, nous avons rencontré dans certaines zones, notamment sur les sols correspondant à l'alignement des collines quartzitiques orientées Nord-Ouest / Sud-Est, vers le centre du terroir, des sols plus appauvris portant localement la marque d'une érosion se traduisant par l'apparition de l'horizon gravillonnaire. Sur des champs récemment abandonnés (2-3 ans) la végétation, en tapis discontinu, se composait de Pennisetum polystachium, Pennisetum subangustum, Melinis minutiflora, Imperata en touffes très dispersées, Schizachirium brevifolium, Erigerone, Cyperus et quelques tiges d'Hyparrhénia diplandra en bordure de champ. De telles zones appauvries se localisent sur les pentes de collines. Des champs voisins, défrichés depuis moins d'un an, laissent apparaître déjà des traces d'érosion ; nous avons observé le décapage dû au ruissellement diffus sur les parties supérieures des champs, et l'apparition des gravillons, tandis que vers le bas des champs, l'accumulation limoneuse dépassait 10 cm d'épaisseur ; les traces de pas s'y impriment en saison pluvieuse. Des rigoles se creusent au raccordement des pentes, l'entaille pouvant atteindre 30 cm de largeur et 50 cm de profondeur. Cette forme d'érosion est due au manque de protection du sol lors des averses, dans les champs cultivés. Les champs sont ensemencés au début des deux saisons des pluies annuelles et subissent l'action érosive des gouttes de pluie particulièrement efficace lors des grains violents de Mars à Mai et des fortes averses de Septembre-Octobre. Une étude hydrologique effectuée par le Centre ORSTOM de Yaoundé en 1963-1964, dans le cadre de laquelle des parcelles d'érosion expérimentales avaient été installées sur la zone même des collines quartzitiques de Zengoaga, a donné les coefficients de ruissellement suivants :

Types de champs	Arachide	Maïs	Sésame	Manioc	Végétation naturelle (savane)
Coefficient de ruissellement (en %)	32,7	13,6	12,4	12,7	0,7

Sur ces parcelles de pente assez faible, 2 à 5 % (et bien des champs ont des pentes plus fortes), l'arachide semble donc **favoriser** le ruissellement. Le maïs aurait vraisemblablement donné des résultats voisins s'il avait été associé aux cucurbitacées comme cela est fréquent sur le terroir villageois (il était en culture pure dans les parcelles, donc semé plus serré).

L'affleurement de l'horizon gravillonnaire du sol, dû à l'érosion pluviale, ne sera plus repris par la suite, pour de nouveaux cycles de cultures. Le paysan les élimine, lors du choix des emplacements de champs. L'extension de ces zones présente donc un danger, en réduisant le parcours cultural. Cette situation est d'autant plus grave que la zone la plus sensible à cette érosion, constituée par les sols sablonneux liés aux quartzites, est proche des lieux habités et que le cultivateur répugne à établir ses champs au-delà d'une distance de trois kilomètres de son habitation.

En dehors de cette zone sensible les sols du terroir ne présentent pas de signes d'érosion.

Si la succession semble généralement ne pas épuiser le sol, ce qui permet une colonisation rapide par la végétation naturelle et une régénération du sol, la durée de jachère semblant suffisante pour cela, un danger peut cependant apparaître dans certains cas, liés à la texture du sol.

c) Une appréciation de l'efficacité de l'agriculture villageoise, en fonction du milieu, peut être fournie par l'examen des rendements.

Différentes sources de renseignements peuvent être utilisées pour l'évaluation des rendements. Pour les récoltes entièrement commercialisées, il est possible d'obtenir une idée approximative des rendements en rapportant les quantités vendues (connaissant l'argent perçu et le prix unitaire) à la superficie du champ ou de la plantation. Le paysan sait aussi, pour les récoltes commercialisées, combien de sacs de produit (cacao, café) ou de paniers (riz) il a vendu ; ce qui peut aussi conduire au calcul approximatif d'un rendement, connaissant le poids moyen d'un sac de cacao ou d'un panier de riz.

Mais des mesures précises ne peuvent être obtenues que par l'installation dans les champs de "carrés". Nous avons utilisé des carrés de 20 mètres de côté, matérialisés par quatre piquets reliés entre eux par une ficelle, et à l'intérieur desquels la récolte fut pesée. Une extrapolation du résultat permet d'obtenir un chiffre de rendement à l'hectare.

1°) Les rendements des plantations

Café

Les rendements des caféières observées montrent des variations comprises entre 60 et 395 kg de cerises à l'hectare. La moyenne est de 220 kg/ha. La variation des rendements peut s'expliquer par la diversité des densités des arbustes : de 1 500 à 2 770 pieds par hectare, avec une moyenne de 2 193 pieds/ha.

La production moyenne d'un pied est donc de 100 grammes de café en cerise.

Ces chiffres doivent cependant être considérés avec prudence car le café est d'introduction récente dans la région et les plantations les plus anciennes n'ont que 5 ans.

Cacao

Le comptage systématique des cacaoyers effectués en 1964 par un agent du poste agricole de Dea, dont dépend Zengoaga, rapporté aux superficies des plantations mesurées sur notre plan, donne une densité de cacaoyers comprise entre 450 et 1 000 pieds à l'hectare, suivant les exploitations. Il ne fait aucun doute que ces chiffres soient inférieurs à la réalité. Le villageois

étant réticent à dévoiler le nombre de ses arbres, il est probable qu'une partie en a été cachée à l'agent agricole ; la dispersion des plantations de chaque exploitant lui permettant aisément cette fraude.

Les carrés de densité installés dans 10 cacaoyères ont donné des chiffres variant de 1 050 à 2 200 pieds à l'hectare, avec une moyenne de 1 400 pieds/ha.

Cette densité est nettement supérieure à la densité moyenne recommandée par les services agricoles (intervalle de 3 mètres entre les arbres soit environ IIII pieds/ha).

La variation des densités entraîne des variations dans les rendements. A cela s'ajoute le fait que les plantations ne sont pas homogènes. A l'exception des plantations anciennes, il est rare d'observer une plantation où tous les arbres sont du même âge ; ce qui est une conséquence du mode de mise en place des arbres. La plantation s'effectue sur de petits défrichements justes suffisants pour recevoir un pied de cacaoyer et durant deux années, la plantation sera abandonnée à la brousse. Lors du nettoyage de la cacaoyère, de nombreux arbustes seront morts, étouffés. Ils seront remplacés peu à peu. Les capsides feront ensuite de nouvelles victimes. La plantation comportera ainsi des arbres de tous âges, ce qui se répercute sur les rendements.

Pour les dix plantations observées, le rendement moyen est de 700 kg de fèves (pesées les jours mêmes de récolte). Si l'on considère que la perte de poids au séchage est d'environ 60 % (chiffre indiqué par la station agronomique de Nkolbisson), le rendement en cacao sec est de 280 kg à l'hectare.

Le rendement par pied est en moyenne de 200 grammes, et le rendement par pied productif est de 222 grammes.

2°) Les rendements des cultures vivrières

Arachide

Une estimation globale du rendement moyen peut être fournie par le rapport du tonnage récolté aux superficies cultivées. Le paysan sait en effet apprécier approximativement sa récolte en nombre de sacs. Le rendement moyen obtenu ainsi est de 750 kg d'arachide-coque à l'hectare, avec des variations suivant les exploitations de 300 à 1 000 kg.

Les carrés de densité ont donné un chiffre supérieur : 1 200 kg d'arachides coques (pesées le jour de la récolte). Avec une perte au séchage d'environ 30 %, le rendement est de 850 kg/ha.

La grande variation des rendements de chaque champ, provient des variations dans les semis ; l'on sème de 1 à 3 graines à la fois, suivant la semence disponible, ce qui se répercute sur le rendement.

Sésame

La variation de densité du semis se traduit là aussi par des rendements compris entre 100 et 350 kg/ha. La moyenne, dans les carrés de densité étant de 250 kg/ha.

Maïs

Le nombre de pieds de maïs varie de 4 000 à 7 500 par hectare, ce dernier chiffre correspondant à du maïs en culture pure, ce qui ne se rencontre que sur des champs rares et exigus. Le plus souvent, le maïs est associé aux cucurbitacées et sa densité moyenne est de 4 950 pieds à l'hectare, fournissant 5 425 tiges de maïs.

Le rendement moyen est alors de 260 kg de maïs-grain à l'hectare.

Graines de courge

La densité varie de 4 000 à 5 000 pieds à l'hectare, et le rendement moyen est de 75 kg de graines à l'hectare.

Riz

Aucun carré de densité n'a été installé dans les rizières. La production étant presque entièrement commercialisée, la récolte est conservée dans de petits paniers, de taille uniforme et de poids sensiblement constant. Nous avons donc rapporté le tonnage récolté (nombre de paniers x poids moyen d'un panier) aux superficies des rizières. Les rendements étaient compris entre 200 et 720 kg de paddy à l'hectare, la moyenne étant de 450 kg.

Manioc

Nous n'avons pas tenté d'évaluer le rendement du manioc ; pour lequel la récolte s'échelonne sur plusieurs années. La seule donnée recueillie concerne la quantité de manioc consommée par le ménage moyen villageois, figurant au chapitre sur la consommation.

II - L'efficacité du système agricole peut être estimée sous l'angle des ressources qu'il procure aux villageois.

L'agriculture nourrit-elle le paysan et lui procure-t-elle un revenu monétaire convenable ?

Nous examinerons successivement la production agricole et la consommation, en vue d'en tirer un bilan, et les ressources monétaires procurées par la vente du surplus de la production.

A) La production

1°) La production villageoise

a) Les superficies cultivées

Plantes cultivées	: 1ère Campagne 1963-64 : (Août-Décembre 1963)		: 2ème Campagne 1963-64 : (Mars-Juillet 1964)	
	: Savane	: Forêt	: Savane	: Forêt
Arachides	: 21,50,00	: -	: 2,40,00	: -
Sésame	: 15,20,00	: -	: -	: -
Maïs	: -	: 0,70,00	: -	: 0,75,00
Maïs-Bananes	: 1,19,20	: 2,67,20	: 1,12,90	: 3,05,60
Bananes	: 5,57,80	: 6,86,20	: 4,62,10	: 7,23,80
Courges-Maïs	: -	: -	: 26,40,00	: 4,25,00
Manioc	: 34,33,00(1)	: -	: 44,00,00(1)	: -
Divers	: 1,10,00	: 3,50,00	: 1,50,00	: 1,60,00
Riz	: -	: 3,28,80	: -	: -
Tabac	: -	: -	: -	: 1,20,00
Total	: 78,90,00	: 17,02,20	: 80,05,00	: 18,09,40
Plantations	:	:	:	:
Cacao	: 53,53,60	:	:	:
Café	: 5,59,00	:	:	:

(1) Les champs de manioc en voie d'abandon, n'ont pas été comptés dans ces superficies. Le manioc y domine encore mais les récoltes y sont devenues négligeables. Ces superficies couvraient 8 hectares en 1ère campagne et 10 hectares en seconde campagne.

b) Superficie totale annuelle par produit et estimation des quantités récoltées.

Produit	Superficie (en hectares)	Rendement (kg/ha)	Production (en kg de produit sec)
Arachide (coque)	23,90,00	850	20.315
Sésame	15,20,00	250	3.800
Maïs (grain)	40,04,90	260	10.413
Courges (graines)	30,65,00	75	2.300
Riz (paddy)	3,28,80	450	1.480
Bananes	17,06,40	-	-
Manioc	50,00,00	-	-
Cacao	53,53,60	280	14.990
Café (cerises)	5,59,60	220	1.230

2°) La production du ménage

a) L'exploitation moyenne

Pour l'année agricole 1963-1964, l'exploitation moyenne avait au total, une superficie cultivée de 2,28 hectares, se décomposant ainsi :

	1ère Campagne		2ème Campagne	
	Savane	Forêt	Savane	Forêt
Champs vivriers:	1,14,34	0,24,46	1,16,00	0,26,22
Plantations				
Cacao		0,77,58		
Café		0,08,10		

b) Répartition des superficies cultivées au cours des deux campagnes

Plantes cultivées	1ère Campagne		2ème Campagne	
	Savane	Forêt	Savane	Forêt
Arachides	0,31,16	-	0,03,48	-
Sésame	0,22,03	-	-	-
Maïs	-	0,01,01	-	0,01,09
Maïs-Bananes	0,01,72	0,03,87	0,01,63	0,04,43
Courges-Maïs	-	-	0,38,26	0,06,15
Bananes	0,08,08	0,09,95	0,06,70	0,10,49
Divers	0,01,60	0,05,07	0,02,17	0,02,32
Manioc	0,49,75	-	0,63,77	-
Riz	-	0,04,76	-	-
Tabac	-	-	-	0,01,74
Total	1,14,34	0,24,66	1,16,01	0,26,22
Cacao		0,77,58		
Café		0,08,10		

c) Superficie totale annuelle par produit et estimation des
quantité récoltée :

	Superficie	Production
Arachide	0,34,64	294 kg
Sésame	0,22,03	55 kg
Maïs	0,58,12	133
Courges	0,44,42	33
Banane	0,24,73	-
Manioc	0,72,46	-
Riz	0,04,76	21
Cacao	0,77,58(1)	182
Café	0,08,10	17

(1) 0,65,21 seulement en production.

B) La consommation

Sur un échantillon de 6 foyers, rassemblant au total 21 personnes, (1) les aliments entrant dans la composition des repas ont été pesés quotidiennement, à raison d'une semaine par mois (les familles ont été pour cela réparties en 4 groupes, en fonction de leur proximité). Cette étude porte sur la consommation d'aliments provenant de la production familiale. Elle ne tient pas compte des repas pris à l'extérieur, ni des plats provenant de l'extérieur. Il ne s'agit donc pas d'une étude de l'alimentation totale, mais seulement de la part de la production qui est consommée. Cependant, les résultats ne doivent pas être très éloignés de ce qu'aurait pu donner une enquête sur l'alimentation totale car si les ressortissants d'un ménage prennent de nombreux repas à l'extérieur, ils nourrissent aussi de nombreux visiteurs ; une compensation peut donc se produire entre la nourriture prise au dehors et celle consommée dans le cadre de la famille par les "étrangers".

1°) Tableau de la consommation de l'échantillon

(1) Un foyer a dû être éliminé au cours de l'enquête ; il s'agissait d'un célibataire ayant quitté le village durant quatre mois.

TABLEAU DE LA CONSOMMATION POUR LES 20 PERSONNES DE L'ECHANTILLON (Une semaine par mois)

Produit		J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
) Feuilles													
Manioc	manihot Utilissima	15.120	10.785	12.711	4.941	7.479	15.694	17.675	16.012	8.950	14.046	14.743	16.191
Mbembe	?	786	-	-	-	220	450	572	761	385	280	360	380
Abok	cucurbita pepo	-	-	20	-	-	30	2.817	680	1.070	-	-	650
Gombo	Hibiscus estulentus	-	-	-	-	560	-	353	-	-	-	-	-
Macabo	Xanthosoma Sagittifolium	420	-	-	-	-	-	815	504	-	-	660	-
Folong	Amaranthus hybridus	-	-	150	-	412	-	-	-	-	622	496	-
Zom	Solanum aethiopicum	850	-	2.470	1.015	695	-	30	-	-	-	-	-
Diverses		-	-	-	-	-	550	-	10	85	215	-	320
) Tubercules													
Patate	Ipomoea batatas	-	-	-	-	-	-	6.496	-	-	-	-	-
Igname	Dioscorea sp.	-	-	-	-	-	-	-	6.189	11.230	10.718	4.500	6.218
Manioc Tub.	Manihot utilisima	2.980	4.710	-	2.310	2.772	3.400	-	2.846	3.150	6.340	-	-
Manioc fari.	"	44.566	35.860	37.832	27.832	27.829	19.218	45.542	34.744	42.702	50.319	56.029	71.958
Manioc bâton	"	-	-	-	-	-	1.500	-	-	-	-	-	-
Macabo	Xanthosoma Sagittifolium	1.460	-	-	-	-	810	-	-	-	-	580	-
) Graines													
Sesame	Sesamum indicum	-	530	712	410	-	-	-	380	-	-	-	-
Arachide	Arachis hypogea	8.393	5.815	6.805	4.980	5.109	4.636	7.051	5.689	5.755	3.625	3.368	4.768
Courge	Cucumeropsis edulis	-	570	-	918	300	473	-	-	3.210	3.592	5.009	5.310
Maïs-grain	Zea maïs	-	-	-	-	-	-	9.495	2.693	-	-	-	-
Maïs-Farine	" "	1.610	3.995	-	360	1.700	730	15.780	18.413	26.586	17.051	12.586	3.116
Riz	Oryza Sativa	-	2.850	-	1.020	-	-	-	-	2.780	-	-	640
) Divers													
Gombo	Hibiscus esculentus	1.905	460	477	962	2.086	1.162	1.208	827	509	1.757	1.800	3.811
Abok	Cucurbita pepo	1.124	-	-	-	-	-	3.165	2.252	3.260	3.830	-	950
Zom	Solanum aethiopicum	934	-	1.000	2.778	1.018	250	-	-	-	-	-	-
Tomate	Solanum lycopersicum	355	1.240	510	270	1.110	70	1.032	-	-	-	100	55
Zon	Solanum Sp.	-	-	-	-	463	630	1.209	430	400	360	40	510
Folong	Amaranthus hybridus	-	-	-	225	1.082	280	-	-	3.732	2.604	490	256
Choux palmiste	Glacis guineensis	-	-	-	-	-	-	-	-	-	3.720	-	-
Banane pl.	Musa Sapientium var. paradisiaca	-	-	-	-	-	3.490	2.385	1.380	2.270	-	1.150	-

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Ingrédients												
Piment	630	681	700	546	564	536	571	600	906	668	770	565
Sel	590	550	730	515	481	473	768	770	1.099	800	760	740
Basilic	54	343	175	304	130	80	50	75	73	226	350	218
Oignons	60	110	-	60	-	-	30	70	10	-	-	-
Noix Palme						1.180	2.635	596	2.810	940	270	-
Huile palme	186	80	613	971	92	-	200	250	300	1.097	710	375
Divers							34					
Viande												
Viande fraîche												
porc	-	900	-	-	-	-	-	-	-	1.245	-	-
boeuf	-	1.240	-	-	-	-	885	-	-	-	-	-
mouton	-	-	-	-	720	-	-	-	-	-	-	1.420
poulet	-	-	-	1.590	-	-	600	-	-	-	300	-
gibier	2.330	5.270	1.325	970	-	2.100	6.546	4.185	4.862	4.796	13.243	3.614
Viande séchée	820	470	560	-	1.026	385	1.789	1.983	960	-	-	2.255
Insectes	-	3.360	794	-	-	-	1.180	-	307	440	380	490
Serpents	-	-	-	312	213	-	-	1.170	-	-	1.000	-
Poisson												
Poisson frais												
séchés	840	1.390	820	1.012	-	-	-	-	-	-	-	-
crevettes	2.250	3.350	4.910	180	490	-	-	218	-	-	250	350
	270	115	99	-	70	65	45	65	100	275	150	85
Oeufs	-	-	-	-	-	-	-	-	240	-	-	-
Champignons	230	1.734	926	8.220	2.238	666	4.606	1.335	13.072	6.890	1.800	-

La consommation familiale, telle qu'elle apparaît dans ce tableau suffit-elle à l'alimentation du paysan ?

La confrontation des besoins caloriques de notre échantillon et de la quantité de calories fournies par la consommation, sur la base d'une semaine par mois, permettra d'apprécier l'efficacité de l'alimentation villageoise.

2°) Le calcul des besoins caloriques

Le besoin calorique de chaque individu composant l'échantillon a été établi suivant des normes utilisées par les nutritionnistes (1).

Le point de départ est fourni par le calcul du niveau calorique global de chaque individu adulte par les formules suivantes :

Homme - E (niveau calorique) : $815 + 36,6 P$ (poids)
Femme - E : $510 + 31,1 P$

Ce niveau calorique, calculé pour des individus de référence placés dans des conditions précises d'âge (25 ans) de poids (65 kg pour l'homme et 55 kg pour la femme) et de température (10°C), doit subir un certain nombre d'ajustements pour être adapté à chaque membre de l'échantillon :

- correction en fonction de l'âge :

Les besoins diminuant avec l'âge, le taux de correction du besoin global, indiqué par le Comité des besoins en calories (F.A.O.) est le suivant :

3 %	entre 25 et 35 ans
6 %	" 35 et 45 "
13,5 %	" 45 et 55 "
21 %	" 55 et 65 "
31 %	au delà de 65 "

- correction en fonction de la température :

Les besoins diminuent avec l'augmentation de la température ; il est convenu d'abaisser le niveau calorique de 0,5 % par degré au-dessus de la température de référence fixée à 10°C., soit une diminution de 7 % pour Zengoaga, où la température moyenne annuelle est voisine de 24°C.

(1) Méthode tirée de :

- Docteur J. PELE :- "Influence de l'alimentation sur la santé, le psychisme, et le travail". IRCAM Note Ronéo 20 p.

Nous remercions le Docteur PELE, des conseils qu'il a bien voulu nous donner, pour la conduite de ce travail.

Pour les enfants, les recommandations de la FAO, donnent, pour le calcul de niveau calorique, le barème suivant :

:	1 an	:	110 calories	:
:	1 à 3 ans	:	1.300 "	:
:	4 à 6 "	:	1.700 "	:
:	7 à 9 "	:	2.100 "	:
:	10 à 12 "	:	2.500 "	:
:		:	Garçons : Filles	:
:	13 à 15 ans	:	3.100 : 2.600	:
:	16 à 20 "	:	3.600 : 2.400	:

Ces chiffres doivent également subir l'abattement dû à l'augmentation de la température.

Le besoin calorique de notre échantillon de 20 personnes, calculé par cette méthode, sur la base d'une semaine, est de 317.000 calories. Le tableau ci-dessous donne la couverture des besoins (les équivalents caloriques des produits consommés ont été calculés d'après les tables fournies par la section de nutrition du Centre ORSTOM de Yaoundé).

:	Mois	: Besoins en calor- : riques par semai- : ne	: Couverture des besoins : (en calories)	: (en %)	:
:	J	: 317.000 cal.	: 247.000 cal	: 78 %	:
:	F	: "	: 247.000 "	: 78	:
:	M	: "	: 214.000 "	: 68	:
:	A	: "	: 164.000 "	: 52	:
:	M	: "	: 156.000 "	: 49	:
:	J	: "	: 135.000 "	: 43	:
:	J	: "	: 364.000 "	: 115	:
:	A	: "	: 269.000 "	: 85	:
:	S	: "	: 364.000 "	: 115	:
:	O	: "	: 351.000 "	: 111	:
:	N	: "	: 341.000 "	: 108	:
:	D	: "	: 368.000 "	: 116	:
:	Total	:	:	:	:
:	: 12 Se-	: 3.804.000	: 3.220.000	: 85 %	:
:	: maines:	:	:	:	:

C - Le bilan production - consommation

Ce bilan a été évalué sur la base du ménage moyen (3,2 personnes). Le tableau de la consommation, donné plus haut, fournissait pour l'ensemble de l'échantillon, des poids nets d'aliments effectivement consommés. Il convient donc de le traduire en quantités brutes, telles que récoltées. Les chiffres, valables pour une semaine par mois, ont d'autre part été extrapolés pour le calcul des quantités brutes consommées par le ménage moyen, au cours d'une année entière.

a)- Tableau de la consommation annuelle totale.

	J	F	M	A	M	J	J
Feuilles de Manioc diverses	3.348 456	2.156 -	2.815 589	1.059 217	1.655 417	3.363 220	3.914 1.015
Manioc tubercule	660	942	-	495	614	729	-
" farine	9.868	7.168	8.407	5.964	6.162	4.110	10.084
Igname							
Patate							1.426
Macabo	223					171	
Sesame	-	106	158	90			
Arachide	1.860	1.162	1.507	1.065	1.131	990	1.561
Graine de courge	-	114	-	197	62	101	
Maïs-Grain	-	-	-	-	-	-	2.108
" Farine	357	798	-	77	372	156	3.493
Riz	-	570	-	219	-	-	-
Gombo	422	92	105	205	462	249	266
Abok	249	-	-	-	-	-	700
Zom	207	-	217	595	223	54	-
Tomate	78	246	112	58	248	15	228
Zon	-	-	-	-	102	135	266
Folong	-	-	-	48	238	60	-
Plantain	-	-	-	-	-	750	527
Choux palmiste	-	-	-	-	-	-	-
Noix de palme	-	-	-	-	-	253	582
Huile de palme	41	16	135	210	22	-	53
Oignons	13	22	-	13	-	-	14
Piment	139	134	155	117	124	114	124
Basilic	13	67	38	65	-	17	13
Champignons	51	347	205	1.761	496	142	1.020
Oeufs	-	-	-	-	-	-	-
Viande fraîche	516	1.481	293	579	155	450	1.778
" séchée	181	94	124	-	276	82	395
Poisson frais	186	168	307	176	223	-	-
" séché	498	669	1.087	39	108	-	-
Insectes-Serpents	-	672	176	67	46	-	260
Crevettes séchées	59	22	22	-	15	15	9
Sel	130	110	161	110	31	101	170

A	S	O	N	D	Consommation nette annuelle (grammes)		Consommation an. (prod.bruts en g)			
					par personne	par ménage moy. (3, 2p)	par personne	par ménage moy.		
3.545 432	1.918 330	3.109 248	3.150 324	3.584 298	36.616 4.546	117.171 14.547	46.947 5.348	150.230 17.114		
629	660	1.404	-	-	6.133	19.626	} 285.180	} 912.576		
7.688	9.150	11.141	12.000	15.934	107.676	354.563				
1.370	2.406	2.373	960	1.376	8.485	27.152			10.740	34.370
-	-	-	-	-	1.426	4.563			1.828	5.850
-	-	-	120	-	514	1.645	695	2.223		
84	-	-	-	-	438	1.402	487	1.558		
1.258	1.233	803	722	1.056	14.348	54.914	26.401	84.483		
-	688	795	1.073	1.178	4.208	13.466	6.575	21.041		
595	-	-	-	-	2.703	8.650	} 27.358	} 87.545		
4.076	5.697	3.776	2.697	690	22.189	71.005				
-	594	-	-	142	1.525	4.880	1.694	5.422		
183	109	388	390	843	3.714	11.885	4.585	14.673		
496	699	846	-	211	3.201	10.243	4.104	13.132		
-	-	-	-	-	1.296	4.147	1.620	5.184		
-	-	-	21	12	1.018	3.258	1.131	3.620		
93	85	79	9	113	882	2.822	980	3.135		
-	800	576	105	56	1.883	6.026	2.092	6.695		
205	486	-	246	-	2.214	7.085	3.571	11.427		
-	-	824	-	-	824	2.637	824	2.637		
132	602	207	60	-	1.836	5.875	} 10.450	} 33.439		
56	60	242	152	83	1.070	3.424				
15	2	-	-	-	79	253	88	281		
133	194	148	165	125	1.672	5.350	2.090	6.687		
164	156	50	75	48	706	2.259	7.844	25.100		
294	2.801	1.525	390	-	9.032	28.902	10.625	34.002		
-	51	-	-	-	51	163	-	-		
927	1.041	1.333	2.901	1.121	12.575	40.240	-	-		
434	205	-	-	499	2.290	7.328	-	-		
-	-	-	-	-	1.060	3.392	-	-		
48	-	-	54	78	2.581	8.259	-	-		
258	65	93	295	108	2.040	6.528	-	-		
14	21	60	32	19	288	922	-	-		
170	235	176	164	111	1.669	5.341	-	-		

b) Le bilan Consommation - Production au niveau du ménage (3,2 personnes)

Produit	Consommation brute (Kg)	Production (Kg)	Bilan Cons.(%) Prod.
Arachides	84,483	294	28,7
Graine de courge	21,041	33	63,8
Maïs	87,545 (1)	133	65,8 (1)
Sesame	1,558	55	2,8
Riz	5,422	21 (2)	25,8 (2)
Manioc	912,576	-	Production légèrement supérieure à la consommation (petit commerce).
Plantain	11,427	-	
Ignames	34,370	-	
Patates	5,850	-	
Tomate	3,620	-	
Macabo	2,223	-	Production entièrement auto-consommée.
Gombo	14,673	-	
Abok	13,132	-	
Zom	5,184	-	
Zon	3,135	-	
Folong	6,695	-	
Oignons	0,281	-	
Piment	6,687	-	
Basilic	2,510	-	
Feuilles Divers.	167,344	-	

- (1) Une bonne partie de la production de maïs est consommée sous forme de vin et a échappé aux mesures de la consommation
- (2) Le petit nombre de riziculteurs villageois, par rapport au nombre des exploitations est trop faible pour figurer valablement dans la production moyenne du ménage. Le bilan de 25,8% est de ce fait très nettement surestimé.

C - Les revenus monétaires

Nous donnons dans les tableaux suivants les revenus monétaires dans six foyers : revenu moyen par foyer, et revenus séparés de l'homme et de la femme dans chaque foyer. Un tableau des dépenses des ménages permet de donner une idée de l'équilibre des budgets.

- Les Revenus monétaires dans 6 foyers villageois

	1 Célibataire	2 Ménage monogame	3 Ménage monogame	4 Ménage polygame (3 femmes)	5 Ménage polygame (3 femmes)	6 Ménage polygame (4 femmes)
1°/Agriculture de Forêt						
Cacao	1.200		8.000		30.000	26.000
Café		4.000			2.500	
Tabac	15.000	1.000				
Riz			3.600			
2°/Agricult. de Savane						
Arachide		9.000	6.000	11.100	3.500	23.000
Courge (graine)		1.180	2.500	5.000	1.600	6.900
Maïs				1.100		
Sésame			800			2.300
Vivriers divers				400	600	1.500
3°/Activités Second						
Fruits divers					300	4.000
Volaille			700	500		
Gibier-poisson	900		2.500			
Vin (Palme, maïs)	1.900	1.200	3.000	2.500	11.600	4.400
Artisanat		900				400
4°/ Revenus en espèces						
Cadeaux				2.000		1.000
Salaires	5.400		6.000			
Dots			24.000			
TOTAL	24.400	17.280	57.100	22.600	50.100	69.500

- La répartition des revenus moyens, en fonction de leur origine, est la suivante :

- Agriculture de forêt 38 %
- Agriculture de savane 32 %
- Activités secondaires 14 %
- Revenus en espèces 16 %

- Le revenu moyen par personne est de 10.040 francs CFA.

Le ménage moyen villageois, de 3,2 personnes, aurait donc un revenu de l'ordre de 32.000 francs.

- Le revenu par personne active est de 14.175 francs.

REVENUS MONETAIRES DES CHEFS DE FAMILLES

	1	2	3	4	5	6
1°/Agriculture						
Cacao	1.200		8.000		30.000	26.000
Café		4.000			2.500	
Tabac	15.000	1.000				
Riz			3.600			
Arachides		1.000		3.600		
2°/Activit.Second						
Fruits						4.000
Volaille			700	500		
Gibier-poisson	900		2.500			
Vin-palme	1.900	700		200	4.000	
Artisanat		900				400
3°/Revenus en espèces						
Salaires dot	5.400		6.000 24.000			
TOTAL	24.400	7.600	44.800	4.300	36.500	30.400

Le revenu moyen établi entre ces 6 chefs de famille est de 24.666 Frs CFA se répartissent ainsi :

Agriculture 64,5 %
 Activités secondaires.. 24 %
 Revenus en espèces..... 11,5 %

REVENUS MONETAIRES DES EPOUSES

	2	3	4		5			6			
			épouse 1	épou. 2	épouse 1	épouse 2	épouse 3	épouse 1	épouse 2	épou. 3	épouse 4
1°/Agricult.											
Arachide	8.000	6.000	4.000	3.500			3.500	4.000	6.000	6.000	7.000
Sesame		800						700		1.100	500
Courges	1.180	2.500	2.500	2.500		500	1.100	2.100	1.800	1.500	1.500
Maïs			1.100								
Vivriers Div			200	200		600		300	300	500	400
2°/Activit. Second.											
Vin de maïs	500	3.000		2.300	2.100	3.500	2.300	800	900	1.200	1.500
3°/Revenus en espèces Dons			2.000					1.000			
TOTAL	9.680	12.300	9.800	8.500	2.100	4.600	6.900	8.900	9.000	10.300	10.900

Le revenu moyen pour les 11 femmes de l'échantillon est de 8.452 Francs CFA se répartissant ainsi :

Agriculture 77 %
 Activités Secondaires 20 %
 Revenu en espèces 3 %

LES DEPENSES

	1	2	3	4	5	6
Habillement	1.650	2.650	7.500	3.800	7.200	8.750
Santé	500	1.150	3.850	1.050	6.100	5.500
Alimentation	750	1.750	7.150	1.100	4.950	6.300
Equipement domestiq	750	950	2.950	1.250	4.500	5.600
Equipement Agricole	1.150	250			950	2.500
Transports	2.150	600	3.600	1.400	5.400	5.700
Chasse (au fusil)					7.500	
Scolarisation-culte	1.000		6.800			1.500
Justice			8.200	1.500	500	650
Dons en espèces	1.500	800	1.500	1.500	3.500	17.500
Dot	10.000		11.000	8.000		
Impôts	4.200	4.200	4.200	4.200	4.200	8.400
Divers	500	1.100	800		2.250	2.500
	24.150	13.450	57.550	23.800	47.050	64.900
Balance recette dépenses	+ 250	+ 3.830	- 450	- 1.200	+ 3.050	+ 4.600

LES FAIBLESSES DU SYSTEME AGRICOLE

L'examen des rendements, de la consommation, des revenus monétaires, révèle la médiocrité des ressources villageoises.

a) faiblesse des rendements

Les rendements moyens, aussi bien en ce qui concerne les cultures de forêt que celles de savane, sont mauvais. Pourtant les grandes variations des rendements d'une exploitation à l'autre, font apparaître des chiffres parfois élevés. Pour les principales cultures, les chiffres les plus forts enregistrés furent les suivants :

Cacao	370 kg/ha.
Café	395
Arachides	1050
Sésame	400
Graines de courges	195
Maïs	800 (culture pure)
Riz (paddy)	720

Ces chiffres, nettement supérieurs aux rendements moyens, prouvent qu'il est possible, dans les conditions actuelles de culture, d'obtenir des rendements meilleurs.

Le milieu physique nous est apparu assez favorable. Il peut être cependant incriminé en ce qui concerne les plantations arbustives. La situation géographique de la région, aux confins septentrionaux de la zone forestière, n'est plus très favorable à cette forme d'agriculture. La pluviosité est encore suffisante, mais la saison sèche de Décembre à Mars, s'y fait nettement sentir et les cacaoyers sont parfois "grillés" par le soleil.

Mais d'une manière générale, il semble que les faibles rendements observés proviennent, pour l'ensemble des plantes cultivées, de la faiblesse des conditions humaines de la production. Nous avons noté, dans les chapitres descriptifs, l'extrême irrégularité des semis, se traduisant par de grandes variations de densité à l'hectare des plantes cultivées ; l'entretien defectueux, particulièrement dans le domaine des plantations ; les mauvais procédés employés pour certaines récoltes, notamment pour le riz. Les dégâts occasionnés par les animaux, surtout les oiseaux, viennent aggraver la situation. Nous avons remarqué également le peu de soins apportés au conditionnement des récoltes. Les mauvaises conditions de fermentation et de séchage du cacao amènent la vente d'un produit de médiocre

qualité ; il en est de même pour le séchage du tabac. De plus il n'est prévu aucun moyen de stockage des récoltes commercialisables, l'écoulement des produits s'effectuant d'ordinaire assez vite. Cependant les retards apportés dans l'enlèvement des récoltes de riz, au cours de la campagne 1963-64, ont entraîné la perte (moisissures, insectes) du quart de la récolte.

b) Insuffisance de l'alimentation

Dans le domaine de la consommation, un déficit calorique apparaît durant sept mois de l'année. Il est marqué principalement de Janvier à Juin, période durant la quelle il va croissant. Janvier, Février et le début de Mars sont pourtant des époques de récoltes importantes (arachides, sésame, riz). L'existence de deux campagnes agricoles annuelles ne devrait pas entraîner de période de soudure ; d'autant plus que le manioc, l'aliment de base, est consommé régulièrement toute l'année ; le "couscous", préparé à partir de la farine de manioc ("fufu") est un plat quotidien.

Comment expliquer alors le déficit calorique ?

Plusieurs faits apportent des éléments de réponse.

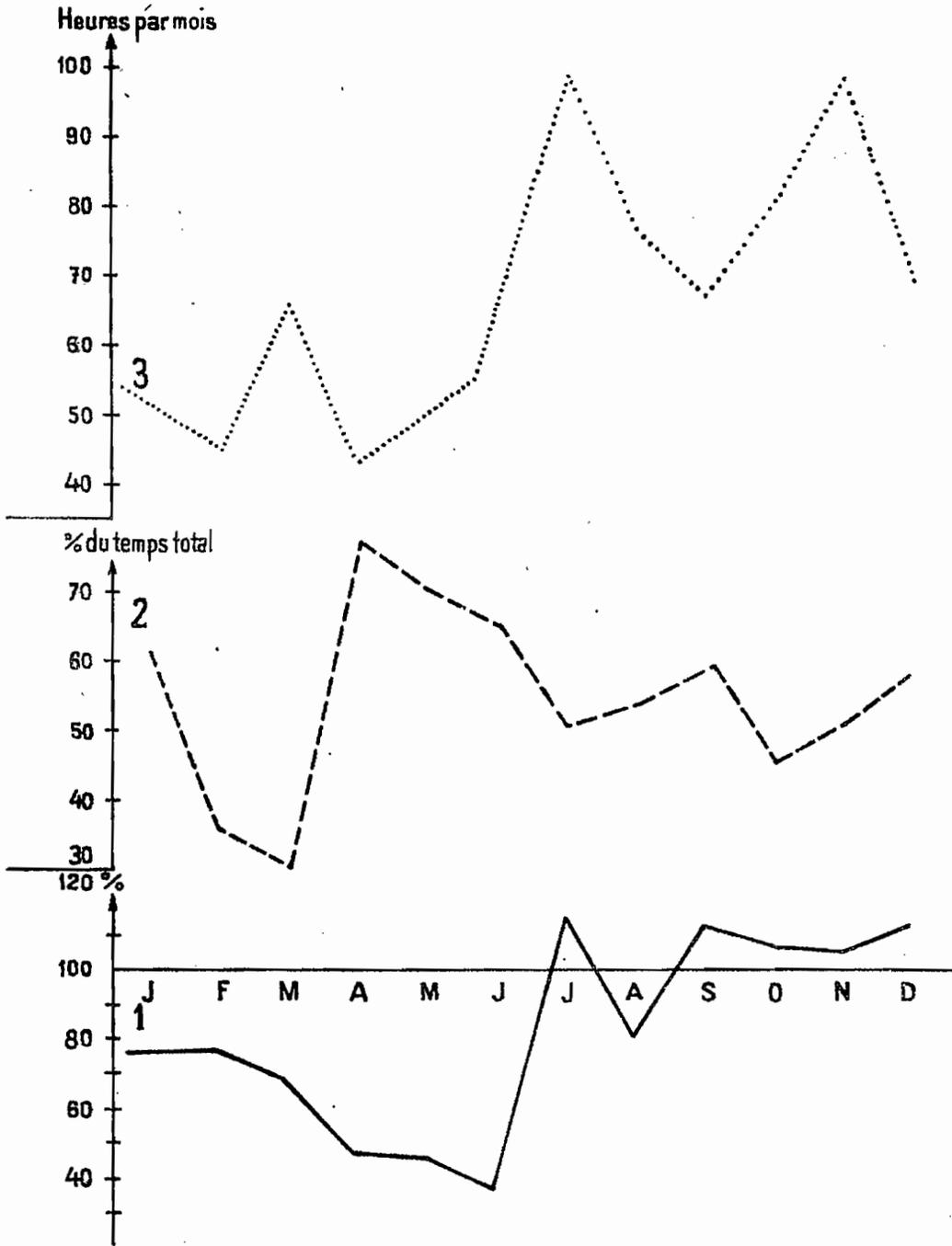
L'on constate à la lecture des tableaux de consommation, la faible part prise, dans l'alimentation, par les plantes d'origine forestière, comme l'igname, la patate, le macabo, la banane plantain. Ces plantes sont pourtant cultivées dans tous les champs vivriers, et dans les plantations de forêt; mais on les mange peu. Elles alimentent cependant un petit commerce grâce au trafic routier.

L'on remarque aussi le caractère épisodique de la consommation de certains produits, de haute valeur énergétique, comme le maïs, la graine de courge. Le maïs est surtout consommé de Juillet à Septembre, c'est-à-dire au moment de la récolte et quelques temps après. Pourtant il y a toute l'année du maïs dans la cuisine de la femme, mais il sert essentiellement à la fabrication du vin de maïs ("kpwata"). La graine de courge, pourtant très appréciée, est en grande partie vendue car elle se vend cher.

L'un des facteurs essentiels de la sous-alimentation provient en effet de la commercialisation abusive des produits vivriers. Ce phénomène paraît lié à l'extension de la ville de Yaoundé et aux besoins croissants de produits alimentaires pour nourrir sa population. La facilité de vente de l'arachide, du sésame, du riz, amène les gens à écouler de cette manière l'essentiel de leur production, ce qui joue au détriment de la consommation locale; souvent l'on doit même racheter quelques kilos de semence car l'on a trop vendu.

Le déficit alimentaire du début de l'année coïncide ainsi en partie, avec la principale époque de commercialisation.

D'autres éléments d'explication de ce déficit apparaissent à la lecture du tableau suivant, sur lequel la courbe de couverture des besoins caloriques est mise en parallèle avec celle des travaux agricoles féminins et celle des travaux ménagers qui sont absorbés en grande partie par le temps de préparation des repas.



Relations entre - couverture des besoins caloriques (1)
- temps de travail agricole de la femme (2)
- temps de travail ménager de la femme (3)

L'on constate que la courbe des travaux ménagers et celle des travaux agricoles varient en sens inverse l'une de l'autre. Il apparaît qu'aux périodes de pointe des travaux agricoles correspond une diminution du temps consacré aux travaux ménagers, donc à la préparation des repas. Nous avons remarqué en effet, qu'à la suite de longues journées de travail, la femme ne se sentait pas la force, à son retour, de préparer un repas, ce qui demande toujours deux à trois heures de travail. Epuisée, elle n'aspire qu'à se reposer. C'est un élément à prendre en considération dans le déficit alimentaire, qui est le plus marqué à l'époque des plus intenses travaux agricoles, de Mars à Juillet, où se succèdent dans le temps, la préparation et les semis des champs de deuxième campagne, deux sarclages successifs de ces champs, et le défrichement des champs nouveaux.

L'insuffisance de l'alimentation villageoise se traduisant par un net déficit sur le plan quantitatif, est vraisemblablement aggravée, du point de vue qualitatif, l'essentiel de la consommation reposant sur le manioc. Le déficit aura des répercussions sur l'ensemble de la vie agricole ; c'est un facteur limitant l'activité physique du paysan.

c) Faiblesse des revenus monétaires

Les revenus monétaires subissent le contre-coup de la faiblesse des rendements et du système de production en général, puisque l'essentiel en est fourni par la vente de la production agricole. Il est cependant difficile d'apprécier la valeur de ces revenus. L'on ne peut que les comparer à ceux d'autres régions du Cameroun, en ne perdant pas de vue cependant la faiblesse de notre échantillon. Les revenus du ménage moyen de Zengoaga sont inférieurs à ceux de la région cacaoyère des environs de Yaoundé, qui sont de l'ordre 40.000 Francs CFA. Ils sont plus proches des revenus des ménages de l'Adamaoua, voisins de 34.000 francs.

Mais si les revenus des planteurs de la forêt repose essentiellement sur la vente du cacao et présentent de ce fait des fluctuations dues aux variations des cours, les ressources monétaires de Zengoaga paraissent mieux équilibrées. Il est important, en effet, de remarquer qu'en moyenne 38 % des recettes sont fournies par l'agriculture de forêt (cacao, café, tabac, riz) mais que l'agriculture vivrière de savane assure des rentrées d'argent presque aussi importante : 32 %. Le rôle de la femme dans l'alimentation du budget familial apparaît ainsi considérable.

D'une manière générale, les ressources procurées par l'agriculture villageoise apparaissent plus faibles que ne le laissait espérer l'environnement physique local. C'est dans les conditions humaines de l'agriculture qu'il semble falloir chercher les causes profondes de cette inefficacité.

L'on peut penser à l'origine plus septentrionale des gens de Zengoaga. C'est à une époque récente, remontant à sept ou huit générations, qu'ils sont venus s'installer au Sud de la Sanaga. Ont-ils trouvé là un milieu très différent, auquel ils se sont mal adaptés ?

Le paysage des savanes, dans la région située au Nord du fleuve est en effet sensiblement différent. Les savanes y sont plus largement représentées et la forêt s'y restreint en d'étroits filets le long des cours d'eau. Le système agricole ancien reposait essentiellement sur une agriculture de subsistance, pratiquée en savane, par les femmes. Mais l'implantation actuelle des gens, laisse encore à leur disposition des étendues de savane largement suffisantes. La moitié de la superficie du terroir est représentée par la savane.

Dans le domaine des plantes cultivées en savane, peu de changements semblent être intervenus. L'on connaissait déjà, l'arachide, les courges, le maïs, le sésame, le manioc. L'on cultivait en plus, le mil, "nanang", qui a été abandonné aux environs des années 1920 ; de nombreux villageois se souviennent, qu'encore enfants, ils étaient chargés de la surveillance des champs de mil, pour en chasser les oiseaux. La nature des plantes cultivées n'a donc guère changé. Les variétés cultivées, cependant, ont été renouvelées. Des semences améliorées ont remplacé les variétés rustiques, sous l'administration européenne. Cela s'est traduit par une augmentation de travail. Ces plantes, plus fragiles que les variétés anciennes, demandent plus de soins. Les récoltes d'arachides notamment, doivent se faire plus rapidement, par crainte de germination en terre, si une averse survient au moment de la récolte.

Mais les changements ne semblent pas avoir affecté profondément le système agricole, dans le sens d'un dépaysement pouvant entraîner une inadaptation.

Les cultures en milieu forestier, en revanche, ont amené des changements importants.

La forêt n'était pas inconnue du villageois. Il devait utiliser le bois pour confectionner son habitation, ses instruments de travail. Mais le travail agricole en forêt a été une chose nouvelle. Il existe actuellement une certaine répugnance à défricher la forêt. L'outillage peut-il être incriminé ?

Le principal outil du villageois est la machette. Le labeur exigé pour un défrichement forestier à la machette, peut sans doute expliquer en partie, le désintéressement de l'homme,

à l'égard de la forêt. Mais la hâche est connue depuis longtemps; les forgerons locaux la fabriquaient autrefois et on la trouve aujourd'hui chez les commerçants des centres, avec la scie; ces instruments sont cependant très peu utilisés.

Le désintéressement du paysan pour le travail en forêt, n'existe d'ailleurs pas seulement au stade du défrichage.

L'on est obligé de défricher un coin de forêt pour créer une plantation mais celle-ci une fois installée, c'est alors le manque d'entretien qui se fait sentir. Bon nombre de plantations sont envahies par la brousse; des cabosses malades, atteintes de pourriture brune, restent accrochées à l'arbre, répandant la maladie autour d'elles. L'on va même jusqu'à laisser une récolte sur l'arbre, sous prétexte d'un voyage. Le villageois ne peut donc être qualifié de planteur.

Il a pourtant adopté le cacaoyer, le caféier, le riz, le tabac. Ces plantes l'intéressent peu cependant, notamment les deux dernières, qui exigent des efforts sans cesse à renouveler, rizières et champs de tabac ne durant qu'une saison. Les cultures arbustives ont l'avantage d'occuper le sol de façon durable, attestant la propriété durant de nombreuses années. Une vaste plantation en mauvais état apporte plus de prestige qu'un petit nombre d'arbres bien entretenus.

Le véritable dépaysement dans le domaine agricole, ne réside donc pas tant, semble-t-il, dans la découverte d'un milieu nouveau, de plantes nouvelles, avec lesquels l'on s'est peu familiarisé, que dans le passage pour l'homme des nobles activités d'autrefois, guerre et chasse, à celles plus humbles de cultivateur. Quarantes années de vie agricole n'ont pas suffi à faire de lui un véritable paysan. S'il a adopté les cultures nouvelles qui lui ont été apportées, il ne semble pas en avoir assimilé les techniques de production.

L'origine septentrionale des villageois suffit-elle à expliquer les faiblesses du système agricole ?

Ce dernier ne paraît pas "figé". L'ancien système a évolué avec l'adoption de plantes nouvelles, et l'ouverture de débouchés aux divers produits agricoles; et l'outillage nécessaire, s'il n'est pas toujours utilisé, existe néanmoins; l'on ne peut donc l'incriminer. Une autre hypothèse vient alors à l'esprit, quant à la médiocrité des ressources, lorsque l'on considère l'état de nonchalance qui se dégage des activités villageoises.

L'ensemble de la vie agricole se situe dans un climat de laisser aller, de passivité. Les villageois eux-mêmes ont conscience de cette absence de vitalité qui les affecte, physiquement et moralement à la fois, sans qu'ils puissent y remédier. Il semble que cette déficience trouve ses racines dans les mauvaises conditions démographiques et sanitaires de la population villageoise.

La pyramide des âges, dressée à partir du recensement effectué par nous en Janvier 1964, fait ressortir le mauvais état démographique de la population de Zengoaga.

Les jeunes de moins de 20 ans ne représentent que 21 % de la population, dont 14 % seulement pour les enfants de moins de 15 ans. La catégorie active, de 20 à 50 ans, représente plus de la moitié de l'effectif du terroir, 51 %. 28 % des gens ont plus de 50 ans. L'étroitesse de la base de cette pyramide paraît provenir surtout d'une très faible natalité. Aucune naissance en 1963 au village ; une seule en 1964, pour 53 femmes de 14 à 49 ans.

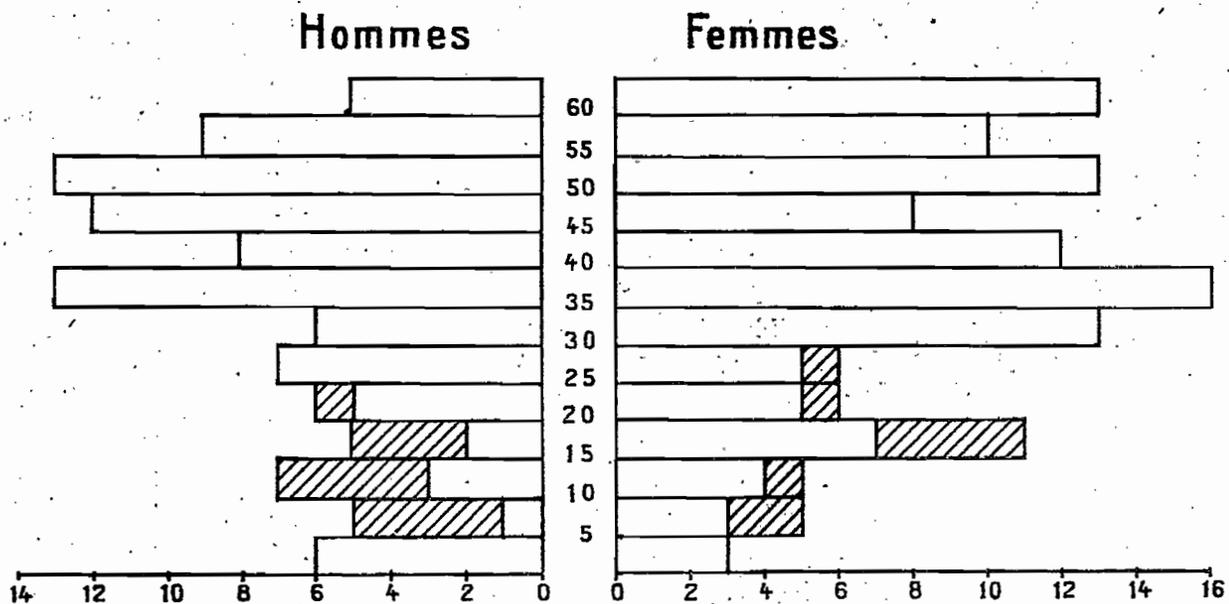
Les gens eux-mêmes se désolent du manque de naissances, qui, autrefois étaient plus nombreuses. Cette dénatalité paraît en effet, n'avoir pas toujours existé. Bien que notre échantillon soit faible et ne se prête guère qu'à des approximations grossières, l'on peut cependant avoir un ordre de grandeur de la natalité ancienne, en tenant compte de la fécondité totale, le nombre d'enfants nés vivants au total, pour les femmes de plus de 14 ans est de 2,18. Il semble que dans le passé, la natalité ait donc été plus élevée.

Les villageois disent : "c'est la route qui nous a apporté la mort". Peut-être ne sont ils pas trop éloignés de la vérité. Les rapports des administrateurs qui se sont succédé à Nanga-Eboko, signalent en effet que le dépeuplement des villages de la région, date des environs de 1935, c'est-à-dire qu'il suit de près l'ouverture de la route à la circulation.

Nous n'avons retrouvé que peu de chiffres permettant de jalonner l'évolution globale de la population villageoise. (Les archives de Nanga-Eboko ayant été en grande partie détruites par les termites). En 1924, NKILA, ancêtre de Zengoaga, possédait 348 habitants. Zengoaga n'en avait plus que 202 en 1958, 171 en 1961 et 167 en 1963. (Ces derniers chiffres concernent la population administrative du village et sont donc inférieurs à ceux de la population que nous avons recensée sur le terroir, groupant, rappelons-le, des gens recensés administrativement dans trois villages différents).

POPULATION RESIDANT SUR LE TERROIR

Janvier 1964



 Absents pour une courte durée

21

Nous avons recueilli des chiffres plus nombreux, pour l'ensemble du groupement de Zengoaga, comprenant 6 villages :

1934 :	1.695 hab.
1948 :	1.390 "
1958 :	1.112 "
1965 :	1.098

C'est à l'époque du passage de la route que se situe le "hiatus" apparaissant sur la pyramide des âges, du côté masculin, à partir de la catégorie 30-35 ans. Il marque le départ des jeunes vers les villes, mouvement qui revêt aujourd'hui une ampleur considérable, comme le laisse apparaître le tableau généalogique du lignage Yengong (annexé à la page 26) où, sur les 80 individus de sexe masculin, 46 seulement sont présents au village (les écoliers étant compris). Les 34 autres résident à Nanga-Eboko, Yaoundé ou Douala.

A ces mouvements de longue durée s'ajoutent des déplacements temporaires fréquents. Les absences, au cours de l'année, représentent près de 18 % du temps annuel total pour les hommes et près de 15 % pour les femmes. Cette instabilité de la population s'accompagne d'une instabilité du mariage. De nombreuses femmes sont absentes du foyer ; elles sont définitivement parties, ou plus couramment, elles sont "en fuite" ou "évadées", selon les expressions employées localement. 56 % des femmes de plus de 14 ans ont fait plusieurs mariages ; 16 % en ont fait trois et plus.

Les rapports administratifs signalent, parallèlement à cette mobilité des gens et au relâchement des moeurs, la propagation des maladies vénériennes, qui semblent être à la base de la dénatalité actuelle. Sur un rapport daté de 1951, l'on peut lire : "... Sur 3.637 femmes visitées au dispensaire de Nanga-Eboko, 1939 étaient stériles, soit 53 % ...". La cause essentielle de cette stérilité, est-il précisé plus loin, est la gonococcie.

Les maladies vénériennes ne constituent cependant qu'un aspect du mauvais état sanitaire de la population. Paludisme, maladies intestinales, maladies de la peau, filarioses, goîtres, lèpre fréquente chez les gens plus âgés, sont autant de facteurs limitant l'effort du paysan. Si l'on ajoute à cela l'alcoolisme et l'insuffisance de l'alimentation, l'on peut éclairer dans une large mesure le comportement "nonchalant" du villageois.

La mobilité, et le mauvais état physique de la population, se traduisent dans l'ensemble des activités villageoises par un net sous-emploi.

L'emploi du temps du paysan

L'utilisation complète du temps, par le villageois de Zengoaga, a fait l'objet d'une enquête, entre le 1er Juillet 1964 et le 30 Juin 1965, portant sur 6 familles (foyers) représentant un échantillon de 17 personnes actives, 6 hommes et 11 femmes.

Ces six familles ont été réparties en quatre groupes, de façon à avoir une unité d'observation d'une semaine ; les quatre groupes ayant été suivis, l'un après l'autre, une semaine par mois.

Les résultats de cette observation figurent dans les deux tableaux suivants. Le premier représente l'utilisation du temps, par actif agricole, sur la base d'une semaine par mois. Les chiffres sont les moyennes obtenues pour les 6 hommes et les 11 femmes de l'échantillon. Ces chiffres ont été extrapolés, dans le second tableau, de façon à obtenir l'utilisation totale annuelle du temps.

L'ensemble des activités ont été classées sous 13 rubriques dont le contenu nécessite quelques précisions :

- Sommeil : cette rubrique concerne uniquement le repos nocturne, à partir du moment où les gens se retirent chez eux le soir jusqu'au lever ;
- Repas Hygiène : temps passé à la toilette et à la prise des repas à domicile ; les repas pris dans d'autres foyers ont été comptés avec les visites.
- Visites.Voyages : regroupent les simples promenades ou visites effectuées dans le cadre du village aussi bien que les déplacements à l'extérieur.
- Repos.Causerie : il s'agit de toutes les périodes de repos diurne et du temps passé en conversation avec famille ou amis à l'exclusion des "palabres" tenues chez le chef et qui ont été classées dans la catégorie "divers improductifs".
- Maladies -
Indispositions: regroupent les maladies nécessitant un repos à la maison aussi bien que les déplacements pour subir un traitement ; figure également sous cette rubrique le temps passé à la garde d'un malade.

- Divers improductifs. : nous avons inclus ici diverses occupations telles que palabres, cours d'alphabétisation pour adultes, cultes, réunions et fêtes diverses.
- Travaux agricoles
 - plantations:) temps de travaux, y compris les temps
 - cultures vivrières:) de déplacement.
 - Divers : il s'agit de diverses formes de cueillette (vin de palme, noix de palme, fruits divers).
- Chasse.Pêche : temps effectivement passé à chasser et pêcher et temps de préparation (confection de barrages sur les marigots, fabrication et installation de pièges).
- Marché.Vente : déplacements au marché mensuel, y compris la durée de trajet, et vente au village (vin de palme ou de maïs) ainsi que le temps de préparation en vue de la vente (vin, artisanat).
- Construction : construction ou réfection des habitations et Entretien dépendances, d'abris dans les champs ; nettoyages des abords des cases ; fabrication d'outils ou d'instruments nécessaires.
- Travaux ménagers : préparation des repas, lessive, corvée d'eau et de bois. Devant le faible rôle joué par les hommes dans cette rubrique, nous avons groupé le peu de temps passé par ceux-ci aux travaux ménagers (lessive parfois, et aide domestique pour la préparation des plats notamment le décorticage des arachides) dans la colonne "divers productifs".

- L'UTILISATION DU TEMPS - (en heures, sur la base d'une semaine par mois)

HOMME	Sommeil	Repas Hyg.	Visites Voyages	Repos Causer.	Malad. Indis.	Divers improd	Plant	Cult. vivri.	Divers Prod.	Chasse Pêche	Marché Vente	Conet. Entret	Trav. Ménag.
Janvier	63,35	4,00	41,35	27,45	0,30	0,15	24,30	1,25	0,20	1,15	1,00	1,50	
Février	63,30	4,05	49,10	26,10	1,05	0,10	8,10	1,15	-	2,05	9,50	2,30	
Mars	62,00	4,10	43,40	33,40	0,25	1,30	6,40	1,00	1,10	3,10	1,40	8,55	
Avril	61,20	4,05	41,40	33,45	1,10	0,30	4,00	14,25	0,45	2,20	1,10	2,50	
Mai	62,25	4,30	30,25	31,30	0,35	0,55	15,50	12,25	-	2,40	1,30	5,15	
Juin	64,05	5,10	16,55	30,45	5,20	3,00	5,00	14,10	1,40	2,15	1,15	18,25	
Juillet	62,00	5,40	26,00	30,00	0,30	4,50	11,35	13,40	5,10	2,35	1,00	5,00	
Août	61,40	4,45	27,20	28,30	1,40	2,10	4,30	21,10	10,55	2,30	2,25	0,25	
Septembre	61,25	5,10	19,40	37,30	0,45	4,25	5,40	10,50	3,15	5,45	0,50	4,45	
Octobre	61,40	6,10	15,50	30,00	2,45	6,40	8,40	11,00	2,45	7,30	1,25	7,35	
Novembre	62,20	6,45	13,40	33,50	3,10	6,10	5,25	10,45	4,20	5,10	4,20	12,05	
Décembre	62,05	4,20	26,00	33,25	13,25	0,40	4,35	8,20	4,15	5,50	3,15	1,50	

FEMME													
JANVIER	61,50	4,05	30,45	21,45	0,10	0,20	1,20	27,00	0,10	-	7,00	-	11,35
Février	61,30	4,30	33,15	27,00	4,00	0,45	-	12,40	0,35	1,20	8,55	-	11,30
Mars	61,30	4,40	38,00	26,35	2,00	1,50	-	9,25	0,40	2,40	4,20	0,20	15,00
Avril	61,10	4,15	27,00	24,55	0,40	0,50	-	36,20	-	-	1,40	-	10,10
Mai	61,40	4,25	27,45	23,25	3,40	1,50	-	30,00	0,35	-	1,00	-	11,40
Juin	61,00	5,20	8,30	28,55	7,15	1,35	-	33,35	0,15	-	2,05	-	15,30
Juillet	62,30	5,50	21,20	25,50	0,20	2,15	-	25,50	-	0,40	0,50	0,20	22,15
Août	62,25	4,00	32,10	20,40	1,45	0,50	-	24,50	0,20	-	3,35	-	17,25
Septembre	62,10	5,05	17,15	24,20	3,45	1,40	-	31,30	0,20	-	5,00	0,55	16,00
Octobre	61,50	4,15	31,50	22,40	1,20	2,15	1,20	18,30	0,40	-	2,35	2,15	18,30
Novembre	61,55	5,50	14,35	26,00	0,15	1,05	0,25	29,30	0,10	-	1,50	3,40	22,45
Décembre	62,30	4,40	16,40	28,50	10,10	1,00	1,20	23,10	1,10	-	1,10	1,20	16,00

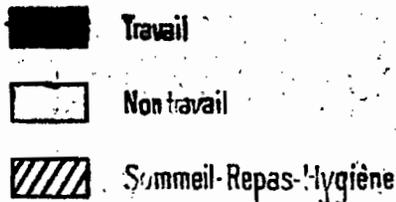
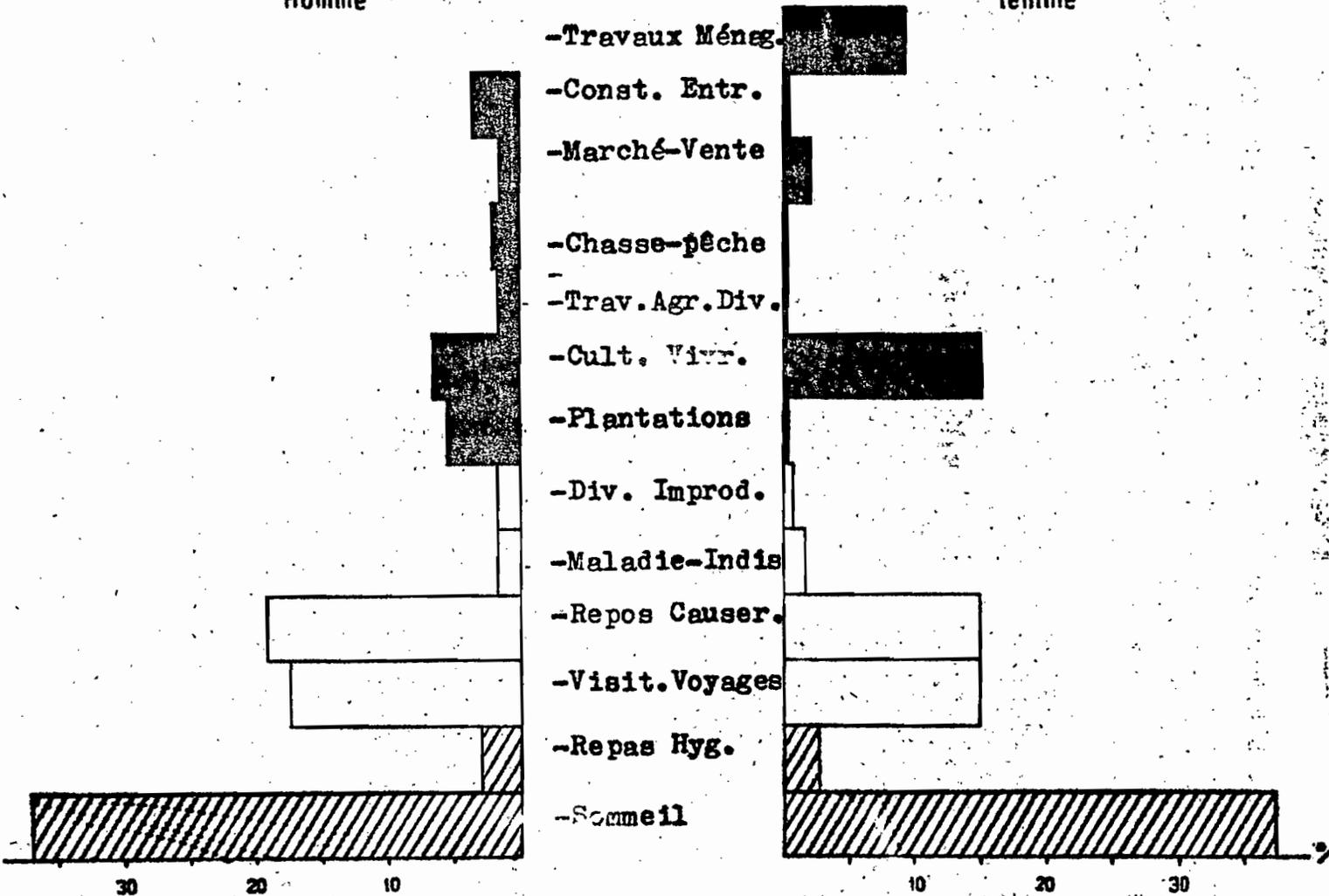
- L'UTILISATION DU TEMPS (TOTAL ANNUEL EN HEURES)

	Som- meil	Repas Hygiè- ne	Visites voyages	Repos Cause rie	Malad. Indis.	Div. Improd	Travaux Agricoles			Chasse pêche	Marché Vente	Const. Entret	Trav. Ménages
							Plant.	Cult. vivr.	Divers Prod.				
HOMME													
Janvier	281,30	17,45	184,10	122,55	2,12	1,05	108,35	6,16	1,32	5,30	4,25	8,05	
Février	254,00	16,20	196,40	104,40	4,20	0,40	32,40	5,00	-	8,20	39,20	10,00	
Mars	274,35	18,27	193,25	149,06	1,50	6,40	29,31	4,25	5,10	14,01	7,22	39,28	
Avril	262,52	17,30	178,36	144,38	5,00	2,08	17,09	61,46	3,12	10,00	5,00	12,09	
Mai	276,25	19,55	134,45	139,30	2,35	4,00	70,07	55,00	-	11,49	6,39	23,15	
Juin	274,34	22,05	72,30	132,00	22,50	12,55	21,25	60,40	7,05	9,35	5,25	78,56	
Juillet	274,30	25,05	115,05	132,50	2,10	21,20	51,10	61,20	22,45	11,20	4,25	22,00	
Août	273,05	21,00	121,05	126,15	7,20	9,35	19,55	93,45	48,20	11,05	10,45	1,50	
Septembre	263,18	22,08	84,17	160,43	3,12	18,56	24,16	80,42	13,56	24,38	3,34	20,20	
Octobre	273,05	27,20	70,05	159,25	12,10	29,31	38,25	48,45	12,10	33,13	6,16	33,35	
Novembre	267,08	28,56	58,35	145,00	13,34	26,28	23,12	46,05	18,34	22,08	18,34	51,46	
Décembre	274,58	19,11	115,10	148,00	59,26	2,56	20,17	36,53	18,48	25,50	14,25	8,06	
Total An- nuel	3250,00	255,42	1524,23	1665,02	136,39	136,14	456,42	560,37	51,32	187,29	126,10	309,30	
% du temps tot. annuel	37,10	2,92	17,40	19,01	1,56	1,56	5,21	6,40	1,73	2,14	1,44	3,53	
FEMME													
Janvier	282,40	18,05	136,10	96,18	0,46	1,32	5,53	119,33	0,46	-	31,00	-	51,17
Février	254,00	18,00	133,00	108,00	16,00	3,00	-	50,40	2,20	5,20	35,40	-	46,00
Mars	276,48	20,40	168,17	117,46	8,52	8,07	-	41,41	2,56	11,50	19,11	1,28	66,24
Avril	266,26	18,13	115,43	106,47	2,51	3,34	-	155,43	-	-	7,08	-	43,35
Mai	281,57	19,34	122,55	103,43	16,15	8,06	-	132,50	2,35	-	4,25	-	51,40
Juin	278,34	22,51	36,26	123,56	31,04	6,47	-	143,56	1,05	-	8,56	-	66,25
Juillet	276,48	25,50	94,28	114,26	1,28	9,57	-	114,26	-	2,56	3,41	1,28	98,32
Août	276,25	17,43	142,27	91,31	7,45	3,41	-	110,00	1,29	-	15,51	-	77,08
Septembre	266,26	21,47	73,56	104,17	16,04	7,08	-	135,00	1,26	-	21,26	3,56	68,34
Octobre	273,50	18,50	141,00	100,25	5,58	9,57	5,55	81,55	2,56	-	11,26	9,57	81,54
Novembre	265,21	25,00	62,30	111,26	1,05	4,38	1,47	126,26	0,43	-	7,51	15,43	97,30
Décembre	277,00	20,45	73,55	127,55	45,10	4,25	5,55	102,50	5,15	-	5,15	4,30	71,05
Total An- nuel	3276,15	247,18	1300,47	1306,30	153,15	70,52	19,30	1315,00	21,31	20,06	171,50	37,02	820,04
% du temps tot. annuel	37,40	2,82	14,85	14,91	1,75	0,81	0,22	15,01	0,26	0,23	1,96	0,42	9,36

La répartition des activités, en pourcentage du temps annuel total, a été représentée dans le graphique suivant où nous avons distingué trois grands types d'activités : celles représentant une forme quelconque de travail, celles qui ne se rapportent à aucune forme de travail mais qui sont néanmoins nécessaires (sommeil, repas, hygiène) celles enfin qui représentent des "temps morts".

Homme

Femme



REPARTITION DES ACTIVITÉS

(en % du temps annuel total)

Handwritten notes and stamps at the bottom of the page, including a date stamp '1952' and various illegible markings.

Il apparaît nettement que les activités productrices représentent la plus faible part de l'emploi du temps.

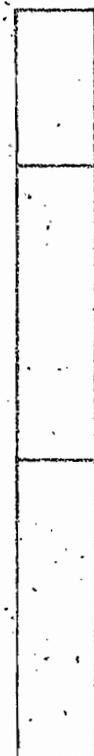
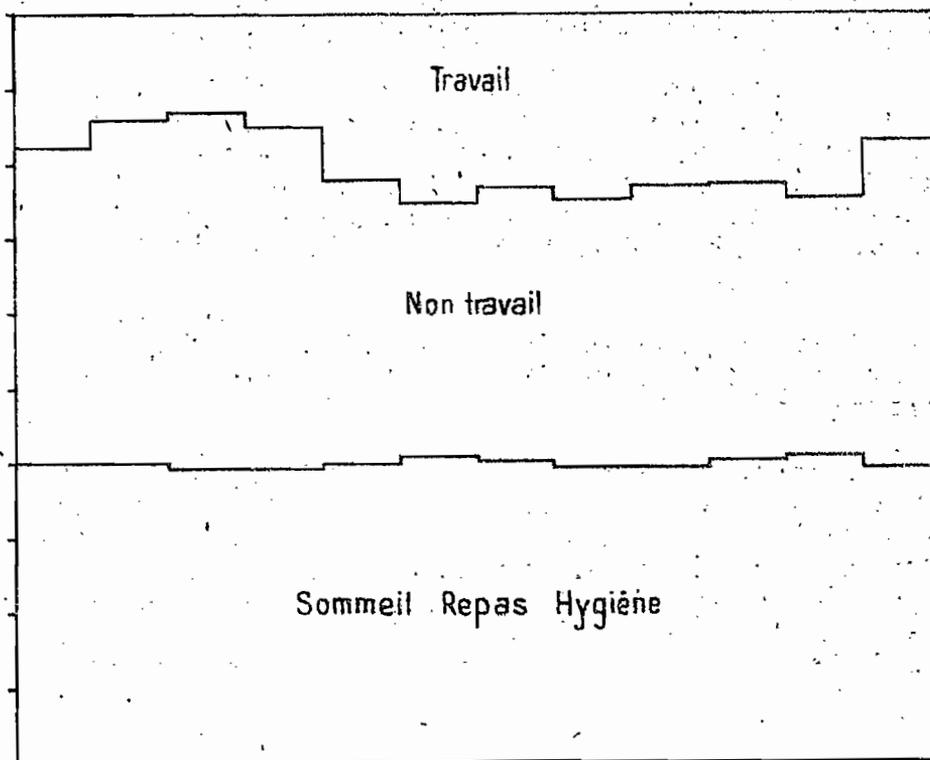
Cela est mis plus clairement en évidence par les graphiques des pages 126 et 128, auxquels sont annexés les tableaux chiffrés correspondant. Les diverses formes de travail n'occupent que 20,46 % du temps de l'homme et 27,46 % de celui de la femme. Les travaux de culture ne représentent qu'une partie de ce temps de travail : 65,45 % pour l'homme et 56,38 % pour la femme.

Si les activités improductrices mais nécessaires représentent un peu plus de 40 % du temps total, elles ne peuvent être comprimées.

La grande faiblesse dans l'utilisation du temps est l'importance du "non-travail" : près de 40 % chez l'homme et plus de 32 % chez la femme. Si une partie de ce "non-travail" peut être considérée comme indispensable (repos, loisirs) une grande partie en est dépensée dans les rubriques que nous avons désignées par "repos-causerie" et "visites-voyages", conséquences de la mobilité de la population et de son mauvais état physique.

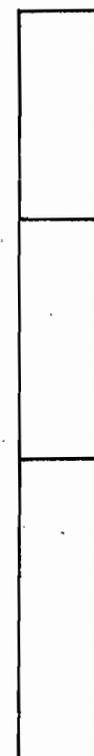
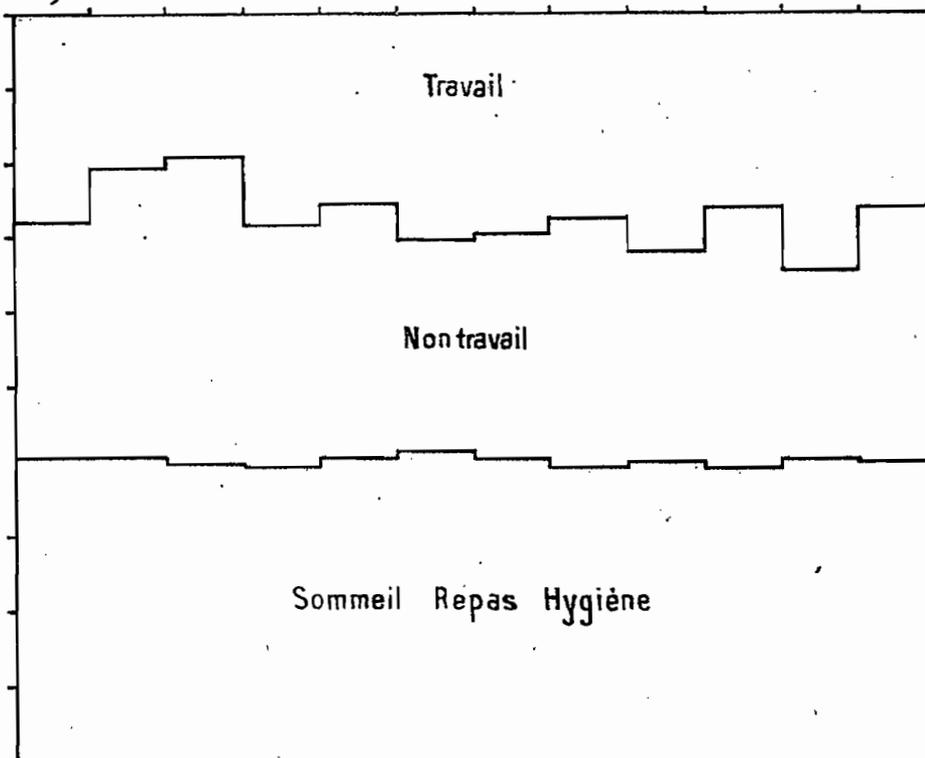
REPARTITION GLOBALE DES ACTIVITÉS

Actif
Masculin



Moyenne annuelle

Actif
Feminin



23

(1cm en ordonnée = 10% du temps total)

REPARTITION GLOBALE DES ACTIVITES

a) en heures

	Sommeil repas Hygiène	Non Travail	Travail
HOMME			
J.	299,15	310,22	134,23
P.	270,20	306,20	95,20
M.	293,02	351,01	99,57
A.	280,22	330,22	109,16
M.	296,20	280,50	166,50
J.	296,39	240,15	183,06
J.	299,35	271,25	173,00
A.	294,05	264,15	185,40
S.	285,26	267,08	167,26
O.	300,25	271,11	172,24
N.	296,04	243,37	180,19
D.	294,09	325,32	124,19
Total Annuel	3505,42	3462,18	1792

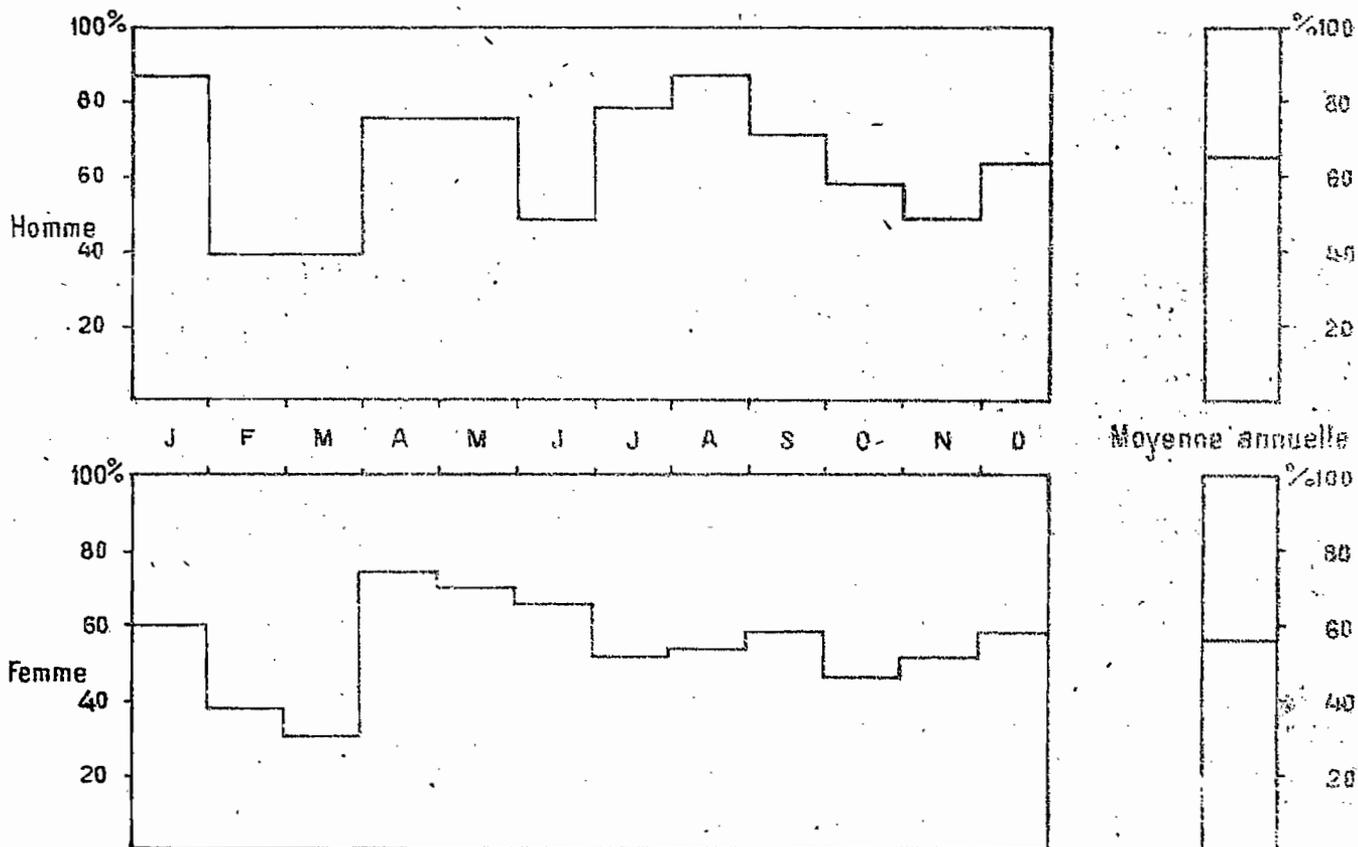
	Sommeil Repas Hygiène	Non Tra vail	Travail
FEMME			
J.	300,45	234,46	208,29
P.	272,00	260,00	140,00
M.	297,28	303,02	143,30
A.	284,39	228,55	206,26
M.	301,31	250,29	191,30
J.	301,25	198,13	220,22
J.	302,38	220,19	221,03
A.	294,08	245,24	204,28
S.	288,13	201,25	330,22
O.	292,40	257,17	194,03
N.	290,21	179,39	250,00
D.	297,45	251,25	194,50
Total Annuel	3523,33	2831,24	2405,03

b) en %

HOMME	Sommeil repas Hygiène	Non Travail	Travail
J	40,22	41,72	18,06
P	40,23	45,58	14,19
M	39,39	47,18	13,43
A	38,94	45,88	15,18
M	39,83	37,75	22,42
J	41,20	33,37	25,43
J	40,27	36,48	23,25
A	39,53	35,52	24,95
S	39,64	37,10	23,26
O	40,38	36,45	23,17
N	41,12	33,84	25,04
D	39,55	43,75	16,70
TOTAL	40,02	39,52	20,46

FEMME	Sommeil repas Hygiène	Non Tra vail	Travail
J	40,42	31,56	28,02
P	40,48	38,69	20,83
M	39,98	40,73	19,29
A	39,54	31,79	28,67
M	40,53	33,73	25,74
J	41,86	27,53	30,61
J	40,68	29,61	29,71
A	39,54	32,98	27,48
S	40,03	27,98	31,99
O	39,34	34,58	26,08
N	40,33	24,95	34,72
D	40,02	33,79	26,19
TOTAL	40,22	32,32	27,46

LES TRAVAUX DE CULTURE DANS LE TRAVAIL TOTAL



U

Homme	Travail (heures)	Travaux de culture	% Trav. de cult./Trav. Tot
Janvier	134,23	116,23	86,60
Février	95,20	37,40	39,51
Mars	99,57	39,06	39,12
Avril	109,16	82,07	75,15
Mai	166,50	125,07	75,00
Juin	183,06	89,10	48,70
Juillet	173,00	135,15	78,18
Août	185,40	162,00	87,25
Septemb.	167,26	118,54	71,00
Octobre	172,24	99,20	57,62
Novembre	180,19	87,51	48,72
Décembre	124,19	79,58	63,79
TOTAL	1792	1172,51	65,45

Femme	Travail (heures)	Travaux de culture	% Trav. de cult./Trav. Tot
Janvier	208,29	126,12	60,53
Février	140,00	53,00	37,86
Mars	143,30	44,37	31,10
Avril	206,26	155,43	74,43
Mai	191,30	135,25	70,71
Juin	220,22	145,01	65,81
Juillet	221,03	114,26	51,77
Août	204,28	111,29	54,52
Septemb	230,22	136,26	59,22
Octobre	194,03	90,46	46,77
Novembre	250,00	128,56	51,57
Décemb.	194,50	114,00	58,51
TOTAL	2405,02	1356,01	56,38

CONCLUSION

Les conditions humaines de l'agriculture villageoise semblent donc être à la base de la faiblesse générale du système agricole.

Le milieu physique offre dans l'ensemble de bonnes possibilités au paysan. Ce dernier a d'autre part à sa disposition, un stock varié de plantes cultivées. Pourtant les rendements sont médiocres et le villageois ne mange pas à sa faim.

Dans le domaine forestier, celui de l'homme, l'évolution des techniques ne semble pas avoir suivi l'évolution des plantes cultivées. Cependant le villageois connaît, en théorie, ces techniques. Il sait comment il doit planter ses cacaoyers, quelles sont les conditions d'un bon entretien. Il bénéficie des conseils des agents des postes agricoles, et un tableau est installé dans le village, où ces agents inscrivent chaque mois, les travaux agricoles à effectuer.

Mais le paysan semble incapable de mettre cela en pratique. "C'est trop de travail" ou "je ne me sens pas la force de travailler", sont des expressions couramment entendues.

La femme, de son côté, ménage moins sa peine. Elle a derrière elle un long passé de travaux agricoles, à l'inverse de son mari, promu récemment agriculteur. Si ce dernier bénéficie d'une aide de conseils, le domaine de la femme est par contre, peu ouvert aux améliorations, aussi bien en ce qui concerne les travaux de culture vivrière que les travaux domestiques. Une grande partie de son temps pourrait cependant être utilisée de façon plus rentable si ses moyens de travail étaient plus rationnels. Les longues corvées d'eau au marigot, situé souvent à plusieurs centaines de mètres de la case, les heures de préparation des repas où elle écrase ses produits entre deux pierres, s'ajoutant aux travaux des champs, la conduisent souvent à une grande fatigue ; et il arrive fréquemment qu'elle ne se sente pas la force de partir au travail, un matin, ou qu'elle escamote la préparation d'un repas, au retour d'une journée de travail.

Les procédés traditionnels ne permettent plus aujourd'hui à la femme d'assurer à sa famille une nourriture suffisante. D'une part, ils ne permettent pas de développer la production dans le sens d'une augmentation des surfaces cultivées, le travail à la houe conduisant à des superficies maxima ; les champs vivriers dépassent rarement 40 ares. D'autre part les produits vivriers sont aujourd'hui très facilement commercialisés, avec

la présence de la route et les marchés réguliers. Une trop grande partie des récoltes est ainsi vendue au détriment de l'alimentation familiale. L'économie monétaire a rompu l'équilibre entre la production et la consommation.

Il est vraisemblable que le climat de passivité dans lequel s'inscrit la vie agricole, trouve ses sources dans les médiocres conditions physiques de la population, liées en partie à la sous-alimentation.

Les nutritionnistes ont remarqué la diminution des activités parallèlement à la sous-alimentation. Dans un rapport de la section de nutrition du Centre ORSTOM de Yaoundé, concernant l'étude de l'alimentation à Evodoula (à 150 km à l'Ouest de Nanga-Eboko), l'on peut lire : "... toutes études entreprises sur ce sujet montrent qu'il y a une remarquable adaptation de l'homme à ses conditions alimentaires. Lorsque celles-ci se détériorent, son activité diminue, sa santé se dégrade, sa mentalité s'altère dans le sens de la passivité". L'on aboutirait ainsi à une sorte de "sous-alimentation équilibrée".

Si la faiblesse physique du villageois peut être considérée comme un facteur limitatif de la production, elle est de plus aggravée par la grande mobilité de la population. Et c'est là un autre aspect néfaste de la route. De nombreuses plantations ne sont pas entretenues parce que le propriétaire est parti à la recherche de travail, à Nanga-Eboko, Yaoundé ou Douala. Quelques autres ne sont pas récoltées parce que le planteur est en voyage. Des arachides restent sur pied, dans le champ, car la femme s'est "évadée" du domicile conjugal. L'instabilité des gens, facilitée par la présence de la route se trouve peut-être accélérée par le climat de laisser-aller, faisant de la vie villageoise un milieu répulsif, ce qui favorise une évolution d'ensemble dans le sens de la détérioration. Détérioration de l'habitat : de nombreuses cases sont à la limite de l'écroulement et les brèches des murs sont colmatées grossièrement de branchages. Détérioration du système agricole où la production ne suffit plus à nourrir le paysan. Détérioration enfin du milieu social et culturel villageois ; les fêtes se font de plus en plus rares ; les autorités tentent en vain de lutter contre l'alcoolisme, la dégradation des mœurs. Le chef de village a perdu peu à peu, toute autorité, depuis la fin des guerres locales ; le nom de "nkukuma" qui le désigne, allié à l'idée de richesse ("nkukum" : riche), n'évoque plus qu'un lointain souvenir et le chef, de nos jours, figure bien souvent parmi les plus minsrables villageois.

Le villageois a parfaitement conscience de cette détérioration générale du milieu humain. Mais il ne fait rien pour y remédier, hormis quelques jeunes chefs de famille, manifestant un peu plus de dynamisme, de façon épisodique souvent liée à un besoin d'argent.

La région de Nanga-Eboko se présente pourtant comme un arrière pays indispensable à l'approvisionnement d'une ville comme Yaoundé. Le pays sera prochainement traversé par un chemin de fer qu'il faudra alimenter en marchandises, et l'on se préoccupe de plus en plus du développement de la production agricole. Mais trop souvent les équipes d'animation rurale se bornent à des distributions de pieds de cacaoyers, ou de plantes vivrières. Il nous semble qu'aucune augmentation de la production n'est possible sans amélioration préalable des conditions sanitaires et alimentaires de la population. Une rationalisation dans le domaine des travaux ménagers de la femme paraît indispensable si l'on veut augmenter son efficacité dans la production des vivres. La présence d'un puits, d'un petit outillage ménager permettant une préparation plus rapide des repas auraient sans doute pour résultat, une plus grande efficacité dans le domaine des cultures.

Dans le domaine de l'homme, il ne paraît pas souhaitable d'augmenter les superficies des cacaoyères, qui se trouvent à leur limite climatique. Il semble qu'il faille l'intéresser davantage à la production de vivres commercialisables comme l'arachide, le maïs, le riz. Cette évolution a tendance à se faire spontanément ; l'homme vient prêter main-forte à son épouse dans le champ d'arachide ; il arrive qu'il défriche lui-même son propre champ pour y semer l'arachide en vue de la vente. La riziculture a connu quelque faveur jusqu'à ces dernières années mais les mauvaises conditions de commercialisation ont entraîné une chute des superficies cultivées. Cela est d'autant plus grave que les populations consomment peu de riz car l'on ne sait pas le décortiquer. La présence d'un petit élevage est également un élément favorable à l'amélioration de l'alimentation villageoise ; mais il n'est d'aucune utilité dans sa forme actuelle. La présence de nombreux cours d'eau comportant des secteurs aménageables en étangs de pisciculture, est déjà utilisée en quelques endroits et mérite que l'on s'y attache davantage.

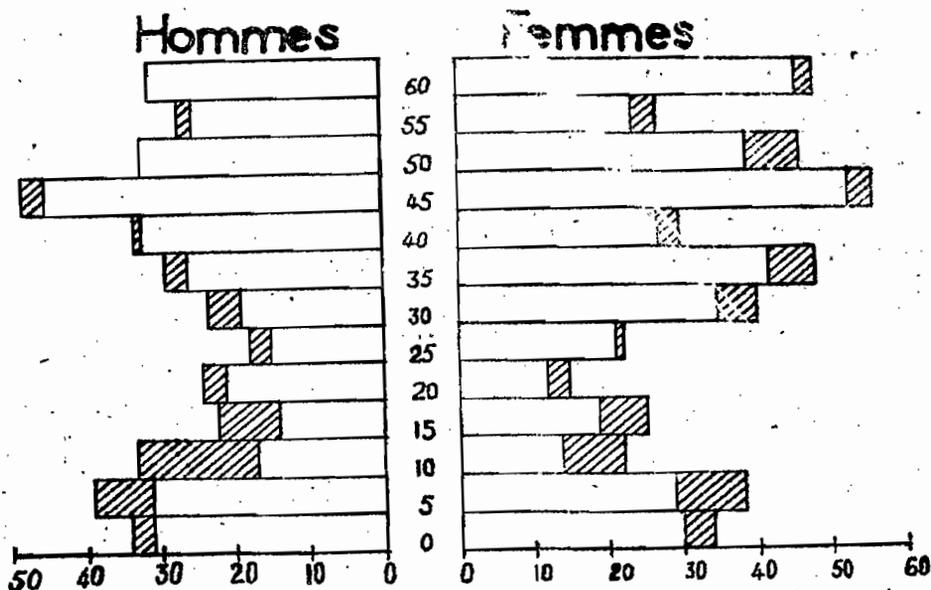
Il existe donc des éléments favorables à l'augmentation des ressources villageoises, mais elles ne pourront être efficacement exploitées que dans la mesure où seront restaurées les conditions humaines de la production.

Validité dans l'espace, de l'étude.

Zengoaga représente t-il un cas typique des villages d'une région, ou est-il au contraire un cas particulier ?

Sur le plan démographique, la représentativité du village est sans doute altérée par la faiblesse de l'échantillon. Une meilleure image de la population locale est fournie par la pyramide des âges de l'ensemble Yendzanga, regroupant les quatre villages voisins de Zengoaga, Berkong, Mbomendjok et Ndankouk, soit 844 habitants, recensés par nous en Avril-Mai 1964.

PYRAMIDE DES AGES
ENSEMBLE YENDJANGA



▨ Absents pour une courte durée

25

Des différences sensibles apparaissent avec la pyramide de Zengoaga. La base est ici plus large, bien que les jeunes ne représentent encore qu'un faible pourcentage de la population. Dans les classes actives jeunes, le resserrement est significatif de l'important départ vers les villes.

Une comparaison des structures par âge avec les résultats de l'enquête démographique du Centre et de l'Est du Cameroun, effectuée en 1962, donne les chiffres suivants :

	Zengoaga	Yendjanga	Centre et Est
Mois de 15 ans	14 %	25 %	36 %
15 à 59 ans	78	66	58
Plus de 60 ans	8	9	6

En ce qui concerne la répartition par sexe :

- Zengoaga compte 84 hommes pour 100 femmes
- L'ensemble Yendjanga 87
- Le Centre et l'Est 91.

La population Yendzanga se rapproche davantage, donc, de l'ensemble des populations de l'enquête démographique ; la faiblesse de l'échantillon de notre village lui ôtant toute représentativité. Il semble cependant que cet exemple puisse se retrouver dans les villages situés sur la route, plus affectés par l'émigration que les villages de l'intérieur.

Les autres aspects du milieu humain de Zengoaga, se retrouvent à une échelle plus importante.

L'organisation sociale du village, avec les articulations de la parenté, leur désignation et aussi les formes de l'habitat qui en découlent, apparentent le village au vaste ensemble des Pahouins décrit par MM. ALEXANDRE et BINET.

Dans le domaine agricole, les plantes cultivées à Zengoaga et les rotations sur les champs de savane, se retrouvent sur une zone moins importante. Le milieu humain (faits d'ordre ethnique) et le milieu physique (notamment la végétation), conduisent à des limites plus restreintes de la validité des observations.

Vers le Nord, la Sanaga marque le début d'un paysage nouveau. C'est le pays des Babuté, islamisés. La densité de population y tombe à des valeurs souvent inférieures à 1 habitant au km². Les villages sont plus groupés et aussi plus rares, laissant entre eux d'immenses zones vides. Bien que les plantes cultivées y soient toujours semblables à celles de Zengoaga, l'isolement de la région (obstacle de la Sanaga, manque de pistes, absence de marché) les place dans un contexte économique totalement différent.

Vers l'Ouest, si l'aspect des villages ne change guère l'on arrive, à une centaine de kms, à un contact plus tranché entre la forêt et la savane, marqué par la vallée de la Sanaga. L'avancée de la savane vers le Sud à cet endroit marque la transition avec la région de Bafia où les coutumes sont différentes et où le maïs prend une place plus importante dans les cultures.

Au Sud, la forêt constitue un domaine agricole différent. Le cacao y prend une importance plus grande, le sésame disparaît. Une remontée de la forêt dans la région de Bertoua, vient aussi limiter vers l'Est la portée de nos observations, dans le domaine agricole. Dans cette dernière direction, le pays Bamvele, entre Minta et Bertoua, conduit à restreindre davantage les aspects humains de Zengoaga. Les mêmes cultures s'y retrouvent mais les villages deviennent plus importants, plus compacts et la situation démographique y paraît plus saine, notamment dans la proportion plus grande des enfants dans la population.

L'exemple étudié vaut donc, en résumé, pour toute la région comprise entre Sanaga et forêt, et entre les méridiens 11°40' et 12°40', ce qui englobe une bonne partie du département de la Haute-Sanaga, et correspond à ce que l'on peut appeler la région de Nanga-Eboko.

A l'intérieur de ce cadre, cependant, l'exemple étudié vaut plus précisément pour les villages situés le long de l'axe routier.

BIBLIOGRAPHIE

CARTES

- Cartes IGN au 1/50.000 et 1/200.000 : feuilles Nanga-Eboko
- Carte géologique de reconnaissance : feuille Batouri-Ouest et notice J. GAZEL. 1954.
- Atlas du Cameroun. Centre ORSTOM/IRCAM. Yaoundé.

OUVRAGES ET ARTICLES

- G. BALANDIER : Sociologie actuelle de l'Afrique Noire P.U.F. 1963
- P. ALEXANDRE et J. BINET : Le groupe dit Pahouin (Fang-Bulu-Beti) P.U.F. 1958.
- G. SAUTTER et P. PELISSIER : Pour un atlas des terroirs africains. Structure-type d'une étude de terroir. L'Homme - Janvier-Avril 1964.
- A. HALLAIRE : Koubadje, étude d'un terroir de l'Adamaoua I.R.CAM. - 1962
- J. GUILLARD : Golonpoui, Nord-Cameroun. Mouton. 1965.
- J. HURAUULT et J. VALLET : Mission d'étude des structures agraires dans le Sud Dahomey. PARIS.IGN.1963
- D. MARTIN : Etudes pédologiques dans le Centre Cameroun (de Nanga-Eboko à Bertoua) IRCAM. 1964
- R. LEFEVRE : Etude hydrologique de la moyenne Sanaga Bassins expérimentaux de l'Avea. Campagne 1963 et 1964.
- Dr. R. PELE : Influence de l'alimentation sur la santé, le psychisme et le travail - Besoins alimentaires. IRCAM - 1964.
- R. MASSEYEFF - A. CAMBON - B. BERGERET : Le groupement d'Evodoula (Cameroun). Etude de l'alimentation. ORSTOM-PARIS 1958.

ENQUETES STATISTIQUES DIVERS

- R. DELAROZIERE : Les populations de la subdivision de Nanga-Eboko. Bulletin de la Statistique Outre-Mer. 1951.
- H. MARTICOU : Les structures agricoles dans le Centre Cameroun. Service des enquêtes agro-économiques. Direction de l'Agriculture. Yaoundé. 1958.

- S.E.D.E.S. : Enquête sur le niveau de vie dans la zone cacao-
yère centre. Rapport provisoire. Direction de la
statistique. Yaoundé. 1965.
- G. WINTER : Le niveau de vie des populations de l'Adamaoua.
Direction de la statistique et Centre ORSTOM.
Yaoundé. 1964.
- Enquête démographique Centre et Est.
Ministère de l'Economie Nationale. Service de
la Statistique. Yaoundé. 1963.
- Mission socio-économique du Centre-Oubangui :
L'emploi du temps du paysan dans une zone de
l'Oubangui Central. 1959-1960.
Ministère de la Coopération. Paris. 1961.

**OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
OUTRE-MER**

**REPUBLIQUE FEDERALE
DU
CAMEROUN**

**CENTRE ORSTOM
DE
YAOUNDÉ**

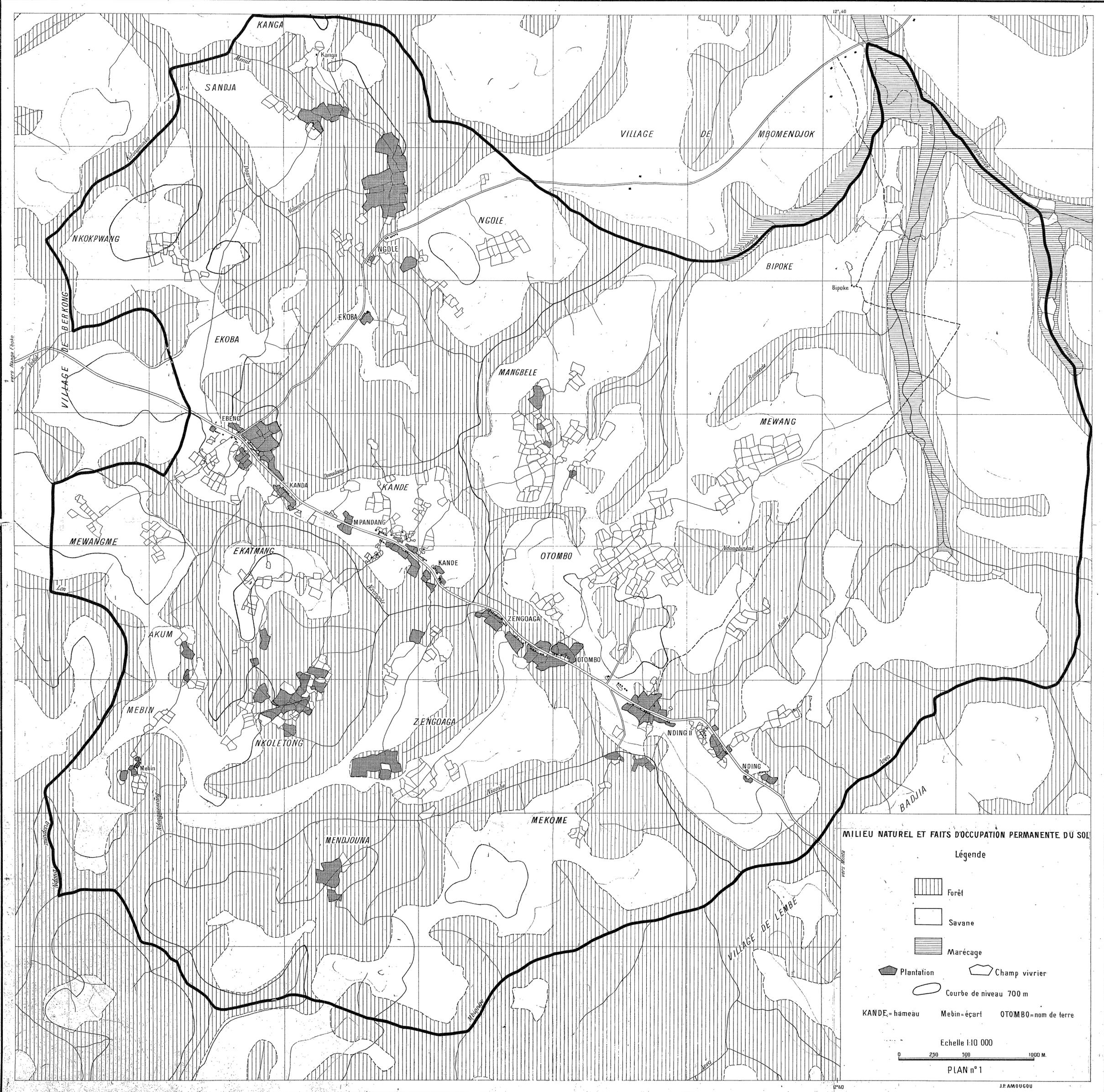
ZENGOAGA

**Etude d'un village Camerounais et de son terroir
au contact forêt-savane**

T 2: CARTES

J. TISSANDIER

Chargé de Recherches à l'ORSTOM



12° 40'

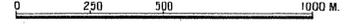
12° 40'

MILIEU NATUREL ET FAITS D'OCCUPATION PERMANENTE DU SOL

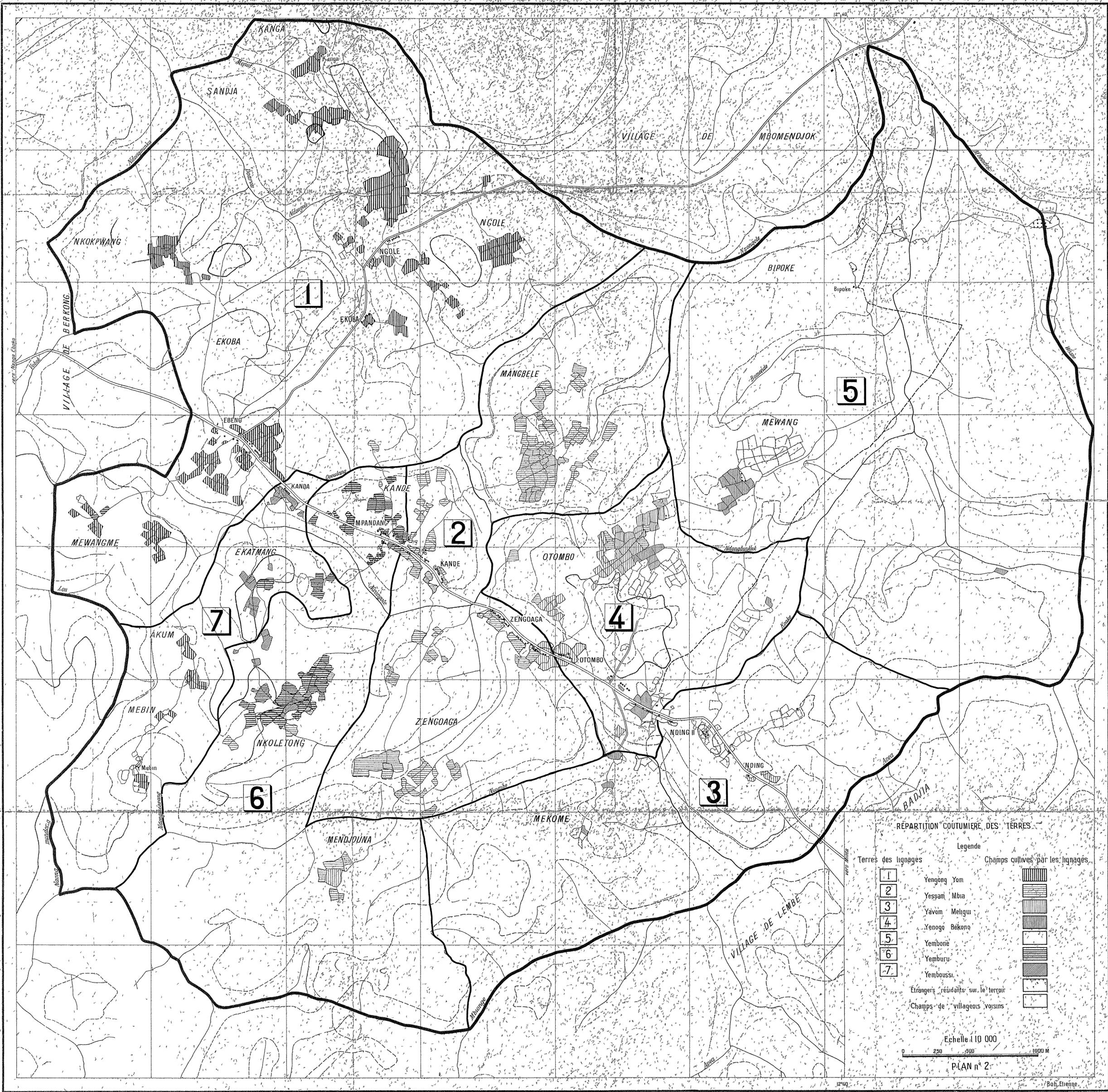
Légende

-  Forêt
-  Savane
-  Marécage
-  Plantation
-  Champ vivrier
-  Courbe de niveau 700 m
- KANDE = hameau
- Mebin = écart
- OTOMBO = nom de terre

Echelle 1:10 000



PLAN n° 1

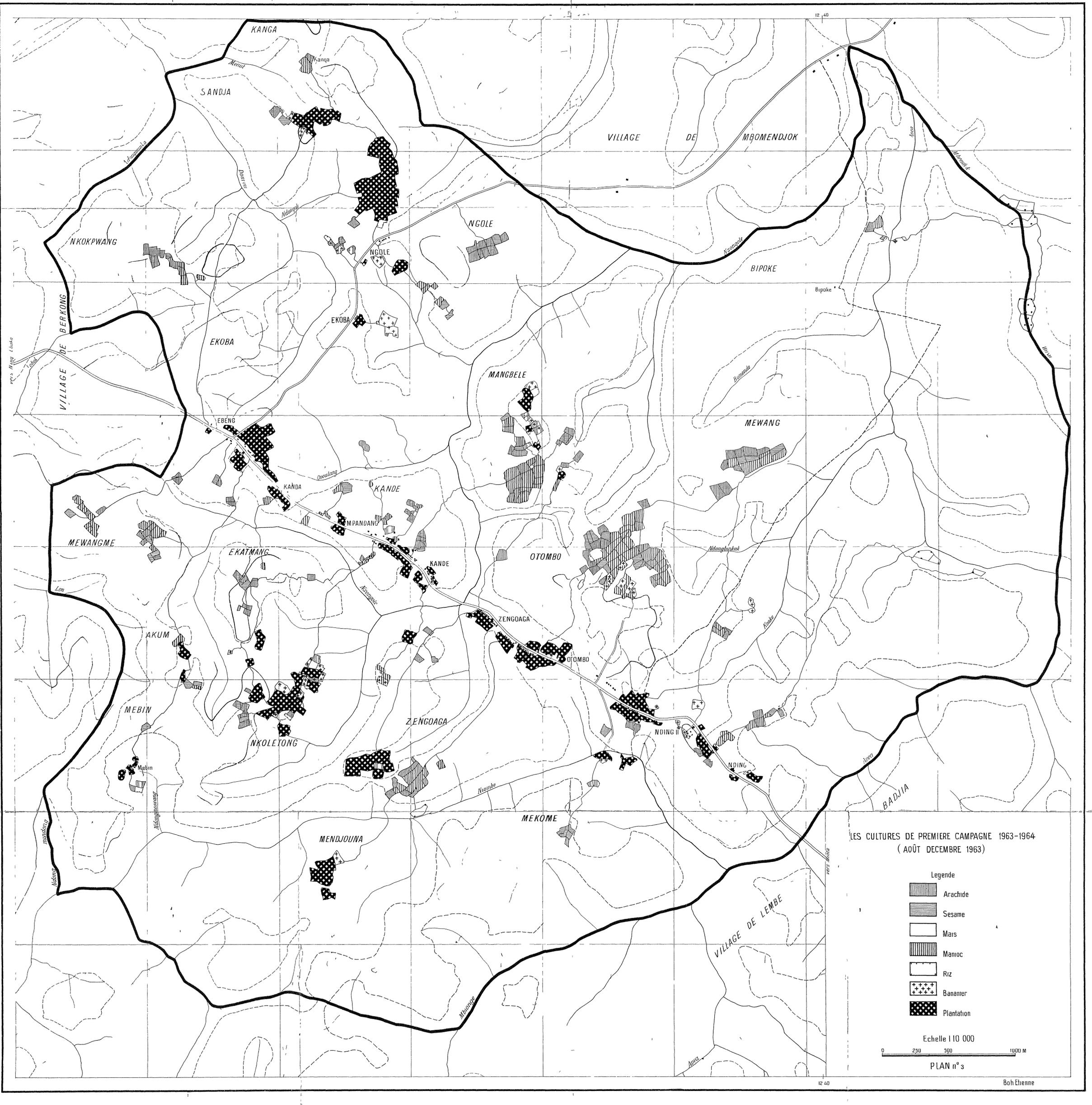


RÉPARTITION COUTUMIÈRE DES TERRES

Terres des lignages		Champs cultivés par les lignages	
1	Yengong Yom	[Diagonal lines /]	[Diagonal lines \]
2	Yessan Mbia	[Horizontal lines]	[Vertical lines]
3	Yavom Melgu	[Cross-hatch]	[Diagonal lines /]
4	Yenogo Bekono	[Diagonal lines \]	[Diagonal lines /]
5	Yembone	[Horizontal lines]	[Vertical lines]
6	Yemburu	[Cross-hatch]	[Diagonal lines \]
7	Yemboussi	[Diagonal lines /]	[Diagonal lines \]
	Etrangers résidents sur le terroir	[White box]	[White box]
	Champs de villageois voisins	[White box]	[White box]

Echelle 1/10 000
 0 250 500 1000 M

PLAN n° 2

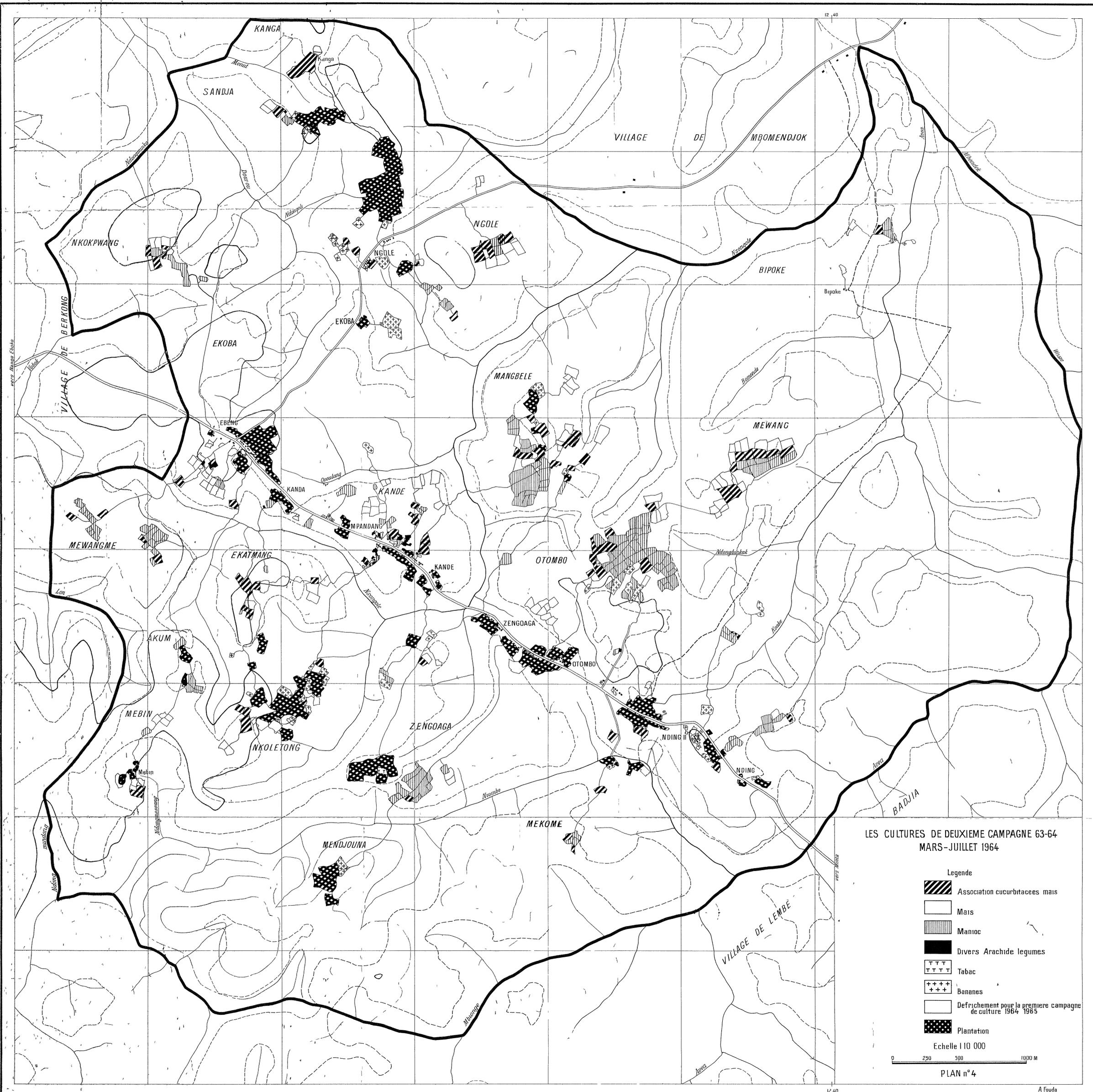


LES CULTURES DE PREMIERE CAMPAGNE 1963-1964
(AOÛT - DECEMBRE 1963)

- Legende
-  Arachide
 -  Sesame
 -  Mays
 -  Manioc
 -  Riz
 -  Bananier
 -  Plantation

Echelle 1/10 000
0 250 500 1000 M

PLAN n° 3



LES CULTURES DE DEUXIEME CAMPAGNE 63-64
MARS-JUILLET 1964

Legende

-  Association cucurbitacees mais
-  Mais
-  Manioc
-  Divers Arachide legumes
-  Tabac
-  Bananes
-  Defrichement pour la premiere campagne de culture 1964-1965
-  Plantation

Echelle 1/10 000

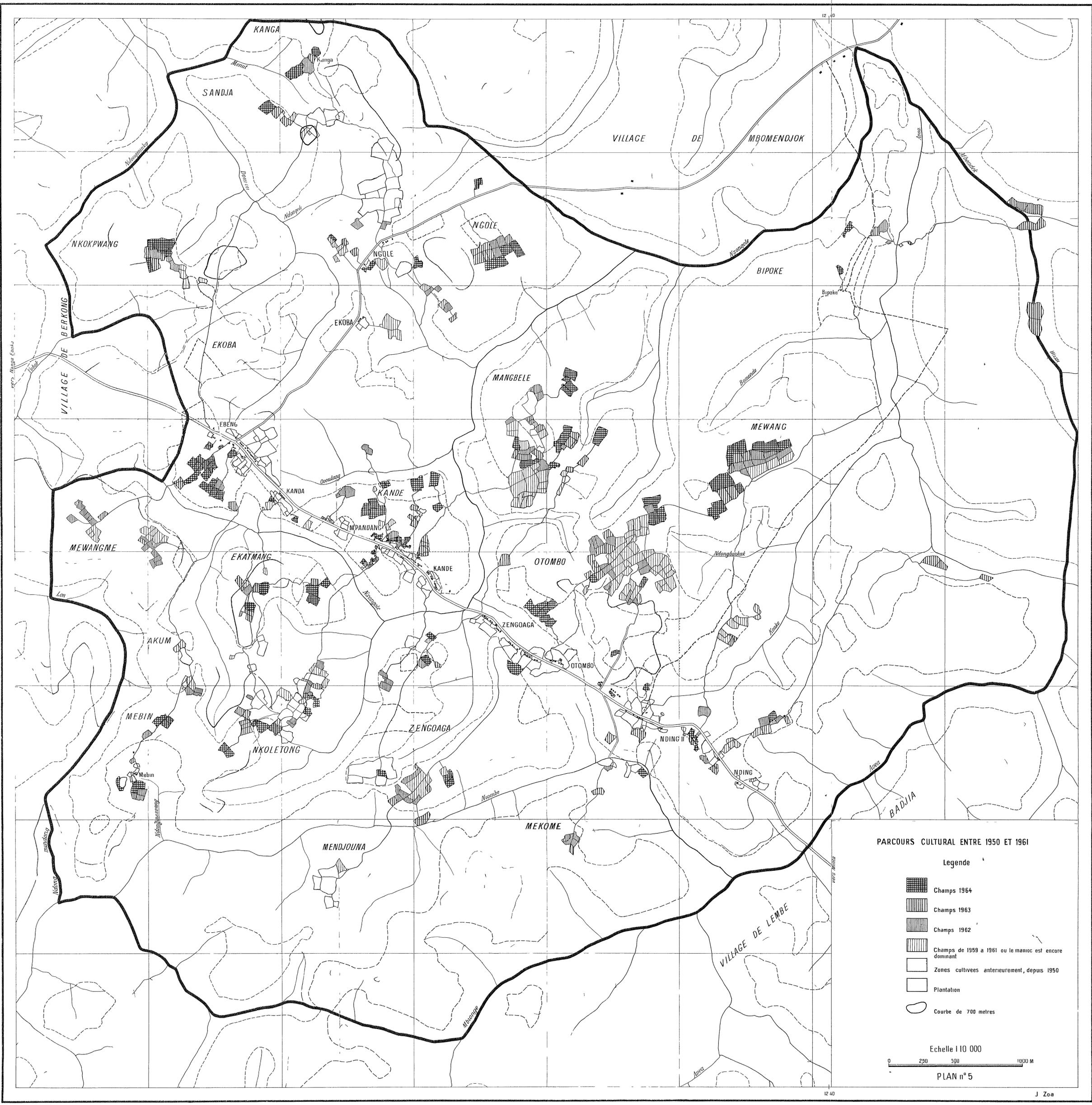


PLAN n° 4

12 40

12 40

A Fouda

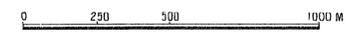


PARCOURS CULTURAL ENTRE 1950 ET 1961

Legende

-  Champs 1964
-  Champs 1963
-  Champs 1962
-  Champs de 1959 a 1961 ou le manioc est encore dominant
-  Zones cultivees anterieurement, depuis 1950
-  Plantation
-  Courbe de 700 metres

Echelle 1/10 000



PLAN n° 5